Nº 805 43e Année T. CCXXXIII 1er Janvier 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT TRENTE TROISIÈME

1er Janvier — 1er Février 1932

1er Janvier — 1er Février 1932 Tome CCXXXIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII

QUELQUES ASPECTS DE
LA POLITIQUE EXTÉRIEURE
DU FASCISME

—

M. Benito Mussolini a toujours mis les problèmes de politique extérieure au premier plan de ses préoccupations et de ses soins. En « revalorisant » l'Italie, il a voulu par-dessus tout — c'est lui-même qui nous en avertit — la rendre « dynamique », c'est-à-dire accroître son pouvoir d'agir et de transformer dans le champ international.

Dès le 20 septembre 1922, avant de marcher sur Rome, il définissait sa politique sociale de la manière suivante :

On ne saurait penser à la grandur du pays si la masse des travailleurs est inquiète. Le fascisme devra fondre cette masse dans la nation, afin que celle-ci devienne un tout homogène, que le gouvernement aura bien en main pour les tâches futures. Car l'Etat a besoin de la masse comme l'artiste a besoin de la matière pour façonner ses chefs-d'œuvre. C'est seulement avec une masse insérée dans la vie et dans l'histoire de la nation, que nous pourrons faire une politique extérieure (1).

Toute la législation fasciste, telle qu'elle s'est développée en particulier depuis 1925, a été, semble-t-il, inspirée par le même dessein.

La concentration des forces politiques en un seul parti, le groupement des forces sociales en une seule et immense

(1) Benito Mussolini : *I Discorsi della Rivoluzione*. « Alpes », Milano, 1929, pp. 25-26.

corporation d'Etat, l'encadrement des forces civiles dans les milices, l'assujettissement des individus et des collectivités à la volonté d'un chef unique, l'asservissement de la presse, le dressage politique et guerrier de la jeunesse, l'exhortation continuelle au travail, à la discipline, à l'obéissance absolue, tout le *training* patriotique des anniversaires, des commémorations, des assemblées, des défilés, des parades, des harangues, dont les feuilles d'outre-monts nous apportent journellement l'écho, — voilà le fascisme. Et l' « Etat corporatif », sans cesse perfectionné, est essentiellement un instrument de politique extérieure dans la main d'un homme, tandis que la nation italienne, remuée, pétrie, modelée sans trêve, ne devra plus former finalement qu'une « masse humaine » et, s'il est nécessaire, un « bolide » destiné à être lancé sur un signe de cet homme « contre quiconque et n'importe où (2) ».

Mais en poussant de la sorte au maximum le potentiel italien, quel est précisément l'objectif du Duce? Quelle direction entend-il donner à sa politique étrangère? Que veut-il? Où va-t-il?

Ne nous attendons pas à trouver des réponses complètes et définitives à ces questions. M. Mussolini lui-même nous fait signe de prendre garde que le terrain des affaires étrangères est « d'une mobilité extrême », ce qui veut dire sans doute qu'une conduite avisée y force à de fréquents détours et peut-être à des retours. Nous savons aussi que les Princes — et le Duce est bien une manière de prince — pratiquent volontiers ce qu'on appelait jadis, sous l'ancienne monarchie, le « *secret* des affaires du Roi à l'étranger ». Et nous ne saurions oublier enfin que les hommes d'Etat italiens ont toujours eu un goût spécial pour la complication.

Tout cela nous conseille d'user de prudence dans nos inductions. Voici quelques notes assemblées par un

(2) *Discosi del 1930*, p. 75.

simple curieux de vie étrangère au cours de ses lectures fascistes. Il ne sera peut-être pas absolument impossible d'en faire sortir quelques vérités utiles.

§

Nous voudrions examiner quelle est l'attitude du présent gouvernement italien — ou quelles furent ses attitudes successives — en face des grands problèmes politiques issus de la guerre mondiale.

Quelle est d'abord sa position devant les traités de paix?

Dans son premier discours de président du Conseil, le 16 novembre 1922, M. Mussolini se posait à lui-même cette question : « Quelle est désormais la place de l'Italie dans l'Entente? » Et il répondait :

De même que l'Italie fasciste n'a pas l'intention de déchirer les traités, de même, pour maintes raisons d'ordre politique, économique et moral, elle n'entend point abandonner ses alliés de guerre. Rome est sur la même ligne que Paris et Londres. Mais l'Italie doit s'imposer et imposer à ses alliés le courageux et sévère examen de conscience qu'ils n'ont pas encore affronté depuis l'armistice jusqu'à ce jour... De cet examen sortiront deux hypothèses : ou bien l'Entente, assainissant ses plaies internes, guérissant de ses contradictions, deviendra vraiment un bloc homogène, équilibré, égalitaire dans ses forces — à devoirs égaux, droits égaux, — ou bien son heure aura sonné, et l'Italie, reprenant sa liberté d'action, pourvoira par une autre politique à la défense de ses intérêts (3).

Le chef du fascisme, dès sa prise du pouvoir, envisageait donc une revision des traités de paix, mais une revision restreinte, pratiquée à l'intérieur de l'Entente. Il songe si peu, en ce temps-là, à une revision générale qu'il regrette que les alliés n'aient pas défilé, toutes enseignes

(3) Benito Mussolini : *La nuova politica dell'Italia* (I), pp. 12 et 13.

déployées, dans les capitales des pays vaincus, Berlin et Vienne, et que les vainqueurs n'aient point imposé la *paix de l'épée*. Et s'il souhaite la revision, c'est pour la satisfaction de l'Italie — « de l'Italie qui non seulement a perdu, *par la faiblesse de ses gouvernements*, de fortes positions dans l'Adriatique et dans la Méditerranée et voit remettre en contestation quelques-uns de ses droits fondamentaux, mais qui n'a obtenu, dans le partage, ni colonies ni matières premières et est littéralement écrasée par ses emprunts de guerre ». Notons cependant que, dans ce discours du 16 novembre 1922, M. Mussolini, tout en inscrivant dans son programme le respect des traités de Versailles, fait déjà ses réserves sur la valeur de toutes les conventions internationales et juge celles-ci dans le relatif :

Les traités ne sont pas éternels, ne sont pas irréparables; ce sont des chapitres de l'histoire, non point la conclusion de l'histoire. Les exécuter signifie les éprouver (4).

L'année suivante, le 16 février 1923, venant à parler au Sénat italien des accords de Sainte-Marguerite, il effleure le même thème :

Les traités sont des transactions qui présentent des accords, des points d'équilibre. Aucun traité n'est éternel (5).

Mais c'est seulement cinq ans plus tard, lorsque le gouvernement fasciste semble définitivement consolidé et est devenu régime, que la pensée du Duce touchant les traités de paix se développe, s'affirme et commence de pousser sa pointe offensive. Il déclare, le 5 juin 1928, au Sénat :

Il ne s'agit pas là d'une doctrine. C'est la simple constatation d'une réalité historique : nul traité n'a été éternel. Le monde chemine, les peuples se forment, croissent, déclinent

(4) Benito Mussolini : *La nuova politica dell'Italia* (I), p. 11.
(5) Id., p. 111.

et, quelquefois, meurent. L'éternité d'un traité signifierait que, dans un temps donné, l'humanité aurait été soumise à un processus de momification, c'est-à-dire serait morte... Les traités de paix sont sacrés en tant qu'ils ont marqué la fin d'un effort glorieux et sanguinaire, d'une période de sacrifices immenses et de grandes douleurs; mais ils sont œuvre humaine et par conséquent imparfaite et toujours amendable... Il y a dans les traités des clauses territoriales, coloniales, financières, sociales, qui peuvent être discutées, revues, améliorées. Des complications graves seront évitées si, en revisant opportunément les traités sur les points où ils sont amendables, on donne à la paix une respiration plus large (6).

Enfin, en 1930, M. Mussolini révèle au monde le fond de sa pensée revisionniste.

On se souvient que le début de cette année 1930 fut marqué par l'échec de la conférence navale de Londres (sur laquelle nous aurons à revenir plus tard). Les harangues enflammées de Toscane et de Lombardie (11, 17 et 24 mai) et le *Message pour l'an IX* (Rome, 27 octobre) furent donc prononcés durant la tension la plus grave qu'ait enregistrée la chronique des relations franco-italiennes — si abondante en crises — depuis la fin de la guerre. Le chef du gouvernement de Rome, n'ayant pas pu réaliser, malgré les efforts obstinés de sa diplomatie, la parité des armements navals entre son pays et le nôtre, en éprouvait une irritation véhémente contre la France.

A Milan, le 24 mai 1930, il laisse échapper ces paroles:

Nous sommes sortis de Versailles avec une victoire mutilée. Mais la victoire est encore dans notre poing. Elle fut mutilée dans les protocoles diplomatiques; mais elle n'est pas mutilée dans nos bras, dans nos cœurs... Chemises noires milanaises, levez vos fusils, symboles et instruments de notre invincible foi (7)!

(6) *Discorsi del 1928*, p. 166-167.
(7) *Discorsi del 1930*, pp. 150-151.

Et voici maintenant la déclaration capitale du *Message pour l'an IX* :

Notre politique de revision des traités a pour but d'éviter la guerre, de faire l'économie, l'immense économie d'une guerre. Notre intérêt italien n'y domine pas. Cette revision, l'intérêt mondial la commande. Ce n'est pas une chose absurde et irréalisable, puisqu'elle est prévue par le Pacte même de la Société des Nations. L'absurdité, c'est de prétendre conférer aux traités une valeur immuable. Qui viole le Pacte de la Société des Nations? Ceux qui, à Genève, ont créé et veulent maintenir perpétuellement deux catégories d'Etats : les armés et les désarmés (8)...

Ces deux affirmations, prononcées à quelques mois de distance, semblent, au premier examen, se contredire : l'une est pleine d'ardeur belliqueuse; l'autre semble inspirée par le plus généreux pacifisme et par l'esprit de justice internationale le plus large.

Un collaborateur intime de M. Mussolini, M. Giovanni Giuriati, s'est chargé de les relier et de les concilier. Parlant récemment à Bari devant des officiers, il leur déclara :

Le dernier traité de paix, qui n'a répondu ni à nos aspirations, ni à cette justice supérieure qui provient de l'effusion du sang et des cicatrices que nous pouvons montrer, ce traité devra être fatalement corrigé. Et comment? Ou par une revision, ou par une nouvelle guerre.

Il est évident que Mussolini qui, depuis trois ans, a écrit sur son drapeau : « Revision des Traités », est le seul véritable et sincère pacifiste du monde; mais il est pareillement hors de doute que si la thèse de Mussolini ne triomphe pas, chacun de vous devra se tenir prêt à repartir. C'est pourquoi, Messieurs les officiers, je vous engage à affiner tous les jours votre préparation spirituelle et professionnelle... Si la guerre revient, elle devra être encore la Victoire (9).

(8) *Discorsi del 1930*, pp. 207-208.

(9) M. Giovanni Giuriati, secrétaire général du P. N. F., président de la Chambre des Députés, était, hiérarchiquement, le second personnage

Retenons ces paroles qui éclairent si violemment la politique extérieure fasciste. Au reste, qu'il s'agisse de la revision des traités, ou de la « parité », ou du désarmement, il apparaît bien désormais que ces problèmes, dans l'esprit de M. Mussolini, font corps, sont dominés et *commandés* par un autre problème, capital à ses yeux : celui de l'expansion ou, plus précisément encore, de l'*extension* italienne.

Pourquoi? De quelle manière? C'est ce que nous allons tâcher d'approfondir, en continuant d'interroger les représentants du fascisme.

§

L'Italie, expliquent les fascistes, — l'Italie, nation jeune et prolifique, est tourmentée par un besoin irrésistible d'expansion. Ses alliés de guerre pouvaient, au lendemain de la victoire commune, lui faciliter cette expansion nécessaire; ils ne l'ont pas fait, et, depuis ce jour, les grandes démocraties occidentales se sont obstinées, par un dangereux aveuglement, à tenir l'Italie pour une nation de second plan; elles ont ignoré ou feint d'ignorer ses besoins, ses capacités, ses droits; tout au plus ont-elles bien voulu lui accorder, après la disparition de la monarchie austro-hongroise, une sorte de promotion de classe parmi les nations européennes. La France, en particulier, jalouse de rétablir et de maintenir son hégémonie sur le continent, s'est toujours montrée sourdement hostile aux revendications les plus légitimes de son alliée latine.

Nous sommes quarante millions, disait M. Mussolini à Milan le 2 avril 1923, quarante millions serrés dans notre péninsule, dans cette étroite et adorable péninsule qui a trop de montagnes et un territoire cultivable insuffisant pour nous nourrir

du régime. Il a été remplacé dans la direction du Parti, le 11 décembre 1931, par M. Achille Starace, vice-secrétaire. Son allocution aux officiers de Bari a été reproduite par l'organe officiel des Jeunesses fascistes, *Gioventù Fascista* (N° du 27-IX-31).

tous. Il y a autour de l'Italie des pays qui ont une population inférieure à la nôtre, avec un territoire double du nôtre. Il est évident que le problème de l'expansion italienne est un problème de vie et de mort pour la race italienne (10).

Cet argument « démographique », le chef du fascisme devait inlassablement le reprendre (11). Parlant au Sénat le 11 décembre 1924, il déclarait :

Les chiffres des recensements révèlent que la population de l'Italie augmente en moyenne de 446.000 habitants par année. L'Italie qui, au commencement du XIX[e] siècle, comptait de 22 à 25 millions d'habitants, en loge aujourd'hui environ 41 millions dans son étroit territoire péninsulaire et insulaire, et elle en a 8 millions d'autres répandus dans toutes les contrées du monde.

Comment remédier à cette situation? demandait l'orateur fasciste dans le même discours. Et il répondait alors:

On ne peut ni ne doit penser à des guerres de conquête en vue d'obtenir des terres de colonisation. Deux solutions seulement sont possibles : 1° la mise en valeur, jusqu'au dernier centimètre carré, de notre territoire et l'emploi de toutes nos énergies nationales; 2° l'émigration (12)...

Paroles très modérées, comme on voit. Mais il convient de remarquer qu'elles furent prononcées à la fin de 1924 — l'année de Matteotti et de l'Aventin, — c'est-à-dire à une époque où le dictateur venait de voir toute son œuvre politique menacée de destruction par une opposition déchaînée.

Son ton change l'année suivante, en 1925, lorsque les partis démocratiques sont réduits à l'impuissance.

(10) Benito Mussolini, *La nuova politica dell'Italia* (I), p. 154.

(11) Et, avec lui, toute la presse fasciste, et parfois en maitrisant singulièrement la géographie et les chiffres. C'est ainsi que le *Popolo d'Italia* en arrive à opposer 60 millions d'Italiens à 40 millions de Français : il englobe dans la population du royaume « *les Italiens qui vivent encore sous la domination étrangère : Nice, la Corse, Malte, la Dalmatie* » (*Popolo d'Italia*, 30 sept. 1930).

(12) *La nuova politica dell'Italia* (III), pp. 563-564.

Indubitablement, honorables sénateurs, — proclame M. Mussolini le 20 mai, — quand on pense que, dans la grande guerre, nous avons eu 632.000 morts, 400.000 mutilés, un million de blessés, quand vous pensez que deux millions d'Italiens ont versé leur sang — ce n'est point là une métaphore — pour ce qui devait être la victoire commune, vous entendez dans le fond de vos consciences quelque chose qui gémit et qui frémit (13)...

Désormais — le fascisme précipitant sa marche — ses réclamations se feront de plus en plus vives et la doctrine du gouvernement italien en matière de politique extérieure ne tardera pas à se confondre entièrement avec celle du parti nationaliste, de vingt ans plus ancienne. De sorte que l'article-programme publié au mois de février 1926 par un des chefs de ce parti, M. Francesco Coppola, dans la revue *Politica,* sous le titre : *L'Idée impériale de la Nation italienne,* peut être considéré comme l'expression de la pensée de M. Mussolini lui-même.

Voici la substance de cet article :

L'Italie, « peuple prolétaire », veut obtenir « une répartition équitable des moyens de travail et des ressources naturelles nécessaires à l'existence de tous les peuples ». L'empire qu'elle entend acquérir sera de même nature que l'empire britannique et l'empire français : Ce sera « un empire colonial, un empire extra-européen, un empire d'outre-mer ».

Les Italiens, enfermés et resserrés dans leur péninsule, risquent de se trouver demain dans une situation vraiment tragique. Comment pourraient-ils éviter le péril?

Par l'émigration? — Jusqu'en 1915, où le chiffre des émigrants atteignit un million, ce fut là en effet l'unique remède, — « remède de désespoir » d'ailleurs, puisqu'il consistait à mettre la force italienne, le sang italien au service de la richesse et de la puissance étrangères, re-

(13) *Discorsi del 1925,* p. 89.

mède aujourd'hui inefficace, vu que l'émigration italienne trouve présentement, au seuil des pays d'outre-mer, portes closes.

Par l'extension des entreprises industrielles? — Mais ce développement a des limites, d'étroites limites, imposées par la nature. L'Italie n'est-elle pas tributaire de l'étranger pour les matières premières? Faire de la péninsule une immense usine, ce serait condamner ses habitants à la servitude, d'abord économique, puis, conséquemment, politique; et ce serait la mettre, de façon permanente, sous la menace d'un chômage illimité, générateur de la plus dangereuse agitation sociale.

Faudra-t-il donc laisser la vapeur augmenter sa pression sur la paroi du vase clos jusqu'au point qu'elle éclate?

Il n'existe qu'un moyen de parer à ce danger. Il est nécessaire, il est urgent que l'Italie possède des matières premières qui soient *originairement* siennes, et des terres de peuplement où elle puisse déverser sans obstacle le trop-plein de sa population, c'est-à-dire des colonies, un empire colonial, comme l'Angleterre, comme la France.

Or, étant coloniale, l'idée impériale italienne prend par là même un aspect essentiellement méditerranéen.

L'Italie, parmi les nations de l'Europe, est en effet la plus méditerranéenne. Le commerce italien utilise, pour les quatre cinquièmes de ses trafics, la voie maritime. Son avenir est sur la Méditerranée. Cependant cette mer italienne est dominée par des puissances étrangères :

De Toulon à la Corse, de la Corse à Bizerte, de Malte à Corfou, à Spalato, à Sebenico, une couronne formidable de bases navales assiège et comprime la péninsule... L'italianissime Dalmatie est abandonnée à la souveraineté yougoslave. En Syrie et au Maroc, les Italiens se voient assujettis au mandat ou au protectorat français. En Palestine, en Egypte, ils ressortissent à la domination anglaise ou aux autorités anglo-égyptiennes. En Anatolie, ils sont sous la menace de

l'insolente xénophobie kemaliste. En Tunisie — au nombre d'au moins 100.000 — ils sont en passe de perdre leur nationalité; en Algérie — plus de 150.000 — ils l'ont déjà perdue par la naturalisation.

Dans la conclusion de son article, le rédacteur de *Politica* s'élève avec véhémence contre les partages de Versailles : continuer d'ignorer et de rapetisser les besoins irrésistibles d'une grande nation, tout ensemble la plus vieille et la plus jeune de l'Europe, c'est, selon lui, travailler pour la guerre.

Nous rejoignons déjà ici, comme on voit, les harangues mussoliniennes de 1930.

Pourtant, dans son *Message pour l'an IX*, le chef du gouvernement fasciste ne devait mentionner que la politique « *danubienne et orientale* » de l'Italie. Il le fit de la façon suivante :

Cette politique est dictée par des raisons de vie. Nous cherchons à employer jusqu'à la dernière motte de notre territoire. Mais ce territoire, à un certain moment, sera entièrement saturé d'une population qui augmente sans cesse et que nous voulons voir augmenter... C'est seulement vers l'Orient que peut se diriger notre expansion pacifique. On comprend donc nos amitiés et nos alliances. Mon dilemme florentin garde sa valeur : durs avec nos ennemis, nous marcherons avec nos amis jusqu'au bout (14).

En réalité, le problème de l'expansion italienne présente deux aspects principaux : un aspect colonial, surtout africain et méditerranéen (en quoi il intéresse immédiatement la France); — un aspect balkanique et danubien (par lequel il touche aux intérêts de peuples amis de la France).

Or, comment la politique extérieure fasciste se meut-elle dans ces deux directions?

(14) *Discorsi del 1930*, pp. 208-209.

§

Un mois après le manifeste nationaliste de M. Francesco Coppola, le « Duce » s'embarque à Ostie pour un voyage en Tripolitaine. A l'heure que le cuirassé *Cavour* va lever l'ancre, le 8 avril 1926, parlant aux chefs de toutes les fédérations provinciales fascistes d'Italie qu'il a convoqués à bord, il leur déclare entre autres choses :

Nous sommes méditerranéens, et notre destin — sans que nous voulions copier ici personne — a été et sera toujours sur la mer (15).

Le 11 avril, dès son arrivée à Tripoli, devant la porte du château, il prononce, à cheval, un discours où il proclame :

Mon voyage ne doit pas être interprété comme un acte d'administration ordinaire. J'entends qu'il soit — comme il l'est dans les faits — une affirmation de la force du peuple italien, une manifestation de puissance de ce peuple qui de Rome tire ses origines et qui porte le Licteur triomphant et immortel de Rome sur les rivages de la Mer africaine (16).

Il dit le même jour, au siège du Faisceau tripolitain :

En décidant cette visite, j'ai voulu, par une violente secousse, concentrer l'attention des Italiens sur l'outre-mer (17).

Et, le 15 avril, dans une assemblée d'agriculteurs :

Nous avons faim de terres, parce que nous sommes prolifiques et que nous voulons rester prolifiques (18).

Ainsi ce voyage devait apparaître, selon la volonté du « Duce », comme la préface d'une politique coloniale italienne très active, et ce n'est pas sans raison qu'il reproduisait à peu près la mise en scène d'une autre visite sur

(15) *Discorsi del 1926*, p. 132.
(16) *Id.*, p. 137.
(17) *Id.*, p. 138.
(18) *Id.*, p. 144.

un point différent des côtes barbaresques, dont l'histoire a consigné le souvenir.

Que l'Italie fasciste ait le dessein de rendre à l'antique Cyrénaïque sa fertilité et sa richesse des temps anciens, c'est là une entreprise à laquelle le monde entier ne saurait qu'applaudir. Malheureusement, le séjour de M. Mussolini en Libye (11-18 avril 1926) fut accompagné, on se le rappelle, de manifestations qui ne pouvaient manquer d'en troubler grandement le sens à nos yeux. C'est ainsi, par exemple, que trois personnages de la suite du « Duce », M. Italo Balbo, alors sous-secrétaire d'Etat à l'Economie nationale, et les généraux Agostini et Sacco, en prirent occasion de faire à Tunis, tout de même que si l'ancienne Régence eût été une terre italienne, un véritable voyage d'inspection et de propagande; et, afin que nul n'en ignorât, M. Balbo — membre du gouvernement italien — accorda en ces mêmes jours au plus grand journal de la péninsule, le *Corriere della Sera*, une interview où l'administration française du Protectorat et la France elle-même étaient proprement insultées et bafouées.

On ne peut reprocher aux représentants de la politique extérieure française de s'être jamais départis, durant ces dix dernières années, du plus grand sang-froid dans leurs rapports avec l'Italie fasciste. Aux surprenantes manifestations officielles italiennes d'avril 1926, M. Aristide Briand fit, le 23 de ce même mois, de la tribune du Parlement, la réponse suivante :

Le gouvernement français a les meilleures relations avec l'Italie. Ce pays, par une sorte d'instinct de conservation, s'est donné un régime qu'il a choisi librement : c'est son affaire. Le gouvernement français recherche toujours les moyens de se rapprocher du peuple italien qui était à côté de nous dans la guerre, plutôt que les raisons de s'en éloigner. Ce peuple est un grand peuple, qui s'accroît chaque année dans des proportions énormes. Il est naturel qu'il y ait chez lui une sorte de

bouillonnement et que cette vapeur sous forte pression cherche à se répandre à l'extérieur. Au delà de certaines paroles publiques, qui peuvent nous étonner, mais qui s'expliquent par les conditions de la politique en Italie, il faut considérer la réalité des choses.

Inspirons-nous ici de la même objectivité sereine. Considérons « la réalité des choses ». Les Italiens fascistes nous reprochent de traverser et d'empêcher leur expansion en Afrique. Quels sont exactement leurs griefs?

En premier lieu, ils nous accusent de nous être soustraits jusqu'à ce jour aux engagements que nous avions pris, le 26 avril 1915, en signant le pacte de Londres, et d'avoir en particulier éludé l'obligation suivante contenue dans l'article 13 de cet instrument diplomatique :

Dans le cas où la France et la Grande-Bretagne augmenteraient leurs domaines aux dépens de l'Allemagne, ces deux puissances reconnaissent en principe que l'Italie pourrait réclamer quelques compensations équitables, notamment dans le règlement en sa faveur des questions concernant les frontières des colonies italiennes de l'Erythrée, de la Somalie et de la Libye et des colonies voisines de la France et de la Grande-Bretagne.

Or, que nous réclama l'Italie après qu'en 1919 le Conseil suprême des alliés eut décidé, dans sa séance du 7 mai, sur la proposition du représentant de l'Angleterre, lord Balfour, d'instituer une commission franco-italo-anglaise chargée d'appliquer cet article du pacte d'alliance? — L'Italie demanda d'abord à la France de lui céder Djibouti, dont le territoire est limitrophe de l'Erythrée. Djibouti, situé à l'issue de la Mer Rouge dans le golfe d'Aden, commande la grande route de communication entre la France et ses colonies de Madagascar et de l'Indochine. Dès 1915, quelques jours avant la signature du traité de Londres, notre gouvernement avait informé l'Italie que la France ne pourrait jamais aliéner le port de Djibouti. La question était donc réglée.

En conformité du pacte, l'Italie nous demanda en second lieu une délimitation nouvelle des frontières occidentales et méridionales de la Libye. La rectification occidentale, touchant la Tunisie, ne souleva pas de difficultés. Dès le 12 septembre 1919, les deux gouvernements s'accordaient sur ce point; l'Italie obtenait la route de caravanes qui relie Ghadamès à Rhat ainsi que les oasis d'El Barkat et de Feuat; de Rhat à Tummo, la frontière, marquée par une crête de montagnes, laissait en possession de l'Italie les lignes de communication entre ces deux localités.

Quant à la question des frontières méridionales de la Libye italienne, — nos voisins portant leurs visées bien au delà de toutes nos propositions, — elle ne put pas être résolue, et, aujourd'hui encore, elle demeure en suspens.

Pour comprendre les exigences de l'Italie sur ce second point, il faut savoir qu'elle ne s'y réclame pas seulement des dispositions du pacte de Londres : elle prétend fonder ses droits sur un traité préexistant, celui qu'elle signa avec la Turquie en 1912 (19), à la suite d'une guerre victorieuse, — traité qui établit la souveraineté du roi Victor-Emmanuel sur l'ancien vilayet de Tripoli. La Turquie s'étant attribué au sud de ce domaine un *hinterland* démesuré, sans y avoir jamais exercé aucune autorité véritable, l'Italie fasciste, héritière, apparemment, des traditions de la diplomatie orientale en même temps que des possessions effectives de l'empire ottoman sur la côte africaine, veut aujourd'hui atteindre, par le Tibesti, l'Ennedi et le Borkou, jusqu'au lac Tchad.

Comme la Turquie a fait valoir jadis — dans des notes diplomatiques — des droits jusque sur le Cameroun, l'Etat successeur serait tout aussi fondé, en vérité, à prolonger cet étonnant corridor transsaharien jusqu'au golfe de Guinée; M. Arrigo Solmi, député au Parlement italien, veut bien toutefois nous assurer, dans un livre

(19) Traité de Lausanne.

récent (20), que le gouvernement de son pays s'en tiendrait aux parages du lac Tchad et qu'il consentirait même à nous laisser en ces lieux une sorte de point de conjugaison entre nos deux grandes possessions de l'Afrique occidentale et de l'Afrique équatoriale.

La thèse « juridique » italienne ne tient donc nul compte des conventions stipulées en 1890 et en 1899 entre la France et l'Angleterre pour la délimitation de l'Afrique occidentale française, non plus que de la reconnaissance donnée à ces accords par l'Italie elle-même (correspondance Barrère-Prinetti, novembre 1902), — non plus enfin que de la doctrine formelle du *hinterland*. A la lumière de la thèse italienne, les expéditions d'un Fiegenschuh, d'un Moll, d'un Chauvelot et de tant d'autres, ne semblent plus que des exploits d'aventuriers à la solde d'un Etat usurpateur; livrer à l'Italie les territoires africains qu'elle réclame ici, ce ne serait point encore, de notre part, satisfaire aux obligations que nous avons souscrites dans le pacte de Londre : ce serait simplement réintégrer l'Italie dans ses droits et réparer un tort ancien; « juridiquement », notre dette demeurerait la même, notre billet serait toujours impayé.

On sait d'autre part que l'Italie fasciste a dessein d'accomplir dans ses possessions d'outre-mer, plutôt qu'une colonisation proprement dite, une œuvre de peuplement. Mais elle entend ne point restreindre son expansion « démographique » à ses propres domaines; elle revendique le droit de peupler les terres d'autrui, en particulier les possessions nord-africaines de la France, sans que les populations transférées de la sorte perdent jamais leur nationalité. Il en résulte que le mot français de *naturalisation* prend chez elle le sens de « dénationalisation ».

(20) Arrigo Solmi : *Italia e Francia nei problemi attuali della politica europea*, Milano, Treves, 1931. P. 85. La question a été traitée précédemment dans le même sens par M. Virginio Gayda, dans la revue *L'Oltremare*, n° de décembre 1928, et par M. Gasparc Ambrosini dans l'*Educazione fascista*, n° de septembre 1930.

Voici d'abord, brièvement exposée, sa thèse « juridique » touchant la Tunisie.

Avant que d'être soumise au protectorat de la France, la Régence de Tunis comptait, parmi les Européens immigrés, beaucoup plus d'Italiens que de Français. Le travail italien avait remis en valeur cette vieille terre africaine où les traces de la civilisation romaine sont encore partout visibles. C'est pourquoi le bey de Tunis, par des conventions qu'il signa le 8 septembre 1868 avec le gouvernement de Rome, accorda aux sujets italiens établis sur ses domaines un régime de faveur : la conservation de leur nationalité, le droit de posséder des écoles et de se grouper en associations, ainsi que diverses autres prérogatives. Lorsque la France, en 1881, à la suite de son « coup de main », fonda son protectorat de Tunis, elle prit l'engagement, par le traité dit du Bardo, de respecter les conventions internationales qu'avait signées en son temps le bey souverain; cependant l'Italie se refusa, durant environ quinze années, à reconnaître la validité de ce traité qui fondait un nouveau régime tunisien. C'est seulement au printemps de 1896, après Adoua, qu'eut lieu le rapprochement des deux nations méditerranéennes. Notre voisine, en s'inclinant devant le fait accompli, prit soin de réclamer, de la part de la France, le renouvellement intégral des garanties qu'elle avait obtenues du bey par les conventions d'établissement et de protection du 8 septembre 1868. Ainsi naquirent les conventions du 28 septembre 1896 qui fixèrent le statut des Italiens de Tunis.

Or la France se vit forcée, au mois de septembre 1918, en conséquence des profondes transformations économiques déterminées par la guerre, de dénoncer, dans une mesure de caractère général, ces conventions de 1896. Toutefois, dans le dessein de ménager l'intérêt spécial de l'Italie, son alliée, elle s'engagea à les renouveler de trois mois en trois mois. C'est contre ce régime, encore en vigueur aujourd'hui, que s'élève le gouvernement de

M. Mussolini. Il aperçoit dans son maintien une arrière-pensée de la politique française : les Italiens de Tunisie seraient amenés, voire même contraints, par le caractère précaire de leur situation juridique, à adopter la nationalité française; de là, depuis la guerre, un accroissement notable du chiffre des naturalisations; la France, souffrant dans sa métropole de dépopulation et se jugeant menacée dans sa domination tunisienne par la prépondérance de l'élément italien, aurait découvert ce moyen de garantir l'avenir de son protectorat : abolir nationalement les Italiens, les transformer en Français.

Telle est la question italienne de Tunisie, présentée par les Italiens.

La statistique nous enseigne en effet que, dans l'espace de cinq ans, de 1921 à 1926, la population française du protectorat s'est accrue de 17.500 unités, tandis que l'italienne ne gagnait que 4.400 unités. Qu'une telle poussée de la nationalité française ne provienne en partie des naturalisation d'Italiens et de Maltais, nous n'en disconvenons pas. Mais que ces naturalisations massives soient dues principalement au régime établi en 1918, c'est une chose dont il est permis de douter. Plutôt que d'une « dénationalisation » systématique de l'élément italien, pratiquée par les fonctionnaires français, ne s'agirait-il pas d'un mouvement spontané de naturalisation dont la raison suffisante devrait être — politiquement — cherchée ailleurs?

Au surplus, nos voisins de la péninsule n'incriminent pas seulement notre politique tunisienne. Nonobstant la loi française de 1923, ils réclament aussi la libre transmission de leur nationalité dans notre colonie du Maroc. De telle sorte que nous sommes finalement tentés de croire que les sphères dirigeantes fascistes aperçoivent dans l'immigration italienne un véritable *noyautage* (c'est ce terme qui nous vient naturellement à l'esprit), propre à amoindrir graduellement notre influence et, finalement,

à nous supplanter dans notre domaine colonial (21). Comment s'étonner dès lors que nous prenions quelques précautions?

§

La méthode qu'emploie le fascisme pour développer l'influence italienne dans la péninsule balkanique est bien aussi un peu celle du *noyautage*.

C'est en effet le procédé ordinaire de M. Mussolini — très éloigné en cela de M. Briand, qui aime les vastes édifices politiques : Société des Nations, *Paneurope* — que de multiplier les traités dits « d'amitié », les conventions commerciales, d'Etat à Etat, afin d'avancer pas à pas, l'économique transportant le politique, vers son but.

Ce but est d'abord d'évincer la France des positions morales évidemment très fortes qu'elle occupe dans les Balkans; c'est ensuite d'élargir les possessions territoriales qui sont échues à l'Italie sur la côte orientale de la mer Adriatique à la suite de la guerre; et c'est enfin d'utiliser cette tête de pont agrandie pour assurer la prépondérance définitive de l'Italie dans tout l'Orient européen.

Là encore, en effet, les traités de paix n'ont point satisfait notre voisine et alliée. Elle avait espéré conquérir la côte dalmate et ses îles, en même temps que Valona et les abords de sa baie, ce qui lui eût assuré la maîtrise absolue de l'Adriatique. Il faut lire dans le livre récent de M. Antonio Salandra, *L'Intervention* (22), le récit des tractations qui eurent lieu entre le gouvernement italien et les gouvernements de l'Entente, depuis le 4 mars jusqu'au 25 avril 1915 (veille de l'accord de Londres), si l'on veut mesurer toute l'importance que l'Italie attachait à la possession de la Dalmatie et savoir pour quelle raison précise elle y tenait tant.

(21) La presse fasciste ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. La *Tribuna*, par exemple, dans un article récent, entrevoyait « la possibilité que la population italienne s'étende un jour depuis la Mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, *sans solution de continuité* ».

(22) Antonio Salandra : *L'Intervento*, Mondadori, Milano, 1931, ch. III.

Bien avant même que ces négociations fussent engagées — dès le 16 septembre 1914, — le ministre San Giuliano télégraphiait à l'ambassadeur Imperiali, à Londres :

La raison fondamentale en vertu de laquelle l'Italie pourrait se décider à renverser le cours de sa politique extérieure, réside justement dans la menace qui résulte pour ses intérêts vitaux adriatiques de la politique austro-hongroise. Nous ne pourrions point passer du cauchemar de la menace autrichienne au cauchemar de la menace slave. C'est pourquoi il nous faut de claires garanties...

Ces « claires garanties », ce fut le successeur de San Giuliano à la Consulta, le ministre des affaires étrangères Sydney Sonnino, qui se chargea de les préciser. Le 16 février 1915, dans un memorandum qu'il faisait parvenir à son ambassadeur de Londres, il dressait un projet de traité où il attribuait à l'Italie, entre autres territoires, (article 5) « la province de Dalmatie, selon ses limites administratives », avec la péninsule de Sabbioncello et les îles et îlots de la même zone. De telles exigences tendaient à annihiler toute influence des peuples slaves, Croates et Serbes, dans cette région maritime. Le ministre des affaires étrangères russes, Sazonof, ne pouvait manquer de réagir contre cette demande exorbitante. Lord Grey lui-même se tint obligé de faire remarquer à Sonnino que l'annexion de la Dalmatie aurait pour résultat d'étouffer dans les terres « les provinces yougoslaves, lesquelles avaient mis avec raison tout leur espoir dans cette guerre et attendaient d'elle une légitime possibilité d'expansion ».

Pourtant Sonnino insista de nouveau sur les nécessités stratégiques de l'Italie :

Il ne vaudrait point la peine de nous libérer de la prédominance insolente de l'Autriche dans l'Adriatique si nous devions retomber tout aussitôt dans les mêmes conditions d'infé-

riorité et de danger constant en face de la ligue des jeunes et ambitieux Etats yougoslaves.

L'Italie consentait toutefois à laisser Fiume à la Croatie. Notons que, dans ces négociations conduites par le gouvernement Salandra-Sonnino avec les puissances de la Triple-Entente, ce fut toujours le point de vue stratégique qui domina. M. Salandra souligne le fait dans son livre :

Nous étions disposés, dit-il, à quelque compromis, à condition toutefois que fût reconnue et garantie notre suprématie militaire exclusive dans l'Adriatique — condition essentielle à nos yeux.

La sécurité, ajoute-t-il, ne s'obtient que par la maîtrise matérielle.

Pour arriver à un tel résultat, il était inévitable — encore que pénible — de subordonner, dans la moindre mesure possible sans doute, mais dans une mesure non insignifiante, les critères ethnographiques et linguistiques aux critères stratégiques et commerciaux (23).

Finalement, ce point de vue l'emporta en effet dans le pacte de Londres, tel qu'il fut signé le 26 avril; l'article 5 reconnut à l'Italie la Dalmatie (jusqu'au cap Planka) et les îles qui commandent ce littoral.

Seulement, quand vint, trois ans plus tard, le moment d'établir les conditions des traités de paix, M. Wilson — que l'on n'avait pas consulté, évidemment, en 1915 — substitua, *pour les Italiens comme pour nous-mêmes,* au principe de « la sécurité stratégique par la possession effective », le principe dit des nationalités. « Un rajustement des frontières italiennes, déclara-t-il, devra être effectué selon des lignes de démarcation nettement nationales. » Le traité de Saint-Germain laissa, il est vrai, la frontière du Brenner, purement stratégique, aux Italiens;

(23) Mazzini lui-même, l'apôtre du *Risorgimento,* de qui les fascistes se réclament si fréquemment, tenait la Dalmatie pour une terre nettement slave, où l'*italianité* n'était représentée que par les traces de l'ancienne domination vénitienne.

mais il attribua la côte croate et dalmate à un nouvel Etat : la Yougoslavie.

On sait quelle fut la déception de nos alliés italiens, ainsi privés de l'objet principal de leur ambition. L'avènement du fascisme n'a fait que raviver cette plaie tout en excitant au plus haut point de nouvelles et dangereuses impatiences.

La politique extérieure de M. Mussolini visa dès le premier jour à la récupération de tous les avantages entrevus et perdus au seuil des Balkans. L'annexion de Fiume, préparée dès 1919 par D'Annunzio et ses *légionnaires* de Ronchi, mais devenue officielle seulement le 27 janvier 1924 par le traité de Rome, fut une première compensation. Plus tard, par le traité de Tirana du 30 novembre 1926, le gouvernement italien reprit pied en Albanie. Entre tant, il se rapprocha avec une sollicitude particulière de deux nations danubiennes vaincues et diminuées par les traités : la Hongrie, la Bulgarie. Et il agit en Grèce, en Turquie, en Roumanie, en Autriche et jusqu'en Pologne. C'est ce qu'un écrivain fasciste appelle « une action de pénétration amicale et toute morale dans l'âme des peuples proches et lointains ». Il semble bien que ce fut aussi — à côté — une tentative de désagrégation de la Petite Entente, gardienne des traités de Trianon et de Neuilly et amie de la France. Le 27 juin 1924, par les conventions dites de Nettuno, M. Mussolini essaya même d'instituer un régime de collaboration italo-yougoslave. Mais le Parlement de Belgrade, que la politique italienne en Albanie maintenait en défiance, se refusa toujours à ratifier le traité de Nettuno. Lorsqu'en revanche, le 11 novembre 1927, un traité d'amitié et d'arbitrage fut conclu entre la France et la Yougoslavie, il y eut aussitôt, dans toute la presse fasciste, un déchaînement de fureur contre les deux pays : on ne voulut voir dans ce contrat, en tous points conforme aux règles de la Société des Nations, qu'un pacte d'alliance politique et militaire dirigé contre

l'Italie. Et M. Mussolini signa onze jours plus tard, le 22 novembre 1927, un second traité de Tirana avec l'Albanie, à seule fin « d'assurer l'indépendance absolue de ce pays », — l'expression est d'un Italien, — sous la protection du fascisme (24).

§

Comment ne serait-on pas frappé, en suivant le développement de la politique extérieure fasciste, par l'esprit de désobligeance, d'intolérance et d'injustice — pour ne point dire d'hostilité, de hargne et d'exclusion — que cette politique fait paraître de plus en plus à l'endroit de la France, — singulièrement à l'endroit de la France?

Après la conclusion des traités de paix, l'Italie eut le sentiment que les alliés ne s'étaient pas montrés équitables à son égard. Elle leur reprochait d'avoir donné au pacte de Londres une interprétation restrictive. Mais elle accusait alors également Wilson, Clemenceau, Lloyd George. Et nous avons vu tout à l'heure que M. Mussolini lui-même, en 1922, imputait les mécomptes de l'Italie en première ligne à la faiblesse de ses gouvernements. Or, aujourd'hui, le fascisme semble n'en avoir plus qu'à la France.

Revenons, par exemple, à l'article 13 du pacte d'alliance, Selon cet article, la France et l'Angleterre étaient tenues toutes deux, « dans le cas où elles augmenteraient leurs domaines aux dépens de l'Allemagne », d'accorder à l'Italie « quelques compensations équitables » sur les frontières de leurs colonies. Qu'a obtenu l'Angleterre, dans la distribution des mandats coloniaux? Elle administre, en Afrique, en Océanie, en Asie, 2.620.000 kilomètres carrés de territoires, avec 9.335.000 habitants. Qu'a-t-elle donné, comme compensation équitable, à l'Italie? Le Jubaland, territoire de l'Afrique orientale, environ 90.000

(24) Un accord plus récent, signé le 24 juin 1931, a pour but d'assurer mieux encore cette indépendance et cette protection en introduisant huit fonctionnaires italiens dans l'administration des finances albanaises.

kilomètres carrés d'un pays à peu près désertique, avec environ 100.000 habitants. Quelle fut la part de la France, dans le partage des colonies allemandes? — 922.000 kilomètres carrés, avec 4.325.000 habitants. L'Italie, satisfaite de la convention qu'elle a signée, le 15 juillet 1924, avec l'Angleterre, ne revendique plus rien de la part de cette puissance. En revanche, elle émet à notre égard, comme on l'a vu plus haut, des exigences dont nous ne pouvons pas même encore mesurer exactement l'étendue, et sa presse nous accuse de vouloir éluder notre signature.

D'autre part, l'Italie fasciste ne balance pas à porter entièrement à notre compte l'échec de ses ambitions adriatiques : c'est Clemenceau, c'est le Quai d'Orsay, c'est la politique traditionnelle de la France qui ont, paraît-il, inspiré l' « invention » de cet état « nouveau et monstrueux », la Yougoslavie, et qui l'ont « mis là, à faire le sbire sur la côte adriatique, de manière à surveiller et à empêcher toute expansion italienne vers l'Orient (25) ». Car, sur ce point, le souvenir de l'action américaine et de l'action anglaise semble entièrement effacé de la mémoire des milieux fascistes.

Enfin, en 1930, le problème des armements maritimes devait montrer, d'une façon plus évidente encore, l'étonnante disposition du fascisme à déformer toutes les intentions et toutes les démarches de notre diplomatie. Mais il allait du même coup, en ouvrant une nouvelle crise des relations franco-italiennes, extrêmement violente, mettre en pleine lumière les desseins de la politique extérieure que dirige M. Mussolini.

§

La question de la limitation générale des armements maritimes avait été discutée une première fois dans un congrès qui réunit à Washington, en 1921 et 1922, les dé-

(25) Solmi : *Italia e Francia*, p. 112.

légations des cinq grandes puissances navales alliées de guerre et demeurées amies : les Etats-Unis, l'Empire britannique, le Japon, l'Italie et la France. Cette assemblée avait clos ses travaux par une convention provisoire, signée le 6 février 1922, aux termes de laquelle les puissances s'étaient mises d'accord sur le chiffre de tonnage que chacune d'elles ne pourrait dépasser dans la construction des navires de ligne de remplacement et des navires porte-aéronefs; la France et l'Italie avaient accepté des chiffres égaux pour ces deux types de bâtiments: 175.000 et 60.000 tonnes. Pour les autres types, l'armement naval de nos pays n'avait pas été limité par le traité de Washington, et il était loisible à l'Italie d'atteindre, dans sa libre souveraineté d'Etat, la parité avec la France (26).

La question de la limitation et de la parité fut reprise à la Conférence de Londres, laquelle dura du 21 janvier au 22 avril 1930. Le gouvernement fasciste, représenté par M. Dino Grandi, que M. Mussolini avait nouvellement appelé au ministère des affaires étrangères (27) prétendit obtenir cette fois la parité navale complète entre la France et l'Italie. M. Grandi déclara au nom de son chef que l'Italie recommandait la réduction effective et non la limitation « par le haut » des armements maritimes, et qu'elle était d'ailleurs disposée à accepter *a priori* cette réduction « au niveau le plus bas, à condition que la mesure admise ne fût dépassée par aucune nation européenne ». La thèse française était toute différente : les chiffres devaient être établis, pour chaque nation, selon

(26) V. *Livre jaune sur la Conférence de Washington*, doc. n° 85. M. Briand n'admettait pas que le chiffre de l'Italie fût une base pour le nôtre. M. Dino Grandi déclara au Sénat italien, le 3 juin 1930 : « La parité fut *acquise* et appliquée à Washington pour les catégories de navires réglées par ce traité. Elle fut *reconnue* à Washington pour les autres catégories », — interprétation subtile que la presse fasciste s'empressa de simplifier en une seule phrase : la France a accepté, à Washington, la parité navale avec l'Italie.

(27) M. Mussolini avait dirigé personnellement les affaires étrangères de l'Italie pendant huit ans. M. Grandi se donne pour son « disciple soumis ».

ses besoins absolus; la France par exemple, possédant, comme l'Angleterre, un empire colonial dont les territoires sont épars sur toute la planète, ne saurait prendre l'engagement de réduire ses moyens de défense à la même mesure que l'Italie, dont les colonies, situées en Afrique, sont d'une étendue beaucoup moindre et d'un accès infiniment plus facile.

La justesse de ce raisonnement eût frappé, semble-t-il, l'esprit d'un enfant. Mais la délégation italienne demeura inébranlable. Du reste, elle était liée par un mandat impératif; la *Feuille d'ordre* du parti national fasciste avait publié en effet, dans la première quinzaine de janvier, la note suivante :

La conférence de Londres est imminente et son programme est connu. Nous ne nous dissimulons pas les grandes difficultés qu'elle devra surmonter. Une de celles-ci, et préjudicielle, est la question de la parité navale avec la France, parité acquise (?) depuis le protocole de Washington. Y renoncer est absolument impossible. Que la parité se fasse plus haut, plus bas ou au niveau actuel, peu importe; l'essentiel est que le droit de la parité soit conservé dans le nouveau protocole qui devra ou devrait conclure les travaux de la Conférence de Londres. Non seulement l'Italie maintient son droit à la parité navale avec la France; mais elle revendique idéalement le même droit vis-à-vis de la puissance navale la plus forte du monde. C'est seulement à cause de ses modestes capacités économiques et financières que l'Italie renonce à soutenir son droit à la parité navale avec l'Angleterre. Car, tandis que l'Angleterre est une île ouverte sur toutes les mers, l'Italie est une péninsule emprisonnée dans une mer fermée, dont les portes sont au pouvoir d'Etats étrangers. La position de l'Italie dans la Méditerranée est grave, voire même tragique. La vie d'une nation de 42 millions d'habitants dépend du passage du détroit de Gibraltar, large de quelques kilomètres, qu'il est très facile de bloquer, même avec des forces insignifiantes, et par lequel l'Italie communique avec le monde occidental. Pour la France, le problème méditerranéen est un problème de sécurité tou-

chant les transports de troupes de couleur vers la métropole; pour l'Italie, c'est un problème de vie et de mort de tout son peuple. La France peut naviguer dans la mer du Nord, dans l'Atlantique, dans la Méditerranée, — l'Italie seulement dans la Méditerranée. Il peut se faire que l'écueil de la parité franco-italienne fasse couler à pic le petit navire des argonautes londoniens à la recherche de la paix : une pareille éventualité, pour une pareille cause, nous laisse parfaitement calmes.

Cette argumentation, que la délégation italienne reprit en effet à la conférence de Londres, pouvait, comme on voit, se résumer exactement ainsi : l'Italie est enfermée dans la Méditerranée; l'Angleterre tient la clef de la Méditerranée; — donc la France doit réduire sa flotte au niveau de la flotte italienne.

Dans son livre *Italia e Francia,* M. Arrigo Solmi s'efforce d'expliquer d'une autre manière, plus logique, sinon plus convaincante, l'obstination avec laquelle l'Italie s'est attachée, à Londres, à la question de la parité navale, en attendant qu'elle réclame, à Genève, en février prochain, la réduction et, vraisemblablement, la parité des armements terrestres :

Dans sa requête de la parité avec la puissance continentale la plus armée, ce qui fait agir l'Italie, ce n'est certes pas une mesquine rivalité avec une puissance quelconque, amie ou ennemie; mais c'est le caractère de grande puissance qu'elle a acquis dans la guerre mondiale. Car c'est là, outre ses frontières naturelles, son seul gain authentique... Dans cette guerre, elle n'a obtenu que le bénéfice moral d'une victoire prodigieuse qui l'a mise de pair avec les plus grandes puissances du monde, lui acquérant aussi le droit à la parité effective dans les armements.

Il s'agirait donc, selon l'honorable député, d'une question de prestige : l'Italie victorieuse estime qu'elle a droit au rang de grande puissance parmi les nations européennes, et, pour qu'elle soit en état de soutenir ce rang,

il convient que la France s'ajuste à sa mesure. L'Italie proteste, « idéalement », contre la supériorité de l'Angleterre; mais, c'est la France qui doit faire les frais de sa « revalorisation » internationale (28).

§

Nous voudrions maintenant débarrasser de toute phraséologie la pensée qui se dissimule, assez mal d'ailleurs, sous la politique de désarmement général si soudainement adoptée et si passionnément défendue et propagée par le fascisme.

N'est-il point d'abord étonnant qu'une campagne de ce genre parte précisément d'un Etat qui, dans les six dernières années, est devenu en quelque sorte la chambre de chauffe européenne du nationalisme et du militarisme?

Car elles sont bien de M. Mussolini, ces affirmations ayant trait à la nécessité absolue des armées fortes que nous avons recueillies, d'année en année, dans l'histoire du fascisme :

1925. — Il convient de se préparer en temps utile. Il faut pousser jusqu'aux limites de la capacité humaine ce que j'appellerai *l'efficacité guerrière* de la Nation.

L'idéal serait de porter au maximum ces trois éléments : beaucoup de cadres, beaucoup de troupes, beaucoup de machines. Mais l'argent?

Le problème de la guerre de demain est une hypothèse que nous devons avoir toujours présente à l'esprit.

J'ai toujours pensé que la plume est un grand instrument, mais aussi que l'épée, laquelle, à un certain moment, tranche les nœuds, est un instrument meilleur encore.

1926. — Je serais très heureux que demain notre situation financière me permît d'augmenter le nombre de nos divisions.

Dans ces quatre dernières années, nous avons donné des

(28) On sait que l'accord naval franco-italien, provisoirement réalisé par l'entremise des ministres anglais, Henderson et Alexander, au mois de mars 1931, ne fut point appliqué, la France et l'Italie n'ayant pu s'entendre sur ses modalités.

armes à la Nation, et surtout nous avons donné un esprit militaire et guerrier à la Nation, parce que les armes, sans l'esprit, ne suffisent point.

1927. — Le devoir précis, fondamental et primordial de l'Italie fasciste est de mettre au point toutes ses forces armées de terre, de mer et de ciel. Il faut pouvoir, à un moment donné, mobiliser cinq millions d'hommes, et il nous faut pouvoir les armer. Il nous faut renforcer notre marine. Il faut que notre aviation, dans laquelle je mets de plus en plus de foi, soit si nombreuse et si puissante que les hurlements de ses moteurs couvrent tout autre bruit de la péninsule et que la surface de ses ailes obscurcisse le soleil sur notre terre. Nous pourrons alors, demain, entre 1935 et 1940, quand nous serons arrivés à un point de l'histoire européenne que j'appellerai *crucial*, nous pourrons, dis-je, faire entendre notre voix et voir nos droits enfin reconnus.

1928. — Je vous annonce que la Milice volontaire pour la Sécurité nationale combattra, avec ses légions, encadrée dans les grandes unités mobilisées de l'armée. Je suis sûr que les légions mériteront cet honneur suprême en se préparant dès ce moment à former des bataillons d'assaut, qui auront mission de perpétuer les traditions guerrières des *Arditi* et des escouades fascistes : poignard entre les dents, grenades à la main et un souverain mépris du péril dans le cœur (29).

1929. — Il convient que nous donnions à ces jeunes gens le sentiment de la virilité, de la puissance, de la conquête; surtout, nous avons besoin de leur communiquer notre foi, de les enflammer de nos espérances.

Parce que les hypocrisies nous répugnent, nous donnerons finalement à cette éducation qui est la nôtre son juste nom : l'*éducation guerrière*. »

1930. — Les paroles sont une très belle chose; mais les fusils, les aéroplanes et les canons sont chose plus belle encore... Le droit, s'il n'est pas accompagné de la force, est une parole vaine. C'est le grand Machiavel qui l'a dit : *Les prophètes désarmés périront.*

(29) Affirmation que les délégations à la Conférence du désarmement devront retenir, car elle dément à l'avance d'autres assurances officielles qui tendent aujourd'hui à présenter les milices comme de simples formations policières.

Au surplus, nous savons que le gouvernement italien ne s'en tient pas aux phrases. Ce double armement, matériel et moral, il le développe dans toute l'étendue de ses moyens. Les descendants fascistes de la grande Rome civilisatrice ne nous cachent pas, par exemple, qu'ils mettent beaucoup d'espoir dans le vandalisme perfectionné auquel permet d'atteindre aujourd'hui l'aviation. Les manœuvres aériennes du mois d'août dernier ont transporté d'enthousiasme tous les journaux de la péninsule. « Dans cette atmosphère guerrière, pleine de grondement et d'attente — écrivait le 27 août 1931, à la veille du bombardement fictif de Milan, le correspondant du *Popolo d'Italia*, — il nous semble d'aller vraiment vers le matin et vers la gloire de l'Italie. »

Pour ce qui touche la préparation morale, nous en avons parlé déjà longuement ailleurs, et nous ne reviendrons pas sur les « forces juvéniles » du régime : *Balilla, Avanguardisti, Jeunesses universitaires fascistes* et *Faisceaux juvéniles de combat.* Si l'on veut connaître l'état d'esprit de la nouvelle génération « mussolinienne », il suffit de feuilleter la revue *Gioventù Fascista,* un des organes du parti national fasciste, répandu par les soins de l'ancien secrétaire général de ce parti, M. Giovanni Giuriati, et par conséquent journal officiel du fascisme. Les « espérances » de l'Italie nouvelle y sont précisées, développées et abondamment illustrées. La Dalmatie, temporairement « occupée » par les « barbares yougoslaves », y est l'objet de soins spéciaux. Mais la Corse y trouve pareillement sa *ballata,* avec d'ardentes prosopopées :

Bastia, Solengara, Favone, n'oyez-vous pas, dans le baiser de la vague tyrrhénienne, le frémissement des cœurs d'Italie? La Patrie, *votre* Patrie, a placé près de vous une sûre escorte, pour maintenir vivantes vos espérances. Corses, ne sentez-vous pas le regard protecteur de la Sardaigne, de Montecristo, Pianosa, Elbe, Capraia?...

Ne crains rien, ô *Cursichella meschinella* : l'Italie entend tes sanglots et attend avec impatience l'heure où elle pourra te recevoir dans son sein (30).

Enfin, dans le moment même que M. Dino Grandi mène sa campagne intercontinentale pour le désarmement, dont doivent sortir, selon lui, la sécurité et la paix générale, M. Giovanni Giuriati fait en Italie des déclarations publiques où il nie de la manière la plus absolue qu'il y ait un moyen quelconque de supprimer la guerre et où il affirme avec force que la paix « n'est autre chose que le temps, plus ou moins long, nécessaire à la préparation d'hostilités nouvelles (31) ». Et tout se passe en effet, dans la péninsule, comme si l'Italie préparait la guerre.

Que signifient donc ces contradictions entre les actes et les paroles, et entre les paroles même? Qu'y a-t-il, nous le demandons encore une fois, sous la politique de désarmement du gouvernement fasciste?

C'est peut-être M. Grandi lui-même qui nous a mis le plus nettement sur la voie de la vérité, lorsqu'en 1930, le 9 mai, parlant à la Chambre italienne, il laissa tomber cette phrase :

Dix années de conférences, de commissions, de tractations, de négociations, de traités, à Washington, à Genève, à Londres, ont démontré jusqu'à l'évidence que le désarmement, tout en constituant sans aucun doute une grande idéologie pour les courants de l'opinion publique mondiale, n'est malheureusement *point autre chose, dans la réalité, qu'une poli-*

(30) *Gioventù Fascista*, 20 sept 1931, p. 17. L'article est intitulé : *Corsica, terra dei forti, dall'armonioso dialetto italiano*. On trouve d'autres articles sur la Corse dans les numéros du 6 septembre (*Terre nostre, Eroismo e Fede della gente nostra*) et du 10 mai 1931 (*Bonifacio, città mora*).

(31) Conférence à l'université de Pérouse, dont le texte fut intégralement reproduit par la *Rassegna italiana* du 20 oct. 1931 (*Che cos'è la pace?*). Faut-il voir là une des raisons « *tactiques* » (comme dit la *Stampa*) pour lesquelles M. Mussolini vient de relever M. Giuriati de ses hautes fonctions?

tique déterminée par des intérêts et pratiquée en vue de buts précis (32).

Le gouvernement fasciste se laissa entraîner moins que tout autre par les courants d'idéologies populaires. Le *Duce* (comme son nom l'indique) *conduit*; il n'est pas conduit. Nous sommes donc autorisés à demander : Quels *intérêts* déterminent la politique de désarmement italienne? En vue de quels *buts précis* le fascisme pratique-t-il cette politique?

Après l'examen que nous venons de faire, nous n'hésitons pas à répondre de la manière suivante :

L'Italie fasciste voit un de ses principaux *intérêts* dans une revision des traités de Versailles. Elle considère la France comme la gardienne la plus obstinée de ces traités. Son *but précis* est d'affaiblir la France, afin d'affaiblir la défense des traités. De deux choses l'une : ou bien la France, au cours du congrès prochain, acceptera le désarmement, et elle sortira de Genève diminuée dans ses moyens de défense; ou bien elle refusera le désarmement, et elle sortira de Genève isolée. Dans les deux cas, elle sera contrainte d'accepter la revision des traités de paix. « Ou bien la revision, ou bien la guerre. » Tel est le calcul du fascisme. Et c'est pourquoi nous le voyons tenter de nouer des relations de plus en plus étroites avec l'Allemagne et, au rebours, faire paraître tant d'amertume et de crainte toutes les fois que s'ébauche un rapprochement franco-allemand (33) ou que s'affirment l'amitié franco-anglaise et les sympathies franco-américaines. N'est-ce pas Prévost-Paradol qui disait jadis que la politique extérieure, sous un régime de dictature, prend toujours l'allure d'une conspiration?

(32) Dino Grandi : *L'Italia fascista nella politica internazionale*, Libreria del Littorio, Roma, p. 33.

(33) Un discours que prononça M. Rocco, ministre de la justice, lors du voyage de M. Laval à Berlin, fut à ce point de vue, très significatif. L'empressement que met M. Grandi à emboiter le pas à notre premier ministre dans ses déplacements diplomatiques, ne l'est pas moins et fait un peu sourire.

Un écrivain du parti fasciste, M. Costantino Camoglio, expose dans un livre paru depuis peu (34), le développement de la politique italienne, telle qu'il l'aperçoit, en des termes où se montre une certaine franchise ingénue :

Maintenant, dit-il, qu'ont disparu pour toujours les divergences nationales qui alimentèrent la flamme de l'hostilité entre l'Italie et l'Autriche et qui déterminèrent notre participation à la guerre contre nos anciens alliés, nous ne voyons pas ce qui peut s'opposer à une alliance étroite entre les nations qui formaient autrefois le Saint-Empire romain, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche, autour desquelles pourraient se grouper la Hongrie, la Bulgarie, l'Albanie... (35).

L'Italie fasciste, qui a montré à l'univers ce que peut la volonté d'un homme de génie pour la régénération morale et matérielle d'un peuple, doit chercher aux côtés de l'Allemagne les voies de son avenir, que ses adversaires tentent d'embarrasser par les moyens les plus fourbes et les plus bas (36).

Ce qui, en clair français, signifie : l'Italie, n'ayant point retiré de sa seconde alliance — avec la France contre l'Allemagne — tout le profit qu'elle en attendait pour son avenir, doit retourner à sa première alliance — avec l'Allemagne, contre la France — à seule fin d'élargir et de compléter ses avantages.

Tout simplement.

§

Une chose moins claire, et qui demeure même extrêmement obscure, c'est la façon dont la politique fasciste envisage cette revision des traités, où nous voilà reconduits pour finir.

(34) C. Camoglio : *La politica estera fascista*. Roma, Tipografia Quintily, 1931. Ouvrage médiocrement écrit, mais au contenu duquel M. Roberto Farinacci, député, ancien secrétaire général du P. N. F., donne son apostille dans une préface chaleureuse.

(35) P. 107.

(36) P. 112. — Quoi qu'en ait dit le *Giornale d'Italia* (29-X-31), il ne s'agit donc pas d' « *insinuations étrangères* ».

Il y a dans les traités, disait M. Mussolini le 5 juin 1928, des clauses territoriales, coloniales, financières, sociales, qui peuvent être discutées, revues, améliorées.

Or, remettre en discussion des clauses « *territoriales, coloniales, financières, sociales* », ce serait, en somme, tenter de corriger les traités sur tous les points; ce ne serait donc plus une revision, mais une refonte.

En revanche, dans son dernier grand discours, celui qu'il fit à Naples le 25 octobre 1931, le chef du gouvernement italien parla uniquement de « modifier *quelques* clauses de *quelques* traités de paix » qui ont « porté des peuples entiers au bord du désastre matériel et du désespoir moral ».

M. Arrigo Solmi, dans son livre, envisage une revision « prudente » :

La thèse de la revision des traités, telle que la présente l'Allemagne dans son impatience de résurrection, n'est pas du tout identique à celle de l'Italie. Cette dernière est une nation victorieuse; elle a le culte de la victoire; par la victoire elle a acquis, sinon les mêmes profits que les autres alliés, du moins le rang définitif de grande puissance et l'autonomie décisive de sa nouvelle politique extérieure. Encore que certains de ses alliés aient formé le propos inique de la ranger parmi les vaincus, nul ne peut se vanter d'employer plus de soins que l'Italie à défendre les droits de la victoire. Jamais l'Italie ne consentirait à une revision des traités qui pût confondre les résultats de la guerre. Il s'agit de tout autre chose. N'est-il pas possible d'arrondir les angles les plus aigus et les plus irritants des traités, dans une œuvre d'équité, sans préjudice du nouvel équilibre européen consacré par la guerre (37)?

Mais voici M. Camoglio, l'auteur ultrafasciste que nous avons cité plus haut, qui subordonne la revision des traités à une revision générale du droit international, — revision destinée, selon lui, à créer une hiérarchie nouvelle

(37) Solmi : *Italia e Francia*, p. 135.

des nations et à replacer l'Italie au rang qui lui revient « *historiquement* et *démographiquement* », c'est-à-dire au premier.

Et n'est-ce pas la même opinion que représente M. Arnaldo Mussolini, directeur du *Popolo d'Italia,* lorsqu'il écrit dans son journal : « La revision des traités est *revision de valeurs* (38)? »

On voit combien tout cela est vague, inconsistant et inquiétant. Que veut au juste l'Italie? Quels principes compte-t-elle faire valoir en sa faveur, dans la réforme de l'organisation juridique européenne, telle que l'ont créée les derniers traités? Se réclame-t-elle de la doctrine de la race ou du droit historique, du droit de libre disposition des peuples et du principe des nationalités ou des nécessités stratégiques, ou bien encore des besoins économiques? Acceptera-t-elle, par exemple, le plébiscite dans le Haut-Adige? Le demandera-t-elle dans la Dalmatie? Supposons que la revision des traités conclue à la restitution des colonies allemandes : l'article 13 du traité de Londres ne deviendra-t-il pas, « juridiquement », caduc? Si la revision suit le désarmement et que du désarmement, comme l'affirme la thèse italienne défendue par M. Grandi, sorte la sécurité, que vaudront les raisons stratégiques, — ces raisons qu'invoquèrent, en 1915, les négociateurs du pacte d'alliance pour revendiquer, entre autres choses, la maîtrise de l'Adriatique?

Ou bien, d'aventure, l'Italie compterait-elle sur une Allemagne hitlérienne pour l'aider dans une revision *impérialiste,* dans une revision *de conquête?*

L'Italie, certes, est maîtresse de ses destins. Mais M. Mussolini se plaît à rappeler en toutes circonstances que le fascisme de 1919 tira son origine de l'*interven-*

(38) *Popolo d'Italia,* 30 décembre 1930. L'article est intitulé *Giustizia per i Popoli* (Justice pour les peuples). La France y est présentée comme une « riche de guerre ». Un autre article du même journal, paru le 30 septembre 1930 sous le titre *La Revisione dei Trattati e la pace europea,* résumait nettement la thèse antifrançaise de l'Italie fasciste.

tionnisme de 1915. Est-il bien sûr que les pangermanistes — qu'ils s'appellent aujourd'hui *Casques d'acier* ou *Nationaux socialistes* — aient complètement oublié cela?

« La revision des traités *ou* la guerre? » — Non. C'est « la revision *et* la guerre » que, présentement, il faut dire.

§

Au résumé, l'histoire de la politique extérieure du fascisme paraît bien près de n'être plus — essentiellement — que l'histoire des rapports franco-italiens, la diplomatie de M. Mussolini s'appliquant surtout à combattre ce qu'elle appelle « l'hégémonie française », c'est-à-dire notre influence et nos amitiés dans le monde, en particulier dans la péninsule balkanique et les régions méditerranéennes.

Ce n'est d'ailleurs point là une politique absolument nouvelle. Nous avons sous les yeux une étude, publiée il y a exactement cinquante ans, qui porte ce titre: « *L'Italie qu'on voit et* L'ITALIE QU'ON NE VOIT PAS », par Auguste Brachet (39). Jamais vieux livre n'a repris tant d'actualité. Seulement, l'Italie qu'on ne voyait pas en 1881 et que M. Brachet entreprit de révéler à la France, on la voit très bien aujourd'hui. Il est même exact de dire qu'on ne voit plus qu'elle, parce que le fascisme a transformé l'autre en une vaste mer ténébreuse et sans écho.

A l'Italie de Gioberti ou de Cripi se mêle toutefois, dans l'Italie de M. Mussolini, un élément nouveau. Obscurément travaillé, dans le fond de soi-même, par ses origines plébéiennes et révolutionnaires, le « Duce » d'aujourd'hui a transporté les idées de sa jeunesse sur le plan international; il a traduit sa doctrine de la lutte de classes en une doctrine de politique extérieure. Il dresse l'Italie « prolétaire » en face de la France « bourgeoise ». Et

(39) Auguste Brachet : *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas.* Hachette et Hetzel, Paris, 1881.

l'agitation diplomatique qu'il mène dans le monde contre notre pays, c'est bien un peu encore l'agitation sociale que le directeur de la *Lotta di classe* menait, il y a quelque vingt ans, à Forli, contre les riches propriétaires terriens de la basse vallée du Pô; et c'est aussi l'agitation que le directeur de l'*Avanti!*, vers 1912, développait contre toute la démocratie bourgeoise italienne.

Comment devons-nous répondre à l'attitude du fascisme à notre égard?

Par le calme, la droiture et le sang-froid, mais également par la clairvoyance et la précaution.

Nous ne nions nullement qu'il y ait un problème de l'expansion italienne. Ce problème, nous devons nous montrer disposés à l'examiner pacifiquement, sympathiquement, avec notre alliée d'outre-monts, en même temps qu'avec nos autres alliés de guerre. Si, en dehors des traités de paix, des maladresses, des fautes, des erreurs ont été commises, il faut les réparer. Il n'est jamais trop tard pour mieux faire.

Mais nous devons prendre soin pareillement de cultiver toujours ces « amitiés françaises » qu'il plaît aux envieux et aux jaloux d'appeler notre hégémonie. L'hégémonie morale de la France, c'est une chose infiniment précieuse; c'est le rayonnement du génie français à travers le monde.

— Ne point édifier notre politique extérieure sur des idéologies interplanétaires; la fonder et la construire sur la connaissance exacte, réaliste, de la psychologie des peuples.

— Aussi fervents dans notre désir de paix qu'aucune nation du globe, ayant banni depuis longtemps de notre pensée toute idée de guerre de proie, nous défendrons à Genève, en février prochain, très fermement, notre droit d'assurer la défense de nos frontières, nationales et coloniales. En présence des deux panneaux qui nous seront tendus, l'un par les impérialismes déguisés, l'autre par

les *Internationales* dites ouvrières, nous maintiendrons de notre côté, obstinément, inlassablement, devant le Congrès, notre proposition d'assistance mutuelle des peuples. Ce sera le meilleur moyen de faire sauter le double fond de certains systèmes en apparence très séduisants.

Et si, après cela, nous demeurons seuls, eh bien, nous ferons nôtres ces fières paroles que M. Dino Grandi prononça, le 9 mai 1930, à la Chambre des Députés italienne :

« *Il problema per uno Stato non è quello di essere solo. Il problema per uno Stato è quello di essere forte* (40). »

Mais nous ne serons pas seuls. La France loyale ne sera jamais seule.

HENRY MASSOUL.

(40) « La question, pour un Etat, n'est pas de savoir s'il sera seul. La question, pour un Etat, est de savoir s'il sera fort.

VINCENT D'INDY

Ses attitudes, ses mouvements aussi bien que l'expression de son visage, et tout comme ses moindres écrits, révélaient à première vue ses sentiments et son caractère; le regard limpide de ses yeux clairs, bien abrités sous l'arc saillant des sourcils, le front vaste, obstiné, couronné de cheveux rejetés en arrière, les narines et les lèvres minces, la moustache relevée, une barbiche de mousquetaire, son masque et ses gestes, autant que ses paroles, traduisaient exactement les qualités dominantes de son esprit : l'ardeur, la franchise, l'autorité. Homme de volonté, sa rudesse héritée des ancêtres cévenols se tempérait souvent d'une douceur presque timide. Mais dès qu'il s'agissait de défendre ses idées, dès qu'il croyait menacé l'idéal pour lequel il eût tout sacrifié (hormis l'honneur), il fonçait sans plus rien connaître. A quatre-vingts ans il étonnait encore ses familiers par l'opiniâtre soin qu'il prenait de toutes choses, ne laissant à personne une part du fardeau qu'il entendait porter. Et ce qui, chez d'autres, eût semblé méfiance, demeurait, chez lui, simple et noble souci du devoir. On l'a souvent répété : il y avait en Vincent d'Indy un chevalier d'inébranlable foi, prêt à pourfendre l'infidèle, — prêt aussi à se prodiguer en toutes circonstances. Il aimait la lutte. Il ne se demandait jamais avant d'engager le combat si les chances étaient favorables, mais un seul désir l'animait : servir son art. Il l'avait défini strictement; il s'était depuis longtemps imposé lui-même une règle et une discipline; ferme en ses principes et décidé dans ses résolutions, au milieu des variations opportunes d'un siècle sans convictions et sans doctrines, il demeurait solide et droit dans son armure, dédaigneux du présent et

confiant dans l'avenir. Le vieillissement de son corps semblait n'avoir aucun effet sur la verdeur de son esprit. Il travailla jusqu'au jour de la mort, se donnant à son enseignement et à ses devoirs sans faiblir. La mort est venue le prendre soudain, lui épargnant la déchéance physique des longues agonies; mais elle ne l'a point surpris. Toute sa vie, ce croyant a mis en pratique le précepte si chrétien formulé, cependant, par l'incroyant Littré : « Celui qui veut faire un emploi sérieux de la vie doit toujours agir comme s'il avait à vivre longuement, et se régler comme s'il devait mourir prochainement. » A l'âge où le repos semble si légitime, il composait ardemment, tout comme au temps de sa jeunesse — et ses dernières œuvres, loin de porter trace de fatigue, ont jailli vigoureuses et saines. Il a exercé sur son temps une influence profonde, autant par ses ouvrages que par son enseignement à la *Schola* et par le rayonnement de ses idées. Il fut un maître.

§

Par un caprice du sort, c'est à Paris, le 27 mars 1851, qu'est né ce rejeton d'une vieille famille ardéchoise. Il reçut les prénoms de Paul-Marie-Théodore-Vincent. Sa mère, la comtesse d'Indy, lui donna ses premières leçons de solfège et de clavier. Puis, lorsqu'il eut onze ans, comme il se montrait fort attentif, il fut confié à Louis Diémer et à Marmontel. Son baccalauréat passé, il s'inscrivit à la Faculté de Droit, mais sans renoncer, au contraire, à la musique; et Lavignac lui enseigna l'harmonie.

La guerre survient: engagé volontaire au 105[e] bataillon de la garde nationale, il prend part à la défense de Paris. Après les convulsions de la Commune, il regagne pour quelques mois l'Ecole de Droit. Puis, obéissant à une vocation plus impérieuse, il entre dans la classe de César Franck au Conservatoire. En même temps, il débute aux Concerts Colonne comme deuxième timbalier; et ces modestes fonctions, où son désir de s'instruire au milieu de

l'orchestre trouve un aliment, il les conserve jusqu'en 1875, tandis que Franck l'initie non seulement à la technique de l'orgue, mais aussi au contrepoint, à la fugue et à la composition.

D'Indy fut beaucoup plus que l'élève de Frank : disciple du maître wallon, il acquit auprès de lui ces choses qui, d'ordinaire, ne sont point matière d'enseignement et que lui-même, plus tard, voudra transmettre à son tour aux jeunes musiciens de la *Schola*. Et c'est en cela, bien plus encore que dans le « cyclisme » et les théories que nous examinerons tout à l'heure, que le passage de Vincent d'Indy chez Franck importe.

Dès ce temps, il subit non moins profondément l'attrait exercé par Wagner sur l'élite de sa génération. Lorsque, en 1875, Vincent d'Indy est nommé organiste de Saint-Leu et chef des chœurs de l'Association artistique des Concerts Colonne, son ami Henri Duparc l'a déjà initié aux mystères wagnériens. Mais s'il estime que la musique française peut trouver profit à s'assimiler la technique wagnérienne, s'il pense qu'elle ne doit point refuser tous ces moyens d'expression nouveaux, il n'entend pas renier, pour cela, la tradition nationale. Il constate avec peine que notre musique, au lendemain de la guerre, se trouve en situation fâcheuse. Malgré les efforts de Pasdeloup et d'Edouard Colonne, c'est le théâtre — et le pire, — qui, seul, attire et les compositeurs et le public. Hors de la scène, il n'est point de salut. Les meilleurs sont découragés, et beaucoup croient, avec Edouard Lalo, que les symphonies ne sont décidément pas faites pour être entendues. Quant à la musique de chambre, autant dire, alors, qu'elle est morte. Eh bien, cette princesse en léthargie, il faut la réveiller; il faut entreprendre de redonner à l'art français sa dignité compromise par les fabricants de pièces. Et, avec son maître Franck, avec Saint-Saëns, avec Fauré, Lalo, Castillon, Henri Duparc et Romain Bussine, Vincent d'Indy fonde la Société Nationale de Mu-

sique, en 1871, et lui donne pour programme et pour devise « *ars gallica* ».

En 1873, il fait un premier voyage en Allemagne. Il voit Liszt à Weimar. Puis, à l'occasion d'autres voyages, il entre en relations avec Brahms et Wagner. En 1876, il assiste aux premières représentations de *L'Anneau du Nibelung*. Sa connaissance de l'Allemagne n'est point superficielle : il en pénètre, au contraire, l'esprit et, si l'on peut dire, le cœur. Il lit les poètes, passe dans la société de Schiller de longues heures méditatives. Ce commerce prolongé avec l'auteur de *Wallenstein* lui inspire, dès 1874, une ouverture des *Piccolomini* (exécutée aux Concerts Pasdeloup, et qui, jointe à deux autres épisodes symphoniques, formera en 1881 la trilogie de *Wallenstein*). Uhland lui fournit *La Forêt enchantée,* ballade-symphonie, puis Schiller encore une de ses œuvres capitales, dont la composition le retint de 1879 à 1883, *Le Chant de la Cloche*, légende dramatique. Cette vaste fresque sonore obtint le prix de la Ville de Paris en 1885 et fut donnée aux Concerts Lamoureux l'année suivante. Selon l'exemple de Wagner et de Berlioz, Vincent d'Indy avait lui-même écrit le poème, qui suit de près le texte de Schiller :

« Lorsque je travaille sur des paroles, avoue-t-il dans un article de *la Revue Musicale* (20 février 1896), j'en arrive fatalement, pour faire de la musique qui me paraisse bonne, à les changer, à les triturer, à les amalgamer. Dans ces conditions, vous conviendrez qu'il est préférable que ce travail de compression et de passage au laminoir ait lieu sur des paroles miennes, à l'égard desquelles je n'ai aucun ménagement à garder. »

Il demeura fidèle à cette théorie et composa lui-même les livrets de ses drames. Mais revenons au *Chant de la Cloche :* l'œuvre est divisée en sept parties : *le Baptême, l'Amour, la Fête, Visions, l'Incendie, la Mort, Triomphe.* Comme on le fit de la *Damnation de Faust,* on mit *le Chant de la Cloche* à la scène, à la Monnaie de Bruxelles

en 1909; mais il ne semble pas que l'ouvrage y puisse gagner beaucoup, l'action n'étant nullement théâtrale. On y a souligné l'influence de Wagner; on s'est plu à relever les points de ressemblance avec *les Maîtres Chanteurs*, par exemple, et on a trouvé chez l'envieux Dietrich de Bâle, doctoral et sot, un cousinage avec le fielleux greffier Beckmesser. Il se peut; mais il faut retenir ces lignes de M. Paul Dukas (1) :

J'étais encore élève au Conservatoire quand Lamoureux donna la première audition du *Chant de la Cloche*. Mon impression fut grande, et dès lors je regardai d'Indy comme un maître. L'éclat de l'œuvre nouvelle, sa maîtrise, l'élévation de ses tendances, en plein accord avec nos impulsions les plus généreuses, plaçaient d'emblée d'Indy à la tête de la jeune musique. Son *Wallenstein*, *Sauge-fleurie* (1884), *la Forêt enchantée*, l'avaient déjà montré épris de pittoresque expressif, de poésie légendaire et maître de plus d'un secret du mystère orchestral. Ses premières œuvres de musique de chambre avaient achevé de dessiner les traits de sa muse juvénile, dont l'essor romantique prenait son point d'appui sur l'ordre classique le plus ferme. Mais ce *Chant de la Cloche* — où la critique ne voulut entendre que l'écho des voix souveraines — les éveillait avec tant d'aisance, les mêlait à son timbre propre avec une vigueur telle qu'un témoin clairvoyant ne pouvait se méprendre sur la puissante personnalité qui s'annonçait de la sorte et dont le caractère le plus frappant, dans la mollesse et l'indécision du style alors en faveur, s'imposait ainsi, soudainement, par l'ardeur du parti pris contraire.

Et en vérité, cette cloche symbolique que chante d'Indy est bien comme une préfiguration de l'œuvre du maître : les Dietrich de Bâle, « docteurs en droit romain, grands-maîtres ès-arts » peuvent bien

Affirmer devant tous, après mûr examen,
Que cette cloche colossale
Est mal construite,

(1) Paul Dukas : *Vincent d'Indy* (*Latinité*, mars 1930).

point n'importe. Au quatre-vingtième anniversaire du maître, l'an dernier, nous l'entendîmes encore. Vincent d'Indy lui-même l'animait. Elle sonna clair et fort, car elle est coulée d'un métal qui n'a rien à craindre du temps.

Je ne puis, ici, m'arrêter sur chacune des œuvres de Vincent d'Indy ni même les énumérer toutes : je me bornerai donc à examiner les plus importantes. C'est, dans le domaine de la symphonie, en 1886, avec le numéro d'*opus* 24, la *Suite en ré,* dans le style ancien (pour trompette, deux flûtes et archets), d'une couleur si fine et dont le menuet est une vraie pièce d'anthologie), et c'est, surtout, la même année, la *Première Symphonie, sur un thème montagnard français,* pour orchestre et piano (*opus* 25), que l'on appelle souvent « Symphonie cévenole ». Elle est la plus populaire des œuvres de Vincent d'Indy, et l'une des pages capitales de la musique contemporaine. Nulle, en tous cas, ne nous apporte sur son auteur de témoignages plus directs, de confidences plus complètes, non point qu'il s'épanche ici en phrases lyriques et grandiloquentes, mais, au contraire, parce que le choix des thèmes, si simples, si expressifs, leur clair agencement, les ornements polyphoniques de bon aloi dont il les pare sans les surcharger et qui leur vont si bien, l'ordonnance et l'harmonie classiques des proportions, tout dans cette œuvre directement inspirée du sol natal comme une chanson populaire, tout révèle les qualités d'esprit, les goûts et les aspirations de Vincent d'Indy. Le piano y tient un rôle essentiel, mais non point prépondérant. Son emploi montre un même souci d'équilibre et de mesure. Et quelle fraîcheur dans ce thème montagnard qui engendre les trois parties de la symphonie!

Nous apercevons ici un des caractères essentiels de l'art de d'Indy : c'est au folklore qu'il demande l'inspiration, c'est aux sources rafraîchissantes de l'art populaire qu'il puise ses idées musicales. Mais cela ne veut pas

dire qu'il se contente de noter les airs recueillis sur la montagne ou dans la plaine : ce n'est point l'aspect extérieur de cette musique que l'artiste reproduit, c'est sa substance même qu'il assimile. Il conservera pourtant à cette « matière musicale », marquée de sa propre personnalité, la liberté de ses rythmes, la hardiesse de ses lignes mélodiques, la souplesse de ses inflexions. Ainsi nous trouvons dans la *Fantaisie pour orchestre et hautbois principal sur de vieux airs français*, écrite en 1888, proche parente de la *Symphonie cévenole* et aussi réussie, une variété qui ne vient point seulement de l'aptitude du compositeur à user de toutes les ressources de l'orchestre, mais du choix même des thèmes et de leur convenance à exprimer ce qu'ils doivent nous dire.

La *Deuxième Symphonie* (en *si bémol, opus* 57) fut écrite en 1902 et donnée en 1904 en première audition chez Lamoureux. S'il fallait choisir une image parfaite de la forme cyclique, dans sa complication logique et ordonnée, c'est, selon la remarque de M. Albert Roussel, la *Seconde Symphonie* de Vincent d'Indy que l'on prendrait. La chaîne qui relie les uns aux autres les éléments qui la composent est aussi souple que forte. La liberté rythmique est extrême : comme dans le *finale* de la Symphonie cévenole, les thèmes passent par des mesures différentes, subissent des altérations qui les dénaturent sans qu'ils cessent d'être reconnaissables, obéissent à « une volonté lucide » pour s'acheminer, eux aussi, vers un finale qui est « un des sommets de la musique symphonique et que rehausse encore une rutilante orchestration ». N'eût-il écrit que ces deux symphonies, Vincent d'Indy resterait au premier rang de l'école française.

Jour d'été à la montagne est un triptyque pour orchestre : *L'Aurore* et *le Soir*, plus brefs, y encadrent le motif central, le *Jour*. Ici encore nous retrouvons le folklore du Vivarais librement interprété; des bourrées, des chants, toute la saine vigueur du terroir — et puis, au soir tom-

bant l'admirable et pure cantilène grégorienne, qui monte vers le ciel, avec la fumée bleue des chaumières. Cette musique — comme l'a montré M. G.-M. Witkowski — est conçue selon les principes de la tradition classique et rappelle la *Symphonie* de Franck. Son plan n'est pas sans analogie avec celui de la *Pastorale;* mais elle suggère et ne décrit point.

La *Troisième Symphonie, de Bello Gallico,* fut écrite pendant la guerre. Plus dépouillée, elle porte la marque des préoccupations du moment; puis vinrent le *Poème des rivages* (1921), *Diptyque méditerranéen* (1927), *Concert pour piano, flûte, violoncelle et orchestre* (1927). Et à ces œuvres symphoniques, il faudrait ajouter la musique de scène pour *Karadec* d'André Alexandre (1890), pour *Médée* (de Mendès, 1898), qui revivra bien quelque jour au concert...

L'œuvre de musique de chambre de Vincent d'Indy n'est pas moins importante. Un *Quatuor* pour piano et archets (en *la mineur, opus* 7), date de 1878, et fut remanié en 1888. Le *Premier Quatuor à cordes, en ré mineur, opus* 35, fut écrit en 1890; le *Deuxième,* en *mi majeur, opus* 45, vingt-sept ans plus tard. Tous deux sont d'une architecture rigoureusement cyclique. Peut-être est-ce la raison qui en rend l'exécution si rare? Mais, en dépit de leur austérité, méritent-ils donc tant que cela l'exil où les tiennent les quartettistes? Le troisième, écrit en 1929, porte le numéro d'*opus* 96. Il est en *ré bémol,* et sa forme, beaucoup plus libre, son extraordinaire allant, lui ont valu, dès sa première audition à la Société Nationale, un succès qui ne s'est point démenti (2).

Un *Trio en si bémol* pour piano, clarinette et violoncelle (*opus* 29, 1887), un *Trio en forme de suite* pour piano, violon et violoncelle (*opus* 98, 1929), montrent, à

(2) Cf. l'article de M. G. Samazeuilh sur *La musique de chambre de V. d'Indy* (*Latinité*, mars 1930).

quarante ans de distance, même verve et pareille élégance d'écriture. Et puis, une *Sonate* pour violoncelle et piano (1925), une suite (*Chansons et Danses*) pour instruments à vent, (1898), un *Quintette* (1924) pour piano et archets, un *Sextuor* pour cordes (1927) témoignent de la jeunesse que Vincent d'Indy conserva jusqu'à la fin de sa vie. C'est une semblable unité dans la diversité que nous offre son œuvre pianistique : le *Poème des Montagnes* (1880, dédié à Chabrier), les *Tableaux de Voyage* (treize croquis musicaux, rapportés de courses dans le Tyrol, en 1889), la *Sonate* en *mi* (*opus* 67, 1907), *Thème varié, Fugue et Chanson* (*opus* 85, 1925) ; puis des œuvres moins développées ou moins profondes : *Helvetia,* qui résume en trois valses trois aspects caractéristiques de la Suisse; *Schumanniana,* trois courtes pièces en hommage au musicien des *Novelletten;* et puis encore *Nocturne, Promenade, Menuet...*

Les œuvres religieuses de Vincent d'Indy s'opposent naturellement au sensualisme que condamne le maître de la *Schola :* aussi bien dans ses motets que dans ses *Noces d'Or du Sacerdoce* (1898), dans ses *Cantiques pour le temps de la Pentecôte* (1921), il s'inspire de la tradition grégorienne, mais retrempée, elle aussi, à la source vive de la musique populaire.

Ce même esprit, aussi loin du pastiche que de l'académisme, anime ses chœurs profanes, ses *Chansons du Vivarais* ou sa *Chanson des Aventuriers de la Mer* (1870), sa *Chevauchée du Cid* (1879), son *Clair de Lune* (1881), *Sur la Mer* (1888), l'*Art et le Peuple,* l'*Ode à Valence...*

§

Il avait subi trop profondément l'influence de Wagner pour délaisser le théâtre au profit de la musique pure, et ce fut un bienfait. Car la musique dramatique française doit ainsi à Vincent d'Indy quelques-unes des œu-

vres les plus significatives de ce temps. En fait, il a traité tous les genres, opéra bouffe, ballet, drame lyrique, légende sacrée.

En 1882, il débute à l'Opéra-Comique avec *Attendez-moi sous l'Orme*, un acte qui n'est point un chef-d'œuvre, mais qui obtient un succès fort honorable et atteint la vingtième représentation; en 1927 la Petite Scène monte *Le Rêve de Cinyras*, opéra bouffe sur un livret de M. X. de Courville et tout plein d'allusions parodiques, mais construit avec une habileté et une sûreté toutes pareilles à celles des grands ouvrages. Entre ces deux partitions légères s'inscrivent *Le Chant de la Cloche* (Paris, 1886, Bruxelles, 1909), *Fervaal* (la Monnaie, 1897, Opéra-Comique, 1898); *Istar* (Concerts Lamoureux, 1896, puis au théâtre du Châtelet, 1912, pour les représentations de ballets données sous la direction de M. Jacques Rouché; repris à l'Opéra en 1924); *L'Etranger* (Bruxelles et Paris, 1903); *La Légende de Saint-Christophe* (Opéra, 1921).

La courbe que l'on pourrait tracer pour définir l'évolution de Vincent d'Indy, musicien dramatique, ne serait pas sans analogies avec celle qui représenterait l'évolution de Wagner. D'œuvre en œuvre, l'art du compositeur devient plus personnel et son esthétique, dépouillant l'accessoire et l'accidentel, devient plus profondément, plus largement humaine. Chacun de ses drames est un symbole : ce que nous avons dit à propos du *Chant de la Cloche* peut être répété pour chacun d'eux. *Fervaal* est un Parsifal celtique, et malgré la mythologie druidique répandant ses brumes sur l'action, l'idée essentielle du drame est bien la même que chez Wagner. Fervaal doit résister à l'amoureuse Guilhen, princesse sarrazine qui l'a sauvé quand il allait périr sous les coups de l'ennemi. Le druide Arfagard l'instruit du danger : s'il succombe aux charmes de l'étrangère, c'en est fait de son pays; la pureté du héros est le gage du salut. Mais, ici, l'amour l'emporte sur le culte du devoir : Fervaal tue Arfagard. Il

meurt à son tour, gardant sa foi dans les destinées de la patrie, que d'autres sauront libérer.

Istar fut d'abord conçu sous la forme de variations symphoniques; mais la partition se prêtait aisément à la chorégraphie, et la légende chaldéenne interprétée par le compositeur fournissait au maître de ballet un excellent sujet. Pour retrouver le Fils de la Vie, Istar, fille de Sin, (et qui est l'Astarté des Phéniciens) doit franchir sept portes. A chacune d'elles, il lui faut abandonner ses joyaux et ses voiles. Nue, enfin, elle entre au pays immuable et, purifiée aux sources de la Vie, elle délivre son jeune amant.

L'Etranger, écrivait Debussy à son retour de Bruxelles, « est ce que les personnes dogmatiques appellent une hautaine et pure manifestation d'art. A mon humble avis, c'est mieux que cela : c'est la libération de formules certainement pures et hautaines, mais qui avaient d'un mécanisme d'acier le froid, le bleu, le fin et le dur. » Et après avoir marqué cet affranchissement, (qui n'est point, d'ailleurs, un reniement, loin de là), Debussy définissait ainsi l'Etranger : « un héros chrétien qui se rattache directement à cette lignée de martyrs qui accomplissaient sur terre une mission de charité imposée par Dieu. » L'Etranger est donc le fidèle serviteur que le Maître a voulu tenter par l'amour de la femme, et dont le cœur a faibli, et que la mort seule pourra racheter. Venu parmi les pêcheurs d'une côte sauvage, l'Etranger aime bientôt Vita, qui, pour lui, se détourne de son fiancé, un douanier avantageux et sot. Mais dès qu'il a fait à la jeune fille l'aveu de son amour, l'Etranger doit partir. Vita l'accompagne sur la mer en furie et meurt avec lui dans la tempête, tandis qu'un pêcheur récite le *De Profundis*...

Libre, concluait Debussy, celui qui cherchera d'insondables symboles dans cette action. J'aime à y voir une humanité que Vincent d'Indy n'a revêtue de symbole que pour

rendre plus profond cet éternel divorce entre la beauté et la vulgarité des foules.

Une page de la *Légende Dorée* inspira les trois actes de *Saint Christophe.* Trois actes, de chacun trois scènes : un triptyque où le volet de gauche représente Auferus au service de la Volupté, puis du Roi de l'Or, puis de Satan; où le panneau du centre le fait voir en quête de ce Dieu que lui a révélé la Croix, puis le trouvant, puis portant sur ses épaules de bon géant le Sauveur du Monde; alors Auferus devenu Christophe va souffrir pour sa foi; aussi le volet de droite nous le montre-t-il attendant le martyre, emprisonné près de la Dame de Volupté, résistant aux tentations, et, supplicié, baptisant de son sang la femme impure enfin touchée de la grâce, — tel est, en quelques mots, le sujet de la *Légende.* Un récitant, placé devant le rideau, vient entre chaque acte annoncer les scènes. On a fait à la partition le reproche d'utiliser tous les styles, depuis le grégorien jusqu'au wagnérien et au franckiste. On y trouve pourtant assez de Vincent d'Indy (et du meilleur, comme en cette *Queste de Dieu,* qui sert de prélude à l'acte central) pour que ces disparates ne gênent guère.

Il y a fort loin de cette *Légende* aux drames lyriques ordinaires et plus encore aux anciens opéras du répertoire. C'est que l'œuvre de Vincent d'Indy tout entier, et quelque genre que le compositeur aborde, semble une démonstration de cette phrase de son *Cours de composition:* « L'art musical, plus peut-être que tous les autres, reste intérieur, comme la foi dont il est l'émanation : il ne connaît pas d'autre but que l'enseignement des vérités éternelles. »

Vérités éternelles les symboles inclus dans le *Chant de la Cloche,* dans *Fervaal,* dans *l'Etranger,* dans *Istar* et dans *Saint Christophe;* vérités exprimées dans une langue musicale digne de leur élévation. On peut n'aimer point

ces œuvres; il est impossible de nier leur tenue, leur noblesse et de contester leur grandeur.

Quant à la forme, on note, bien entendu, d'appréciables différences entre celle de chaque ouvrage. Mais on a trop parlé du *wagnérisme* de Vincent d'Indy. Que d'Indy ait fait sien le procédé du *leitmotiv* et qu'il ait été partisan résolu de la mélodie continue, que M. P. de Bréville et H. Gauthier-Villars dans leur *Etude thématique de Fervaal* aient pu écrire, à propos de ce drame, comme ils l'eussent écrit à propos de l'*Anneau* ou de *Tristan :* « la musique suit pas à pas les paroles, fait corps avec l'action, s'identifie avec les sentiments exprimés, se modifie avec eux sans cesse; de telle sorte que l'affabulation et le développement musical forment un tout indivisible » — rien n'est plus vrai. Mais ce qui cesse d'être exact, c'est de voir en Vincent d'Indy une sorte d'épigone de Wagner, et rien de plus. Les moyens employés peuvent lui venir de Wagner ou de Franck; une chose essentielle reste bien à lui, et celle-ci est spécifiquement française : l'inspiration, le choix des thèmes, la clarté de leur agencement, la concision même des développements. Et cela établit un lien tout aussi sûr entre les classiques de notre terroir et le compositeur de *Fervaal* et de *L'Etranger*. Dans un petit volume publié il y a quelques mois (3), Vincent d'Indy a montré, en termes excellents, ce que la musique française devait à Wagner et défini les limites de l'influence du maître de Bayreuth sur les compositeurs français :

Cette influence — contrairement à ce qu'ont dit certains impuissants, incapables d'en profiter — fut éminemment bienfaisante pour le groupe de producteurs qu'on pourrait appeler la *génération d'entre deux guerres*, car c'est cette influence qui déblaya la route devant la jeune musique de chambre française, c'est cette influence qui, non contente

(3) Vincent d'Indy : *Richard Wagner*, Delagrave, 1930.

d'agir sur la matière harmonique et sur le langage musical, suggéra à nos compositeurs d'aller recueillir dans l'œuvre beethovenien toutes les tentatives nouvelles amorcées par l'auteur de la *Messe en ré,* tentatives dont Wagner avait largement profité dans sa conception du drame musical; c'est grâce à cette influence, enfin, que la jeune phalange de nos écrivains de musique de chambre osa s'élever jusqu'aux sommets de la symphonie avec ou sans titre : Symphonie pure, ou Poème symphonique.

Et dans le chapitre suivant, qu'il intitule : « Trente ans de progrès dû à l'essor wagnérien en France », l'auteur, examinant une vingtaine des œuvres dramatiques les plus importantes, produites entre les deux guerres, montre que les auteurs de *Sigurd,* de *Pelléas,* ceux de *Gwendoline, Le Rêve, Bérénice, Guercœur, Fervaal, L'Etranger, Saint Christophe, Louise, Le Roi Arthus, Ariane et Barbe-bleue, Eros vainqueur, Le Pays,* — tous les musiciens de ce temps, Reyer, Chabrier, A. Bruneau, A. Magnard, d'Indy, G. Charpentier, E. Chausson, Claude Debussy, Paul Dukas, P. de Bréville, Guy Ropartz, ont fait usage des motifs conducteurs et employé la mélodie continue. Même Vincent d'Indy s'amuse à prouver (ce qui n'est point un paradoxe autant qu'on le pourrait croire) que c'est « à l'influence wagnérienne qu'est due toute la solidité de la bâtisse *Pelléas et Mélisande,* œuvre qui, faute d'être appuyée par un sûr enchaînement tonal, aurait risqué de s'effondrer sans espoir de réédification. Le remède contre ce danger d'instabilité, Debussy n'hésita pas à aller le chercher dans l'officine des trouvailles wagnériennes et ce fut le vieux *leitmotiv* qui, en dépit de ses cinquante ans d'existence, vint généreusement le lui fournir. » Et d'Indy énumère les dix principaux éléments thématiques de *Pelléas.* Et il loue l'auteur des *Nocturnes* et de *L'Après-midi d'un Faune* d'avoir conservé l'esprit latin, tout en utilisant les procédés d'origine germanique — comme tout à l'heure nous avons vu Debussy louer l'auteur de *L'Etran-*

ger d'avoir conservé le sentiment de la logique et de la proportion, de la clarté, de l'ordre et de la mesure — tout en utilisant le *leitmotiv*.

§

Cette digression nous a montré d'Indy sous l'aspect du dialecticien et du polémiste. A vrai dire, toutes ces formes de son talent sont bien inséparables, et nous retrouverons plus loin le terrible batailleur à propos de la grande querelle du wagnérisme qui éclata pendant la guerre. Mais finissons d'examiner ses théories musicales auparavant.

Nous avons déjà maintes fois rencontré au cours de cet article le mot *cyclisme*, pris souvent comme synonyme de *franckisme*. Qu'est-ce donc? D'Indy lui-même, dans son *Wagner*, définit le mot succinctement, en même temps qu'il indique l'origine de la chose :

Ce que l'on a nommé la *forme cyclique*, écrit-il, laquelle consiste à faire d'un thème *bien choisi* l'aliment de tous les morceaux qui forment l'ensemble d'une œuvre, avait déjà été tenté en Allemagne. Liszt, en 1849, Schumann, en 1850, avaient usé de ce procédé sans beaucoup d'adresse et avaient même été devancés en 1841 par un jeune homme de dix-neuf ans, César-Auguste Franck, qui devait, trente ans plus tard, devenir le chef incontesté de notre école française.

La floraison de musique de chambre, éclose en France entre 1870 et 1910, les Symphonies et tous les poèmes symphoniques de Franck, de Lalo, de Saint-Saëns, de Duparc, de Chausson, de Ropartz, de Magnard, de Dukas, de Witkowski, etc., se rattachent au groupe franckiste et sont, plus ou moins, d'architecture cyclique. Le type achevé de ces édifices sonores demeure la *Symphonie en ré mineur* de Franck ou encore la *Deuxième Symphonie* (en *si bémol mineur*) de Vincent d'Indy. Dans ses *Quatorzième* et *Quinzième Quatuors* (*opus* 131 et 132) Beethoven avait fait très nettement usage de la forme cyclique. Ces œuvres appartiennent aux derniers moments de sa

vie et nul ne peut dire s'il aurait érigé cette forme de développement en système comme le firent, un demi-siècle plus tard, Franck et ses élèves, mais le germe est là.

Le *cyclisme,* on en a fait un épouvantail, comme du *formalisme* de d'Indy. Mais, remarque M. Guy Ropartz, il suffit de se pencher un instant sur cette musique pour en saisir, sous une apparente réserve, toute la sensibilité frémissante :

Le cyclisme, ce n'est qu'une forme, et qui, comme toutes les formes, ne vaut qu'en proportion de la qualité de la musique qui y fut coulée. Si cette forme convient à tel producteur, allez-vous lui interdire d'en user? Il ne serait pas plus ridicule de proscrire, par exemple, l'emploi de telle tonalité (4).

Tous les moyens sont bons, en somme, et tous les procédés, à condition de n'être regardés que comme des moyens et de ne devenir jamais des buts. Cette maxime était chère à Vincent d'Indy.

On lui a fait grief, avec plus de raison, semble-t-il, de ce qu'il bannit de sa maison l'enseignement de l'harmonie, et de ce que, rue Saint-Jacques, il n'y eut que des classes de contrepoint, de fugue et de composition, tout comme au temps des vieux maîtres. Dans *La Musique retrouvée,* M. Louis Laloy, qui fut à la *Schola* le condisciple de M. Paul Le Flem (aujourd'hui titulaire de la classe de contrepoint), conte cette anecdote :

Le contrepoint devait nous suffire comme aux musiciens du moyen âge. C'est M. Vincent d'Indy qu'il faut rendre responsable, je crois, de ce parti pris d'archaïsme, dont on trouve maintes preuves dans son *Cours de Composition,* aujourd'hui publié. L'étude du passé est utile, et même indispensable pour faire comprendre l'état actuel, mais à condition qu'on suive le cours du temps sans s'arrêter en route. Faute de s'être exercés à l'harmonie, tous les musiciens sortis de la *Schola,* même ceux qui se sont fait un nom, souffrent d'une gaucherie caractéristique dans l'enchaînement des accords et la modulation.

(4) *Latinité,* mars 1930.

Mon ami Gallardo, estimant avec raison que quelques notions sur les cadences et les marches d'harmonie assoupliraient mon écriture dans le contrepoint, m'a prêté alors le traité de Reber et les notes additionnelles de Th. Dubois qui me furent d'un grand secours. Nous savions que c'étaient des livres interdits, et je me souviens de ses précautions amusées en les tirant pour moi de sa serviette, un soir que nous dînions ensemble au restaurant Foyot (5).

Pourtant, il y a bien de l'exagération (pour ne pas dire plus) dans les reproches *a priori* que l'on adresse si souvent aux anciens élèves de la *Schola,* et que l'on retrouve comme des clichés sous la plume de certains critiques. Mais rien n'est durable autant qu'une légende.

§

La *Schola Cantorum* fut fondée le 6 juin 1894 par Charles Bordes, maître de chapelle de Saint-Gervais, Alexandre Guilmant, élève de Franck et organiste de la Trinité, et Vincent d'Indy. On a conté cent fois l'histoire de cette fondation, dit le rôle que tinrent chacun des trois directeurs, célébré leur abnégation et leur foi. Mais il faut insister sur l'esprit même de leur œuvre et citer ce passage du discours prononcé par Alexandre Guilmant à la séance d'ouverture de la Schola, installée d'abord rue Stanislas :

On a trop élevé la jeunesse artistique dans le souci du gain que doit lui fournir un jour l'exploitation de ses études scolaires. Pour lutter contre ces fâcheuses tendances, il faut créer chez la jeunesse un *esprit de famille...* L'aristocratie de l'art ne peut exister que par le génie et ne s'acquiert pas par des diplômes accumulés; aussi, à la Schola, nous serons plus préoccupés de donner à nos élèves une éducation et une culture complètes que de les former à des épreuves de concours. L'élève studieux sortira de l'école avec un simple certificat le constatant *bon pour le service,* tout simplement. De ce fait,

(5) Louis Laloy : *La Musique retrouvée,* p. 77 (Plon).

pas de concours, pas d'épreuves en loge, pas de délais cruels qui ne tolèrent pas de migraines et peuvent vous faire manquer une carrière pour la vie. Avec ce système nous pensons former des travailleurs modestes, mais sûrs, et non des orgueilleux et des fruits secs. Nous verrons si l'avenir nous donnera raison (6).

En 1900, la Schola fut transférée rue Saint-Jacques, et à cette occasion Vincent d'Indy prononça, lors de la rentrée, un discours qui définissait *Une Ecole répondant aux besoins modernes,* et qui publié aux éditions de la *Schola,* souleva une sorte de tempête dans le monde des musiciens. On voit assez que des termes mêmes dont usait Guilmant, ressortent d'amères critiques contre l'enseignement officiel du Conservatoire et les méthodes d'éducation en usage faubourg Poissonnière. Mais vint un temps où l'antagonisme des deux maisons s'adoucit. Evidemment, l'esprit de la *Schola* demeura, perpétuant la doctrine, et, pourrait-on dire, la morale franckistes; mais on vit Vincent d'Indy accepter au Conservatoire la classe d'orchestre et de direction d'orchestre, et rue de Madrid comme rue Saint-Jacques, demeurer ferme en ses principes, fidèle à ses amitiés, dévoué à son enseignement. Bordes mourut en 1910 et Guilmant l'année d'après. Pendant vingt ans la *Schola* n'eut plus qu'une seule tête...

La *Schola* a rendu d'éminents services.

D'abord elle a perpétué la tradition de Franck, près duquel s'étaient groupés de Castillon, P. de Bréville, Guy Ropartz, Duparc, Chausson et Vincent d'Indy lui-même pour trouver hors des classes officielles une direction spirituelle et un appui moral. Et puis, l'admission des élèves sans limite d'âge a permis à quelques-uns de ceux qui comptent aujourd'hui parmi les maîtres à leur tour, mais qui, venus trop tard à la musique n'auraient pu entrer au Conservatoire, d'acquérir le bagage sans lequel les vo-

(6) Cf. René de Castéra : *Dix Années d'action musicale religieuse*, 1890-1900, Edit. de la Schola.

cations les plus impérieuses elles-mêmes ne mènent trop souvent qu'aux déboires les plus tristes. Et s'il fallait répondre au reproche de *formalisme* et d'étroitesse si souvent faits à la Schola, que trouverait-on de plus probant que de lire la liste des anciens élèves, qui va d'Albert Roussel à Georges Auric, en passant par G.-M. Witkowski, Déodat de Séverac, Gustave Samazeuilh, René de Castéra, Antoine Mariotte, L. Rohozinski, Marcel Labey, Gustave Bret, Paul Le Flem, J. Canteloube, Adolphe Piriou, Edgar Varèse, Guy de Lioncourt, Jean Poueigh, Roland-Manuel, sans oublier Erik Satie... Quoi de plus divers?

Mais si différents qu'ils soient, tous ont trouvé près d'un maître comme Vincent d'Indy l'exemple qu'il importe le plus au jeune artiste de contempler : celui d'un homme qui place avant toutes choses le respect de son art, pour qui la première des vertus est la conscience.

A lire cette liste, d'ailleurs fort incomplète, une remarque s'impose à l'esprit : et c'est qu'on y trouve les noms des musiciens « régionalistes » les plus marquants de notre époque. Auprès de Guy Ropartz et de Ladmirault (voire de Jean Cras, qui fut élève de Duparc et par là se rattache au groupe de la Schola), P. Le Flem, Adolphe Piriou ont célébré les *Genets* et le *Pays de Komor,* J. Canteloube a demandé au Quercy l'inspiration de son *Mas,* Déodat de Séverac au Lauraguais son *Cœur du Moulin,* G.-M. Witkowski a chanté son *Lac* de Paladru — comme d'Indy son Vivarais. Tous, auprès de lui, ont appris à tirer du terroir la substance de leurs chants.

§

Dans le très bel article qu'il écrivit au soir de la mort de son maître, M. Paul Le Flem a marqué dans les meilleurs termes l'unité surprenante de cette vie si diverse, en apparence, et occupée de tant d'objets :

Chez Vincent d'Indy, la vie, les idées, la musique s'unis-

saient étroitement. C'est risquer de le mal comprendre que de les séparer. D'Indy était d'abord un croyant, et cette foi lui a inspiré des œuvres qui prennent parfois le caractère d'une apologétique. Mysticisme qui lui rendit cher l'art religieux, l'amena à illustrer la plupart de ses ouvrages de chants empruntés à la liturgie médiévale, et à aimer ce moyen âge dans lequel il admirait l'anonymat de l'effort et la persévérance de la volonté. Il se passionna pour la Renaissance qu'il défendit avec fougue, pour Lully, pour Rameau, en qui il retrouvait le type du musicien français. Mais quoique profondément attaché aux traditions de son pays, d'Indy ne se laissa pas arrêter par les frontières. Bach, Beethoven et Wagner n'ont pas trouvé de plus zélés exégètes. Il avait le culte des grands noms de la musique. Mais dans son enseignement lumineux et précis, ce traditionaliste ne propose pas de reprendre ce que les autres ont fait (7).

C'est qu'il croit que l'art est toujours en état de devenir et qu'il lui faut s'orienter vers des destinées nouvelles.

Mais quel moyen meilleur de préparer les jeunes générations que de leur montrer l'exemple des aînés, de leur faire comprendre et aimer les maîtres? D'Indy a travaillé de toutes ses forces à rendre la vie aux chefs-d'œuvre oubliés. Avec Saint-Saëns, MM. Paul Dukas, Maurice Emmanuel, Charles Malherbe, il a entrepris la grande édition des œuvres de Rameau, en cours de publication; il a tiré de la poussière l'*Orfeo* et le *Couronnement de Poppée* de Monteverdi, les *Eléments,* de Destouches, les *Bayadères,* de Catel, toute une quantité de musique ancienne. Outre son *Cours de Composition* (écrit en collaboration avec Auguste Sérieyx), Vincent d'Indy a publié des monographies sur *César Franck,* sur *Beethoven* et sur *Wagner.* Mais ce n'est point seulement par la plume, c'est au pupitre du chef d'orchestre qu'il a servi les maîtres préférés, organisant d'innombrables concerts à Paris, en province et dans les principales villes de Belgique, de Hollande et d'Espagne.

(7) Paul Le Flem : *Vincent d'Indy. Comœdia,* 4 décembre 1931.

Ce traditionaliste ne répugnait pas, comme on l'a trop dit, à toutes les nouveautés : il défendit *Pelléas* dans un retentissant article de la petite revue *L'Occident* (juin 1902). Au début, se trouvent ces lignes si souvent citées :

Je ne crois pas qu'à part celui de banquier ou d'homme politique, il existe au monde un métier plus tristement inutile que celui de critique.

Mais après avoir ainsi, en quelques mots, pourfendu les contempteurs de *Pelléas* (et gêné terriblement tous ceux qui, depuis, durent parler de lui), d'Indy écrivait :

A l'encontre de ce qui se passe dans l'opéra moderne et même dans le drame lyrique, c'est ici le texte qui est le point principal, le texte merveilleusement adapté, en sa conception sonore, aux inflexions du langage, et baignant en des ondes musicales diversement colorées, qui rehaussent le dessin, révèlent le sens caché, magnifient l'expression, tout en laissant la parole transparaître toujours au travers du fluide élément qui l'enveloppe (8).

L'auteur de cette pénétrante étude n'avait-il pas le droit de se montrer sévère pour ses confrères en critique?

Sa plume demeura toujours terriblement acérée. On se souvient : en 1915, Saint-Saëns crut bon de publier dans *l'Echo de Paris* une série d'articles intitulée *Germanophilie*. Il y reprenait le vieux grief, datant de la précédente guerre, la légende ridicule de Wagner insulteur de la France; et puis il vouait au mépris de leurs concitoyens les mauvais français qui admirèrent *Parsifal* et applaudirent *Tristan*. D'Indy eut le courage (avec Paul Souday, Jean Marnold et quelques autres hommes de bon sens) de s'élever contre ces folies. Il écrivit au Président du Conseil Municipal, Adrien Mithouard, une lettre fort spirituelle par laquelle il demandait de « faire cesser le scandale d'un nom prussien, s'il en fut, qui s'étalait encore en plein centre de la capitale ». On reconnut sans

(8) Cf. *Debussy*, par Léon Vallas (Plon).

peine Meyerbeer — Meyerbeer dont les opéras ne gênaient point Saint-Saëns autant que les drames de Wagner. En 1915, dans une conférence sur la Musique française et la Musique allemande, reproduite dans *la Renaissance*, il fit entendre encore le langage de la raison. Enfin, la guerre finie, il continua de batailler avec esprit pour que Wagner reprît sa place au théâtre... Il était mordant et tenace. Il écrivait :

Tristan à l'Opéra, les *Maîtres* à l'Opéra-Comique, y feraient sûrement meilleure figure que les malséantes élucubrations des Puccini, Leoncavallo et autres, et, à la condition qu'une juste proportion soit établie dans la répartition des pièces étrangères sur nos scènes lyriques, notre public français serait de cette façon appelé à goûter de bonne nourriture artistique, au lieu de s'abîmer le goût par l'ingurgitation de matières frelatées et nocives. Voilà mon avis très net, que je ne crains pas d'énoncer franchement, dans l'intérêt de l'*art vrai*, qui a été la préoccupation de toute ma vie (9).

Ne trouvez-vous pas que ces lignes sonnent fièrement? Elles peignent le maître qui les signa.

§

Sa droiture et son intransigeance lui avaient fait bien des ennemis. Lui, qui, pendant longtemps, avait été honoré comme un chef, fut tenu à l'écart et son nom ne parut presque plus sur les programmes de nos concerts. Il fut soudain, selon le mot de P.-O. Ferroud (10), « victime d'un ostracisme imbécile ». Il supporta l'épreuve avec une dignité admirable et continua simplement sa tâche. Puis ce fut le triomphal succès des concerts organisés à l'occasion de son soixante-dix-huitième anniversaire, il y a deux ans. Sa place lui fut enfin rendue.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que la postérité la

(9) *L'Eclair*, 25 mai 1920.
(10) *Paris-Soir*, 31 mars 1931.

lui gardera, car son œuvre n'est point de ceux qui paraissent devoir être entamés par le temps. Les frais accents de la *Symphonie Cévenole*, la souveraine mélancolie du Prélude de *Fervaal*, la foi ardente de la *Queste de Dieu*, la grandiose sérénité du *Soir*, dans le *Jour d'été à la Montagne* (il faudrait citer tant d'autres titres!) sont des gages certains de pérennité.

L'auteur de ces ouvrages les a marqués d'une noblesse qui était vraiment « l'étincelle divine » — *schöner Götterfunken* — chantée par Schiller et Beethoven.

RENÉ DUMESNIL.

DEUX POÈMES

—

MEDITATION DEVANT LE SEUIL

Tant d'autres, que j'aimai, m'abandonnent; je vis.
Leur forme s'est fondue au silence du temple.
Je les suivais. Je reste seul sur le parvis,

Et j'hésite. La terre est belle. Je contemple,
A peine triste, les saisons comme autrefois
Dérouler leur trésor fastueux, non moins ample,

Non moins vibrant d'éclat, de surprise et d'émois
Dans leur triomphe, et suscitant la même ivresse,
Le même songe, et tout l'espoir. J'entends des voix,

J'entends des voix me rire, j'entends la tendresse
De vos voix pénétrer mon âme, ô mes Amis,
Qui sans elle succomberait. Elle redresse

Mon cœur à l'heure sombre où je me sens soumis
Aux stériles tourments des lassitudes lâches.
Elle embaume, mêlée à l'air, et je frémis

De son souffle qui m'impose d'heureuses tâches
Toujours neuves, toujours plus saintes, dans l'amour.
Oh! sur moi rayonnez, et guidez sans relâches

Mon désir dédaigneux du banal carrefour
Dont fleurent pour qui veut les sordides délices;
Conseillez-moi, parmi le soleil, sur la tour!

Les longues mers, les bois muets, les clartés lisses
De la beauté par les jardins et par les fleurs,
La grande paix du ciel nocturne où, des calices

D'astres épanouis, s'exhale en leurs pâleurs
Scintillantes le parfum vrai de la pensée,
Toute l'extase en fête où brûlent les couleurs

Qui s'enlacent au fond de l'ombre cadencée
Selon le chant universel, rythmes et sons
Issus de la splendeur mouvante et nuancée

De nos jours!... Nous naissons et nous disparaissons
Dans un vertige, amas confus, germes ou gerbes,
Abattus par la faux pour d'obscures moissons,

Continu remuement des feuillages, des herbes,
Courant des eaux, lourdeur compacte du rocher,
Fébrile esprit humain, tout cède aux vents acerbes

Qui fauchent sans répit : Hercule et son bûcher,
Socrate et la ciguë, — aveugle-toi, sois ferme
Ou non, jamais le Temps n'arrête de faucher.

Je songe à ceux sur qui l'ombre à présent referme,
Indifférente, les courtines de l'oubli,
Hier encore ignorant qu'ils touchaient à leur terme,

A ceux qui m'ont aimé, que j'aime, cœur empli
De leur visage, du passé, de la lumière
De leurs regards; je songe à cet âge aboli,

Frissons d'une aube jeune et fraîcheur printanière,
Où, hardis, curieux de voir et de savoir,
Nous haussions sous l'azur notre fierté première.

Nous donnions notre vie à l'orgueil de pouvoir
Autour de nous, en nous, embraser d'étincelles
Sensibles et de joie, un peu, le sourd miroir

De cette morne nuit, la plus morne de celles
Qui s'engourdissent dans les brumes de l'erreur
Et la honte. Mais tu jaillis, mais tu ruisselles,

Emportement fougueux du rêve, avant-coureur
Exalté de la certitude des aurores.
L'homme ébloui s'arrache aux fanges dont l'horreur

L'engloutissait. Il monte. Et soudain tu lui dores
De ta douceur le globe tendu de ses yeux,
Tu le berces d'un flux de prodiges sonores

Parmi l'écume, sur tes lames, or soyeux
Du golfe d'accalmie accueillant le navire
Qui vogue, voile frêle, à l'appel clair des dieux.

La colonne est rompue, et Laure passe. Elvire
Au rivage du lac qu'elle devait revoir
Ne revint plus. La barque, ailée encor, chavire,

Puis reparaît, lueur perdue au gouffre noir.
Mais l'éclair meurt; aucun nuage, aucune haleine,
Rien que l'immensité monstrueuse du soir.

Une immobile angoisse nous étreint; la plaine
S'annule où d'un mirage est tout à coup monté
Quel fantôme vainqueur de la durée? — Hélène!

Hélène, le destin consacre ta beauté;
Insoucieuse ou tendre, amante, sœur ou mère,
Toute femme dépend de ta divinité;

Notre gloire est liée à la forme éphémère
Et totale; elle vit en nous, et sur l'autel,
Divine Illusion, efface la chimère

Dont se heurte en son vol l'effort accidentel.
Tant d'autres, que j'aimai..., je les suis, je contemple
Leur visage apaisé se fondre à l'immortel :

L'heure, ô mon âme, est proche où s'ouvrira le temple.

—

OMBRE

Le souffle de mon nom murmuré tout un soir.

S. M.

O nuit mauvaise, amas d'effroi tumultuaire,
Vais-je à mon tour, spectral, serré sous le suaire
Massif où m'immolait trop d'oubli décevant
Apparaître, si vague et faible, quand, devant
Toi, sourde encore au glas tinté dans la tourmente,
Tu me berces, toujours la même? — Oh, mon amante,

N'est-il plus vrai qu'entre tes bras, comme autrefois,
Tu me calmes au souffle irisé d'une voix
Limpide, unie, et souple, et fraîche, et musicale?
Quoi, la courte agonie, un heurt qui s'intercale
Parmi les lys et les frissons du rêve pur,
Et j'ai plongé, pris de vertige, au trou d'un mur
Alourdissant sur moi sa brume qui m'apaise!
Oh, nuit d'effroi tumultuaire, ô nuit mauvaise,
Amas maudit, erreurs et doutes, nuit d'effroi :
— Une tour par la neige assaillie, un beffroi
Dont la cloche acharnée accable par bouffées
La morne aridité de plaintes étouffées
Sous le tocsin et les haros du désespoir, —
L'âme s'y désagrège, et, lasse, laisse choir,
Feuille à feuille, fruits mûrs, gloire de ses pétales,
Sa beauté dans l'horreur d'un gouffre sans rafales,
Et sans espace, et sans durée.
Aucune fleur
Ni l'air marin, et point d'ébat d'oiseau siffleur
Sur les branches, dans le soleil.
Au baiser tendre,
Au seul murmure de ta voix viennent s'épandre
Les eaux frêles de tes songes, miroirs profonds,

Et dans tes bras tu me reprends, — et je m'y fonds.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA MALADIE DE NAPOLÉON

—

Napoléon Ier souffrait-il, dans la dernière période de sa vie, d'une affection de l'hypophyse, se manifestant sous la forme d'une dystrophie adiposo-génitale?

La première idée de l'hypothèse que je me permettrai de discuter ici, je l'ai conçue en 1913 déjà, en lisant le livre de M. Paul Frémeaux sur *Les derniers jours de l'Empereur*. Dans la relation que cet auteur donne de l'autopsie pratiquée sur le corps de Napoléon, j'avais été frappé par les observations de l'aide-major Henry sur l'habitus extérieur du défunt. Voici textuellement ce qu'en dit M. Frémeaux, après avoir relaté le protocole officiel de l'autopsie.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'ajouter à ces détails les particularités suivantes, d'un autre ordre, observées par Henry. D'après l'aide-major, le cœur de l'Empereur était remarquablement petit, et, note-t-il en latin, *partes viriles exiguitatis insignis, sicut pueri*. La rondeur des bras, et la délicatesse des mains et des pieds, avaient quelque chose de féminin, comme aussi la blancheur et la finesse extrêmes de la peau et le peu d'abondance du système pileux.

J'ai été frappé aussi par la corpulence considérable du corps, dont le procès-verbal de l'autopsie fait mention en ces termes :

Extérieurement le corps paraissait très gras. Une première incision montra que le sternum était recouvert d'un pouce de graisse au moins, et l'abdomen d'un pouce et demi.

Mon étonnement a été grand en apprenant ces faits. Comment Napoléon, antérieurement si viril dans son al-

lure et dans sa conduite, dans ses actions militaires et politiques, ainsi que dans ses rapports avec les femmes, a-t-il pu, sur son lit de mort, présenter cette atrophie génitale et cet aspect quasi féminin? Et comment expliquer, chez un malade mort d'un cancer de l'estomac, cette corpulence paradoxale? En combinant ces faits avec tout ce qui m'était connu sur les antécédents de Napoléon, j'ai abouti à la conclusion suivante : vers la fin de sa vie, l'Empereur a dû être atteint de la maladie décrite sous le nom de dystrophie adiposo-génitale.

Cependant, n'étant expert ni dans l'histoire de Napoléon, ni dans les maladies du système endocrin, j'ai renoncé à poursuivre mon idée. Je l'ai discutée quelquefois avec des amis, mais je ne lui ai donné aucune publicité. Ce n'est que cette année que j'ai été amené, par la lecture de quelques travaux modernes sur la vie de Napoléon, et par le loisir que m'a donné ma retraite de l'enseignement universitaire, à approfondir mes investigations sur cette question. J'ai pris connaissance des livres publiés par les médecins de l'Empereur à Sainte-Hélène (O'Meira, Henry, Arnott, Antommarchi); j'ai étudié l'ouvrage de Frédéric Masson sur *Napoléon et les femmes,* et j'ai parcouru maints travaux historiques sur Napoléon. En même temps, je me suis mis au courant des travaux modernes sur les maladies du système endocrin. Comme je ne disposais pas à Helsingfors de tous les ouvrages sur Napoléon que je désirais consulter, mon beau-frère, le professeur Uno Lindelöf, a bien voulu, pendant un voyage qu'il a fait cet été à Londres, prendre pour mon compte, dans la bibliothèque du British Museum, des notes qui m'ont été d'une grande utilité. M. Lindelöf a pu en outre, grâce à une rencontre fortuite, me fournir une information très importante, à savoir que l'idée que Napoléon avait souffert d'une affection de l'hypophyse avait été soutenue publiquement, il y a dix-huit ans déjà, par un médecin britannique. En effet, devant la section de

l'histoire de la médecine au XVII[e] Congrès international de médecine à Londres, en 1913, le docteur Léonard Guthrie a lu un mémoire intitulé : *Did Napoleon Bonaparte suffer from Hypo-pituitarism (Dystrophia adiposogenitalis) at the close of his life?* En apprenant cette nouvelle, je me suis demandé tout d'abord s'il valait encore la peine de publier mes résultats personnels, qui étaient essentiellement les mêmes que ceux auxquels était arrivé le docteur Guthrie. Toutefois je m'y suis résolu, vu que le mémoire de Guthrie, imprimé dans les procès-verbaux du Congrès de Londres, semble avoir échappé à l'attention des auteurs modernes, et que cette question me paraît bien mériter d'être étudiée plus amplement.

J'exposerai donc brièvement les signes qui me semblent indiquer, chez Napoléon, la présence d'une affection de l'hypophyse et sur lesquels Guthrie a également fondé son diagnostic d'hypopituitarisme.

De ces signes, j'ai déjà indiqué les plus importants : l'obésité considérable, dont pas même une longue maladie de consomption n'a pu avoir raison, et l'atrophie des organes génitaux, associée à un habitus féminin du corps. Ces derniers phénomènes ne sont pas mentionnés dans le bulletin officiel de l'autopsie, mais Henry en a donné, dans ses *Events of a military life*, une bonne description dont M. Frémeaux a fait le résumé cité plus haut. De plus, Henry a inséré dans un rapport au gouverneur Sir Hudson Lowe une relation plus complète et plus importante encore des observations qu'il a faites à cet égard lors de l'autopsie. Ce rapport figure dans les *Lowe-papers* au British Museum. Il a été reproduit dans le livre de M. Arnold Chaplin sur la maladie et la mort de Napoléon, et M. Lindelöf m'en a donné une copie, dont je citerai ici en anglais les passages essentiels :

The whole surface of the body was deeply covered with

fat. Over the sternum where generally the bone is very superficial, the fat was upwards of an inch deep, and an inch and a half or two inches on the abdomen. The skin was noticed to be very white and delicate, as were the hands and arms. Indeed, the whole body was slender and effeminate. There was scarcely any hair on the body, and that of the head was thin, fine and silky. The pubis much resembled the mons Veneris in women. The muscles of the chest were small, the shoulders were narrow, and the hips wide.

On exploration the contents of the abdomen, the omentum was seen loaded with fat, of which the quantity was very great. The kidneys were embedded in an immense quantity of fat. The urinary bladder was small and contained a few gritty particles. The penis and testicles were very small, and the whole genital system seemed to exhibit a physical cause for the absence of sexuel desire and the chastity, which had been stated to have characterized the deceased.

C'est là, il faut l'admettre, l'image classique de la condition physique d'un homme atteint de dystrophie adiposo-génitale. Rien n'y manque : l'obésité excessive du type eunuchoïde, l'atrophie des organes génitaux et le caractère féminin du corps, la blancheur de la peau et la délicatesse des mains et des pieds, l'absence de poils, etc. On croirait presque que Henry, en formulant cette description judicieuse, connaissait déjà cette affection étrange qui ne fut décrite dans la littérature médicale que quatre-vingts ans après la mort de Napoléon, par Babinsky et Fröhlich. A eux seuls, ces signes physiques, comme le dit Guthrie, « semblent justifier amplement le diagnostic d'hypopituitarisme ».

§

Ici se pose la question de savoir à quelle époque de la vie de Napoléon se sont déclarées cette obésité et cette atrophie génitale.

Nous savons que, dans sa jeunesse, Napoléon était svelte et maigre; dans un entretien qu'il eut à Sainte-Hélène avec le docteur O'Meira, le 12 janvier 1817, il affirma lui-même que lors de la campagne d'Egypte il était encore « très fluet », et que ce n'est qu'après sa trente-sixième année qu'il avait pris de l'embonpoint. En 1807, à Tilsit, on le trouve corpulent, mais pas obèse. D'après Chaptal, c'est en 1809 qu'il commence à engraisser. Au commencement de la campagne de Russie (1812), la corpulence de l'Empereur éveille l'attention de son entourage, en même temps que son air fatigué et apathique. Mais c'est surtout à son retour de l'île d'Elbe que son obésité frappe tous ceux qui l'ont revu. Après les Cent-Jours, à bord du « Bellerophon », le 15 juillet 1815, le capitaine Maitland le décrit comme corpulent, mais bien proportionné, et deux ans plus tard, en été 1817, les docteurs Ellis et Abel, ainsi que le capitaine Basil Hall, qui l'ont vu à Sainte-Hélène, ne lui attribuent qu'un embonpoint modéré. Par contre, l'aide-major Henry, lors de la visite du 66e régiment à Longwood le 1er septembre de la même année, a une autre impression. Il décrit l'extérieur de l'Empereur en ces termes :

Il avait la taille épaisse et courte, la tête enfoncée entre les épaules, la figure grasse, de larges plis sous le menton... En somme, son aspect général était plutôt celui d'un moine espagnol ou portugais que du héros des temps modernes.

Par la suite, l'obésité de l'Empereur paraît s'être accentuée d'une façon excessive jusqu'à l'évolution de sa dernière maladie, pendant laquelle, au témoignage du docteur Antommarchi, il a maigri considérablement.

En ce qui concerne la vie sexuelle de Napoléon pendant les différentes périodes de sa vie, j'ai pris mes informations principalement dans le travail si documenté de M. Masson : *Napoléon et les femmes*. Or, d'après cet auteur, le jeune Bonaparte, lieutenant d'artillerie, capi-

taine et général de brigade, a bien eu, depuis l'âge de dix-sept ans, quelques aventures amoureuses banales et quelques flirts sans conséquence; mais en somme, dans sa jeunesse, il a été plutôt timide et réservé avec les femmes. Ce n'est qu'avec sa première épouse, la belle Joséphine de Beauharnais, que son tempérament s'éveille définitivement, avec une « ardeur de passion » extraordinaire, avec « la furie d'un désir continuel ». Mais Joséphine, pendant l'absence de son mari en Italie et en Egypte, ne put lui rester fidèle; renseigné sur l'infidélité de sa femme, Napoléon prit en Egypte une maîtresse, Mme Fourès, dans l'espoir d'en avoir un enfant. En 1800, de retour à Paris après la seconde campagne d'Italie, il eut avec la cantatrice italienne Grassini une liaison de peu de durée; depuis ce temps, premier consul et empereur, il prit l'habitude de recevoir, dans son appartement secret aux Tuileries ou à Saint-Cloud, de belles femmes : Mlle George et d'autres actrices, des « lectrices » de l'impératrice, d'autres encore. A la fin du consulat, il eut avec la dame que M. Masson nomme Madame ***, un roman plus tendre et plus sérieux. En décembre 1806, sa maîtresse, Mlle Eléonore Dénuelle, lui donna un fils, déclaré sous le nom de Léon. En 1807 enfin, Napoléon fit à Varsovie la connaissance de la comtesse Marie Walewska, avec laquelle il eut « sa grande, son unique affaire de cœur ». Sa liaison avec cette dame noble fut reprise en 1808 à Paris, et pendant la campagne de 1809 la comtesse se rendit près de l'empereur à Schoenbrunn, où elle resta trois mois et devint enceinte. En mai 1810, elle accoucha d'un fils, Alexandre Colonna-Walewski, le futur ministre de Napoléon III. A la fin de 1810, la comtesse Walewska revint à Paris et reprit pendant quelque temps ses relations avec l'Empereur; le 1er septembre 1814, elle débarqua à l'île d'Elbe et passa une journée près de lui.

Au mois de janvier 1810, Napoléon divorce d'avec Joséphine qui n'a pu lui donner d'enfants, et le 11 mars

son mariage avec Marie-Louise est célébré à Vienne, par procuration, pour être confirmé plus tard, après l'arrivée de l'impératrice à Paris, par de nouvelles cérémonies civiles et religieuses. Mais si grand a été l'empressement de l'Empereur à avoir un héritier qu'il est allé à la rencontre de sa jeune épouse et que, pour citer les termes de M. Masson, « il l'a prise sans façon, à la hussarde, le soir même où elle est arrivée, et sans passer par les cérémonies d'Etat et d'Eglise ». Par la suite, il a été pour elle un mari dévoué et amoureux, si bien qu'un an à peine après le mariage elle lui a donné le fils légitime si longtemps désiré, le roi de Rome.

En résumé, comme le relève M. Masson, Napoléon est, de 1800 à 1810, dans l'entière et pleine vigueur de sa santé et de son tempérament. Sa vie sexuelle est épanouie, et il a eu pendant ce temps trois fils dont on ne saurait guère lui contester la paternité. Les faits donnent par conséquent un démenti formel à l'opinion de Henry sur la chasteté et l'absence de désirs sexuels qui auraient, selon lui, caractérisé l'Empereur (1).

Cependant, à partir de cette époque, le silence se fait de plus en plus sur les aventures galantes de Napoléon. Depuis la campagne de Russie en 1812 jusqu'à sa première abdication en 1814, il n'existe à ce sujet que des documents pauvres et contestables. A l'île d'Elbe, il a bien reçu une courte visite de la comtesse Walewska; mais, au dire de M. Masson, il faut écarter toute idée de rapprochement intime entre eux à cette occasion. Quant à la vie de l'Empereur à Sainte-Hélène enfin, si j'ai bien compris la relation de M. Masson, nous ne savons rien ou presque rien sur le sujet qui nous occupe. Il paraît donc que pendant les dernières années la vie sexuelle de Napoléon s'est graduellement éteinte, ce qui serait du

(1) Contrairement à cette opinion de Henry, Guthrie croit même à une surexcitation de la libido sexualis chez Napoléon, qui, selon lui, aurait souffert, dans sa jeunesse, d'hyperpituitarisme.

reste conforme aux faits anatomiques relevés à l'autopsie.

Mais, outre l'obésité et l'atrophie génitale, qui ont donné son nom au syndrome « dystrophie adiposo-génitale », il y a encore d'autres symptômes qui sont regardés comme caractéristiques pour cette affection. Ainsi, dans les cas dus à une tumeur de l'hypophyse — et ce sont les plus fréquents, — on trouve les symptômes d'hypertension intracranienne, parmi lesquels il faut citer en premier lieu la céphalée, ordinairement d'une localisation diffuse, qui s'exacerbe de temps en temps jusqu'à de vrais paroxysmes, ou qui revêt la forme d'une migraine. Les maux de tête s'accompagnent quelquefois de vertiges et de vomissements du type cérébral. De plus, Cushing a insisté sur la fréquence des « tendances épileptiformes » chez ces malades. Quelquefois il a observé de vraies attaques d'épilepsie, précédées d'une aura olfactive ou gustative; d'autres fois il n'y a eu que des accès d'une inconscience plus ou moins complète, sans convulsions, et suivis de stupeur, de confusion mentale et de perte de mémoire pendant quelques minutes. Si la tumeur exerce une pression sur le chiasma optique, il se produit des troubles de la vision : hémianopsie bilatérale ou simple amblyopie et amaurose.

D'autres symptômes moins constants sont : l'abaissement de la température, le ralentissement du pouls, une sensation de froid dans les extrémités, la polyurie, etc.

A ces symptômes se joignent des phénomènes d'ordre mental : torpeur, apathie, somnolence. Chez les malades du sexe masculin, on peut s'attendre aussi, à la suite de l'atrophie des glandes sexuelles, à une modification de leur caractère viril, en ce qui concerne l'énergie physique et psychique, l'esprit de résolution, la puissance d'action. Par contre, l'intelligence reste ordinairement intacte, et ce n'est que rarement qu'on observe chez ces malades des troubles psychiques.

Si nous analysons à ce point de vue la vie de Napoléon, nous pouvons constater qu'on y découvre vraiment, à un plus ou moins haut degré, la plupart des symptômes signalés ci-dessus. L'époque exacte de leur première apparition est souvent difficile à préciser, mais il semble bien que ce soit à partir de 1812 environ et particulièrement pendant les dernières années de l'exil qu'ils se sont accentués et ont pris un caractère plus grave. C'est ainsi que Napoléon souffrit à Sainte-Hélène d'une série de céphalalgies qui devinrent parfois presque intolérables. Il eut aussi, et déjà à une époque antérieure, des attaques de vomissement suivies d'un état de léthargie. Ces attaques, d'après les recherches de M. Chaplin, se produisaient généralement à la suite de fatigues physiques ou mentales prolongées et étaient souvent précédées par des accès de colère. Une de ces attaques, particulièrement grave, remonte à 1809, après les fatigues et les désappointements de la bataille d'Aspern. Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon eut toute une série d'attaques cérébrales d'un autre caractère; mais malheureusement les relations que nous en avons sont en général peu instructives. Sur une seule d'entre elles nous avons, de la bouche même du malade, une description qui, en fait de précision, ne laisse rien à désirer. C'est l'attaque du 14 décembre 1816 dont Napoléon fait à O'Meira le récit suivant :

J'ai eu un grand mal de tête et des agitations involontaires; j'ai perdu connaissance pendant quelques minutes;... il me semblait que j'allais avoir une attaque d'apoplexie, je sentais une pesanteur de tête et des tournoiements, comme si elle eût été surchargée d'une trop grande quantité de sang.

Deux jours plus tard, Napoléon dit qu'il a eu pendant la nuit une attaque semblable à celle du 14, mais moins violente. Le 22 octobre 1817, il eut également « des attaques nerveuses », dans la nuit. Le 6 janvier 1819 il eut

une légère syncope au milieu d'un travail de dictée, et le 17 janvier, il fut saisi d'un vertige suivi d'inconscience, et plus tard de maux de tête excessifs. Enfin, le 25 octobre 1820, Antomarchi relate que l'Empereur, après avoir éprouvé une grande douleur à la région frontale, se trouvait dans un état voisin de l'assoupissement; le 14 avril 1821, il note de violentes agitations convulsives qui ont duré pendant près d'une heure et demie.

Ce sont évidemment ces attaques qui ont donné naissance à la légende que Napoléon était épileptique, légende qui est très répandue dans le public et qu'on trouve même débitée dans les traités sur les maladies nerveuses. Je suis parfaitement d'accord avec M. Chaplin quand il dit que ces attaques ne fournissent qu'un pauvre support au diagnostic d'épilepsie; mais à mon avis elles pourraient s'expliquer facilement comme des manifestations de ces « tendances épileptiformes » que Cushing a observées si souvent chez les malades atteints d'une dystrophie adiposo-génitale.

En fait de troubles de la vision observés chez Napoléon, nous savons que ses yeux étaient, vers la fin de sa vie, très sensibles à la lumière; chez Frémeaux, j'ai trouvé en outre l'indication qu'à la fin de 1820 sa vue baissait et que depuis ce temps il conservait à peine le pouvoir de lire.

Sur la température ordinaire de Napoléon, nous ne possédons pas d'indications précises, mais nous savons qu'il était habituellement très frileux et aimait à avoir une température élevée dans sa chambre. Presque régulièrement il prenait des bains chauds de longue durée. Dans les notes quotidiennes d'Antommarchi, on trouve à maintes reprises la remarque que l'Empereur se plaignait d'un « froid glacial » des pieds et des jambes, qu'on essayait de combattre au moyen de compresses très chaudes.

Le pouls de Napoléon était d'une lenteur remarquable : d'après O'Meira, il n'indiquait à Sainte-Hélène ordinaire-

ment que 54 à 60 pulsations à la minute, mais ce phénomène avait été observé déjà depuis longtemps par Corvisart. Cette bradychardie de l'Empereur a été beaucoup discutée. Certains auteurs l'ont combinée avec ses attaques de vertige et d'évanouissement et ont voulu interpréter tous ces symptômes comme le résultat d'un « Heart-Block ». Guthrie croit qu'elle est due à quelque anomalie de la sécrétion de l'hypophyse. Pour ma part je n'ose exprimer à ce sujet une opinion décidée, mais à mon avis la théorie du Heart-Block n'est pas assez fondée.

Pour expliquer les troubles urinaires dont Napoléon souffrit presque toute sa vie, Guthrie est enclin à invoquer une polyurie d'origine hypophysaire. Je pense que ces troubles, qui consistaient en mictions fréquentes et quelquefois douloureuses, s'expliquent suffisamment par les petits calculs urinaires et par les signes de cystite constatés dans sa vessie lors de l'autopsie (1). Je me demande aussi si les fortes douleurs subites de l'abdomen, dont l'Empereur a été pris quelquefois pendant ses campagnes et dans lesquelles certains auteurs ont voulu voir les premiers symptômes de son cancer de l'estomac, n'étaient pas tout simplement des coliques néphrétiques causées par le passage de calculs rénaux par l'urétère.

Il me reste à discuter les phénomènes pathologiques d'ordre mental qu'on a pu constater chez Napoléon quelques années déjà avant sa chute et qui, pendant la captivité, se sont accentués de plus en plus. Je veux parler du changement de son caractère et de son tempérament, de la diminution de son énergie et de sa puissance d'action, et de l'affaiblissement de l'intuition géniale et infaillible qui, au commencement de sa carrière, l'a si bien guidé

(1) « The bladder, empty and very contracted, contained a certain amount of gravel mixed with definite small calculi. Numerous red patches were scattered over the mucous membrane of this organ, and its walls were in a diseased state. » (Rapport d'Antommarchi à Sir Hudson Lowe, cité d'après Chaplin.)

aux moments décisifs. C'est surtout pendant la campagne de 1812 que ce changement s'est manifesté, comme nous le savons par les remarques du comte de Ségur dans son livre sur la campagne de Russie. Ces remarques, le vicomte de Vogüé les a résumées d'une façon très concise dans son introduction au livre précité.

Ségur, dit-il, note chez l'Empereur certaines défaillances de l'attention aux instants les plus critiques, une sorte de résignation fataliste, une irrésolution toute nouvelle avant de donner l'ordre urgent : déjà un obscurcissement de ce coup d'œil si prompt qui décidait la victoire à Marengo, à Austerlitz.

En effet, durant la bataille de Borodino, l'Empereur — qui était à la vérité très souffrant alors — étonna ses maréchaux par son inactivité et son indécision : il ne bougea pas de sa place pendant toute la bataille, et il ne put se résoudre à faire donner la Garde, de qui semblait cependant dépendre le succès. De même à Dresde, au moment de poursuivre et de disperser l'ennemi, il n'arriva pas à prendre une décision; à Leipzig, pendant qu'il dictait à Berthier des ordres pour la retraite, il tomba épuisé de fatigue sur un tabouret et s'endormit, entouré de ses généraux. Enfin, à Ligny, il montra une apathie singulière qui lui fit perdre toute une journée après sa victoire; à Waterloo, il laissa également passer des heures précieuses, et il semble bien qu'à ce moment décisif il ne put, comme autrefois, manifester sa supériorité en stratégie.

Conjointement, pendant les dernières années de sa carrière, son génie politique n'a plus été à la hauteur de ses projets ambitieux.

Nous sommes d'avis, dit lord Rosebery dans son livre sur Napoléon après Waterloo, que l'empereur avait perdu la balance de son jugement longtemps avant sa chute... Son état

mental affaibli était encore supérieur à la faculté de juger de la grande majorité des hommes; mais — et voilà le changement funeste — cet état mental n'était plus en proportion avec son ambition, n'exerçait plus un contrôle sur celle-ci. Quand ce frein cessa d'exister, il était perdu.

Enfin, pendant la captivité, la déchéance intellectuelle aussi bien que physique de Napoléon fit de rapides progrès. Il travailla bien encore jusqu'au milieu de l'été de 1819 aux commentaires sur ses campagnes et sur sa carrière, mais sa mémoire s'affaiblissait et il sombrait parfois dans une apathie et une inertie profonde. Le jour, il était souvent pris de somnolence, ce qui n'excluait point des insomnies nocturnes. Par moments il était irritable et impétueux; d'autres fois il se montrait sensible et plein de bonté; dans ses entretiens avec ses médecins et ses compagnons d'exil, il manifestait une loquacité qui semblait étrangère à sa nature. Tous ces phénomènes ne sauraient être imputés à son âge, car à son arrivée à Sainte-Hélène il n'avait que 46 ans, et il mourut avant d'avoir atteint sa 52ᵉ année; je ne crois pas non plus qu'on puisse les expliquer uniquement par l'usure et le surmenage de son organisme pendant sa vie active, ni par les circonstances malencontreuses dans lesquelles il vécut en captivité.

En résumé, on peut observer chez Napoléon, quelques années déjà avant sa chute, les signes d'une déchéance de son génie et d'un changement de tout son caractère; plus tard il présenta toute une série d'autres symptômes : maux de tête intenses, vertiges, attaques nerveuses suivies d'inconscience et quelquefois d'agitations convulsives, apathie, somnolence, indices qui tous font songer à une affection cérébrale et qui cadrent assez bien avec le tableau clinique des tumeurs de l'hypophyse. Associés à l'obésité et à l'atrophie génitale, qui, comme nous l'avons vu plus haut, étaient très marquées chez Napoléon à la fin de sa vie, ces symptômes semblent donner un bon appui à la théorie que l'Empereur souffrit d'une dystro-

phie adiposo-génitale causée probablement par une tumeur de l'hypophyse.

Je dis « probablement », parce que la dystrophie adiposo-génitale peut dériver encore d'autres causes (affections tuberculeuses ou syphilitiques de l'hypophyse, lésions traumatiques ou inflammatoires diverses de cet organe, ou même lésions du voisinage, intéressant le troisième ventricule, etc.). Mais les tumeurs de l'hypophyse étant la cause de beaucoup la plus ordinaire de ce syndrome, c'est en premier lieu à une tumeur que je pense dans le cas qui nous occupe, d'autant plus que les symptômes cérébraux de Napoléon viennent confirmer ce diagnostic. Il est vrai que chez Napoléon la maladie ne s'est manifestée qu'après la 40e année, tandis que la dystrophie adiposo-génitale typique due à une tumeur de l'hypophyse est regardée comme une maladie des enfants ou des adultes jeunes. Mais cette règle n'est pas absolue : on connaît des cas, vérifiés à l'autopsie, où le syndrome adiposo-génital, consécutif à un kyste ou à quelque autre tumeur de l'hypophyse, ne s'est développé qu'à l'âge mûr. On pourrait objecter aussi, comme l'a fait effectivement Guthrie, que nous n'avons pas, dans le cas de Napoléon, l'évidence d'une compression du chiasma optique. Mais, d'une part, le champ visuel de Napoléon n'a pas été examiné au campimètre, et d'autre part, il existe des cas de tumeur de l'hypophyse où les troubles de la vision ne sont apparus qu'à un stade très tardif de la maladie.

Certes, nous ne pouvons avoir la preuve directe que Napoléon a eu une tumeur de l'hypophyse, puisque le crâne n'a pas été ouvert à l'autopsie. Mais étant donné les déformations que produisent ordinairement les tumeurs de l'hypophyse dans la selle turcique, il serait peut-être encore possible aujourd'hui de trancher cette question, par un examen anatomique ou même radiologique du crâne de l'Empereur, à l'instar de ce qu'on

fit il y a quelques années à Stockholm sur la dépouille de Charles XII, pour chercher la vérité sur le coup de feu au crâne qui causa sa mort.

§

J'ai poursuivi dans cette étude un but purement médical, sans y mêler de questions d'ordre historique. Mais, pour terminer, je tiens à ajouter quelques réflexions sur les causes du revirement de la fortune de l'Empereur vers la fin de sa carrière et de sa chute finale. Ces faits, on a voulu les expliquer d'un côté par la force immanente des événements politiques, et de l'autre côté par l'usure prématurée du corps et de l'âme de Napoléon. Or, si l'idée que le docteur Guthrie et moi nous nous sommes faite de l'état de santé de Napoléon pendant la dernière décade de sa vie est juste, il faudrait y voir les effets d'une maladie grave, qui vint insidieusement ébranler l'équilibre de son jugement et saper son énergie, sa puissance d'action, sa virilité même, au moment où il aurait eu le plus grand besoin de toutes ses qualités supérieures pour faire face aux difficultés inouïes qui s'étaient accumulées sur son chemin. Envisagée sous cet aspect, la destinée de Napoléon nous paraît doublement tragique; mais, s'il s'explique par l'action funeste d'une maladie cérébrale fortuite, son désastre ne saurait diminuer l'admiration que nous devons à son génie prodigieux tel qu'il était avant l'apparition de cette maladie.

D^r ALI KROGIUS
Ancien professeur de clinique chirurgicale
à l'Université de Helsingfors.

LE SEPTIÈME ART ET LA PAROLE

—

Il paraît sans exemple qu'un progrès technique, dans un art ou dans une industrie, ne recueille, auprès des initiés, que plaintes et protestations. On imagine mal les poètes du XVe siècle accablant Gutenberg sous l'injure et vouant aux destructions infernales son humble machine pour écrire. Le fait, pourtant, se produit de nos jours, et le public n'a pas été sans constater une effervescence insolite autant qu'imprécatoire dans un monde que le mouvement scientifique devrait pourtant combler d'allégresse : celui du film. Depuis quelque temps, une abondance d'articles et de brochures nous alerte de ce côté, et va émouvoir jusqu'à de graves organes auparavant fort étrangers aux problèmes de l'écran. Il faut nous rendre à l'évidence : le cinéma traverse une crise; non pas seulement la banale crise économique à laquelle nous ne sommes que trop aguerris, mais — chose, assure-t-on, beaucoup plus sérieuse — une crise esthétique. Sans qu'on s'en doute, le film parlant met le septième art en péril.

Notre génération, non rassasiée d'inventions et de conquêtes, s'enorgueillit, en effet, d'avoir enfanté un septième art. Pourquoi septième? Il y avait jadis neuf Muses, et, naguère, un cabaret des Quat'-z-arts. Les anciens comptaient probablement trois arts de plus, et nos pères deux arts de moins qu'il ne fallait alors. Peut-être s'agit-il simplement de l'art du septième jour, l'art du vendredi. Mais peu importe : après la guerre, quel-

ques bons esprits, et plusieurs autres, s'avisèrent que le cinéma, de mieux en mieux manifesté dans nos mœurs, constituait un art autonome et plein d'avenir, dont les balbutiements de début ne devaient pas amoindrir les perspectives; et plus d'un spectateur, émerveillé des améliorations d'éclairage et de mise en scène, touché d'un effort accompli pour dépasser les piètres intrigues mexicaines, séduit aussi par la conversion d'acteurs dont il applaudissait le jeu sur les tréteaux les plus honorables, emboîtait le pas à ces apôtres, protestant qu'il allait puiser, dans les salles enténébrées, d'indiscutables émotions d'art. Malheureusement, cet enthousiasme boétien portait à faux, et les apôtres souriaient d'un sourire amer et supérieur, en s'assurant qu'une fois de plus le public n'entendait rien à rien.

Car — autant, du moins que ces théories nous sont accessibles, autant que les théoriciens se comprennent eux-mêmes et s'accordent entre eux — le septième art ne consiste nullement dans l'arrangement plus ou moins heureux des lumières et des ombres, dans une réalisation du « beau tableau » que le public admire, non plus que dans la composition d'un scénario vraisemblable, humain, équilibré. Oripeaux que tout cela, sournoisement dérobés à d'autres arts et propres à faire du film le succédané bâtard de la peinture et du théâtre. « Çà, ce n'est pas du cinéma », déclarait-on (1). Le cinéma est tout autre chose qu'une galerie de bonnes photographies, tout autre chose qu'une pièce du boulevard enregistrée. Il possède une caractéristique essentielle, qui est la possibilité de faire se succéder, avec une vitesse inconnue jusqu'à ce jour, un grand nombre d'images, d'une variété illimitée et d'une souplesse telle que la réalité s'y trouve méconnaissable. Caractéristique qui comporte des exigences spécifiques, différentes aussi bien des lois pictu-

(1) Ça, c'est du cinéma, Georges Altmann.

rales que des prescriptions scéniques. Sensation nouvelle, « nouvelle apparence de l'univers », — sur quoi l'esprit humain se doit de bâtir une forme rigoureusement indépendante et vierge.

Qui dit art dit ensemble harmonieux dans lequel des éléments empruntés à la nature perdent leur efficacité individuelle pour concourir à une signification totale. Ton, son, ligne, mot et idée qu'il représente, l'élément esthétique cesse d'être considéré en lui-même, dans son influence propre sur les sens ou l'imagination; il ne compte plus qu'à titre de facteur dans un rapport, il devient une « valeur ». Pour que le cinéma, donc, atteigne à l'art, il faut — et il suffit — que l'image, qui en est l'élément, aliène sa qualité, renonce à valoir par elle-même — ce qui serait, au contraire, l'ambition des bonnes photographies attendues du public — et ne serve plus qu'à composer un ensemble progressif, un symbole global et vivant, qui serait le film d'art. On pense bien que le « sujet » du film d'art n'a pas plus d'importance ici que le sujet d'un tableau : simple prétexte à dévider un rouleau magique dont la portée toute spirituelle s'éprouve sur un autre plan. Les images doivent se choisir de telle sorte que leurs rapports soient justes, c'est-à-dire qu'ils engendrent cette compréhension plus haute, cette émotion épanouie, cette béatitude singulière que nous ressentons devant une toile où les tons s'adaptent comme il faut les uns aux autres. Et pourquoi non? Pourquoi une série d'images qu'il nous est à présent permis de fondre en un tout continu, ne créeraient-elles pas un flux sensible et mystérieux, un être imprévu, capable de nous faire surmonter le monde, et nous surmonter nous-mêmes, comme font les valeurs du tableau? Mais, alors que le tableau est un ensemble donné, dont nous recevons instantanément le message, le film se poursuit dans le temps, se crée au fur et à mesure, — devient. Le divorce se consomme ici d'avec la

peinture. Art visuel, le film n'en est pas moins beaucoup plus proche de la musique que des arts dits plastiques. Il est, comme elle dynamique, « histoire » plutôt que figuration d'un sentiment. C'est pourquoi le besoin d'un accompagnement musical se fait si généralement sentir dès que l'écran s'anime, et c'est pourquoi les théoriciens du septième art le comparent si volontiers à une « mélodie silencieuse », à une « symphonie par les yeux ».

Reconnaissons là une conception peut-être subtile, mais assurément noble, de la destinée cinématographique. On conçoit maintenant le trouble qu'apporte, aux recherches passionnées des professionnels, l'irruption violente de la parole dans le film. « Triste dégénérescence » constate M. Léon Pierre-Quint (1). « Mort d'un nouveau-né », prophétise lugubrement M. Gérard Fourcault. La parole, en effet, n'est plus qu'une surcharge désastreuse et risque d'entraîner le film dans des voies qui ne sont pas les siennes. On peut songer au ridicule, par exemple, d'un sonnet, même magnifique, inscrit au socle d'une statue antique, ou de ces musiques approximatives que le poète défendait « qu'on déposât au long de ses vers ». Tout au plus pourrait-on admettre « des cris brusquement poussés, des rires fulgurants », dit encore M. Pierre-Quint. Mais un dialogue, non; au lieu de laisser agir le secret magnétisme des successions d'images, il retient l'esprit dans les lourdeurs stériles de la raison; au conte de fée, il substitue un procès-verbal. Parle-t-on Beethoven? On ne doit pas davantage parler le cinéma, sous peine de le voir retomber (ou demeurer) dans les basses productions que l'on a trop vues.

Un technicien des plus autorisés, cependant, M. Erich Pommer, estime ces doléances exagérées. « La parole, assure-t-il, remplace tout simplement le sous-titre », comme

(1) *Revue des Vivants*, octobre 1931.

la musique du film seulement sonore remplace (avantageusement parfois) l'orchestre de la salle. Mais le sous-titre n'était-il pas d'ores et déjà la bête noire, l'ennemi intime du compositeur digne de ce nom? Les énergies depuis dix ans n'étaient-elles pas tendues à l'éliminer, et l'idéal proposé ne résidait-il pas dans un film sans sous-titres, au besoin aussi dépourvu de signification rationnelle qu'un public mal éduqué le permettrait? Et c'est au moment où l'on parvenait à réduire le texte au minimum que, brusquement, la parole vient le multiplier. Car elle ne fait pas que le remplacer : tout « au long » du film, elle « dépose » ses mots importuns, distrait par son verbiage inutile l'âme enchantée, et détruit d'un seul coup les patientes victoires du cinéma pur. Ainsi, la révolution à laquelle les savants et les entrepreneurs ont lâché la bride, qu'ils ont annoncée avec emphase, que le public accueille avec reconnaissance, n'est que mensonge, duperie, et, en fin de compte, assassinat.

A ce désespoir, il convient d'opposer une remarque, que l'on n'a pas assez faite depuis que des doctrinaires enthousiastes nous exposent les vertus et les nécessités du nouvel art. Une mélodie silencieuse? Une succession d'images telles que leur ensemble exprime et suggère un sentiment? Mais où donc est la nouveauté? A la réflexion, ce dernier-né des enfants divins ressemble fort à l'un de ses frères, qui pourrait bien être l'aîné de tous. Quelle est donc, en effet, l'essence de cet art primordial qu'on appelle la danse, sinon d'exprimer et de suggérer par des gestes, sinon de faire se succéder des images significatives? Là aussi, nous trouvons une composition dans le temps, un devenir visuel, qui s'apparente de si près à la musique qu'on les distingue à peine, unis qu'ils sont par le rythme, et tellement parallèles au cours des âges. Le rapprochement brutal des deux faits — danse et film — surprendra d'abord. Mais que l'on se demande ce que

peut être le progrès d'un artiste de l'écran, par quels moyens il parviendra à donner de lui-même des attitudes enchaînées, coordonnées à une exigence supérieure, et l'on sentira se raccourcir étrangement des distances à première vue énormes. Que l'on songe, aussi, que la danse n'est rien autre qu'un spectacle, où le public demande à considérer un monde transposé, évoluant sous ses yeux d'une façon irréelle, et pourtant profondément exacte — et l'on concevra que les caractères essentiels se répondent là et ici. Y a-t-il, en vérité, grande différence entre l'apparence mouvante d'un corps de ballet, et le polymorphisme que se propose à sa limite, le film d'art? Intrinsèquement, aucune. — Charlot est un danseur.

Ne serait-il pas, d'ailleurs, bien improbable que l'humanité, après tant d'apogées artistiques, eût ignoré, hier encore, l'usage spirituel d'un de ses sens? Sans doute, les savants affirment que nous sommes jeunes sur la terre, et que notre carrière future excède toute comparaison avec notre carrière passée; sans doute, il nous reste presque toutes les découvertes à faire. Néanmoins, il faut y regarder à deux fois quand un jouvenceau nous déclare que sa génération vient de résoudre un problème en suspens depuis les origines; il faut nous convaincre que sa solution n'était pas déjà, sous une forme un peu changée, acquise par l'esprit. Tel est, à notre avis, le cas du cinéma. Dès que l'on dissipe les involontaires nuées d'une pensée mal affermie, dès que l'on élague les questions adventices pour saisir solidement la principale, en ramenant des exclamations contradictoires à des propositions définies, on s'aperçoit que cet art, si souvent invoqué, si rarement expliqué, n'est rien moins qu'un art neuf. Tout au plus, un art renouvelé. Car nous ne songeons pas à nier les dissemblances qui apparaissent entre un spectacle de danse et un film de cinéma. L'image dans le film est beaucoup plus complexe que dans la danse, et s'impose à l'œil rempli d'elle avec une autorité

beaucoup plus grande. La raison, qui trouve encore, dans la danse, à s'exercer, doit se taire tout à fait et livrer la sensibilité sans défense à l'action créatrice. Les rappels de réalité, la présence du monde, que nulle danse ne peut totalement évincer, s'abolisent. Et les doctrinaires ne reconnaîtraient l'essence chorégraphique de leur dieu que pour revendiquer aussitôt un incommensurable progrès accompli.

Prodigieuse danse, en effet, que celle du cinéma ! Comment l'homme, réduit à ses seules forces, eût-il pu convoiter de telles altérations, de telles violences à la nature? Il faut des années aux danseuses pour réussir certains équilibres modestes, certains assouplissements dérisoires : en une seconde, un metteur en scène habile obtient bien mieux. Toutes les déformations symboliques, toutes les interprétations qu'à grand renfort d'études la danse d'autrefois réalise, la danse d'aujourd'hui les apporte comme l'alphabet du métier. Libérée des étroites possibilités humaines, elle décuple, elle centuple les symboles, enrichissant d'autant les trésors imaginaires. Devant l'objectif, le monde se défait et se refait à volonté. Nulle combinaison de forme, nulle invention de monstre ou d'archange, nulle invraisemblance de rythme n'est interdite. Un univers purement fantaisiste nous échoit où les corps peuvent marcher à l'envers, les disparates s'affronter et se confondre, toutes les lois physiques et morales s'intervertir et se relâcher. Ce n'est plus un homme, quelques hommes, qui dansent, mais les maisons et les rues, les astres, les bêtes, la matière entière, soudain fervente et folle. Si l'art, en vérité, a pour mission de nous faire évader du monde tel qu'il est, quel art égale en puissance celui-ci? Ne parlons plus d'une évolution de la danse, mais d'une régénéraion, d'une transfiguration. A ce point qu'aucune assimilation n'est recevable, et que nous sommes malgré tout contraints de saluer cet avènement comme un miracle.

Tout cela serait vrai, si le but de la danse en particulier et de l'art en général était une altéraion à tout prix des formes naturelles, et qu'alors le surcroît de mécanique et de machine y concourût admirablement : car c'est de cette sorte de surcroît qu'il est question ici. Mais nous ne saurions oublier que l'art n'interprète pas librement la réalité. Il doit garder avec elle une certaine mesure, afin qu'elle se reconnaisse dans l'œuvre et continue d'émouvoir. Une pure abstraction n'est pas émouvante; encore moins une composition si étrange que la surprise nous étouffe. C'est pourquoi les ressources d'artifice et les perfectionnements techniques ne servent pas nécessairement l'art. Observons que si les figures de la danse se confinent en des limites relativement étroites, ces limites ne lui sont pas du tout imposées par les possibilités humaines : un acrobate, en effet, violente la nature bien plus qu'un danseur, sans marquer d'avantages spirituels sur lui. L'art se contient par d'autres bornes que l'épuisement des forces ou la résistance de la matière : ce qui l'arrête, c'est tout un système assez mystérieux et délicat de répugnances intuitives et d'intolérances esthétiques. La machine lui nuirait plutôt, comme il est arrivé à tous les arts, et notamment à la danse.

Spectacle essentiellement, et réclamant plus que quiconque le secours de la foule, la danse subit une double évolution, où se trahit, d'une part, l'influence populaire, et, d'autre part, son aspiration véritable. Pour plaire au peuple, elle dégénère en visions de plus en plus somptueuses et compliquées, plaisirs de l'œil plus qu'aliments du cœur, représentations magnifiques, féeries où l'or, les couleurs, la profusion des personnages cherchent à éblouir, tandis que d'ingénieuses dispositions essaient d'étonner, d'effrayer ou de réjouir. Les anciens ont abondamment fréquenté ces « grands spectacles » que nous reconnaissons aujourd'hui dans les salles de Music-Halls. Là, à la recherche de la beauté perdue, on côtoie le splen-

dide en même temps que le grotesque ou l'indécent. Il s'agit toujours d'émouvoir et d'intéresser, mais, certaines voies de suggestion se trouvant obstruées, on en cherchera d'autres, quelles qu'elles soient. Au contraire, dans la mesure où elle se reste fidèle, et consciente de son génie, la danse garde toute simplicité. Expression pure, signe dépouillé qui n'a de résonance qu'au delà de soi-même, elle se passe de grands déploiements et d'accessoires. Comparons aux plumes de Mlle Mistinguett, à la nudité de Mlle Joséphine Baker, les ternes voiles d'Isadora Duncan, les lignes impeccablement chastes de Mme Rubinstein; et encore aux formidables rouages des coulisses de la rue du Faubourg-Montmartre, les installations préhistoriques et quasi-misérables de l'Opéra. Nous devinerons alors que la danse ne s'enrichit guère en s'industrialisant, et que rêver pour elle d'un renouveau par la seule vertu de moyens pratiques est sans doute illusoire, sinon coupable.

Le nouveau-né que la parole menace d'étrangler n'apparaît pas, en définitive, aussi attendrissant que de sincères néophytes l'assurent. Pourtant, il reste malaisé de trancher un tel procès en l'absence de pièces positives. Car, en toute bonne foi, les pièces positives nous manquent : nous n'avons pas de film pur. On ne peut beaucoup demander à un nouveau-né, soit; on ne peut, non plus oublier l'hégémonie néfaste d'Hollywood. N'empêche que la mélodie silencieuse nous fut toujours révélée jusqu'ici avec de fortes interférences de rationalisme, de composition, de poésie, de peinture. Ni « le cabinet du Dr Caligari », ni la « Roue » de M. Abel Gance, ni le « Cirque » de Chaplin, ni le « Potemkine » de M. Eisenstein, que l'on cite comme les chefs-d'œuvre de l'art nouveau, ne sont exempts de beautés parasitaires, d'ailleurs admirables par endroits. Avouons que leur beauté intrinsèque, en tant que successions tendancieuses d'images, n'apparaît pas très clairement, sans

doute gênée par des concessions inévitables et cruelles. Le public, si grossier soit-il, nous semble excusable de ne l'y avoir pas découverte, et de s'attarder encore à la drôlerie mélancolique (mais purement littéraire) de Charlot devant son étoile de papier, ou au lyrisme, odieusement intellectuel, des grands mouvements de foule où excellent les metteurs en scène allemands et russes. En droit, cependant, il subsiste qu'un enfant était à naître et qu'on lui refuse l'existence. Crime abortif dont il convient de mesurer la portée en examinant maintenant ce que, ses prétentions un instant négligées, le cinéma demeure comme fait social, et ce que peut faire de lui la merveilleuse adjonction de la parole à l'image.

Elle en fera, disent les doctrinaires, un pitoyable « ersatz » du théâtre. Au lieu d'un trésor inconnu, nous hériterons une marchandise démarquée. Les pièces se transcriront, presque mot à mot, et toute l'adresse du metteur en scène se réduira à mobiliser les décors, à assouplir les contingences théâtrales. Nous aurons, à l'infini, de petites histoires d'enfant trouvé, de banquier véreux et de forçat innocent. L'attraction populaire se faisant mieux sentir au cinéma qu'au théâtre, c'est des plus bas feuilletons que nous viendront les sujets de film. Peut-être — avec la prochaine accession de la couleur à l'écran — nous gratifiera-t-on en outre de beaux incendies, de batailles et de couchers de soleil sur la mer. Ou bien, nous connaîtrons la fortune croissante des documentaires, chasses au fauve, observations microscopiques. Mais le fond restera toujours la pénible aventure d'une jeune fille pudique et d'un garçon vigoureux. Et le Cinéma — avec un grand C — sera mort. Bien heureux si, de la même maladie, et par contagion, le théâtre ne meurt pas aussi. Entre deux théâtres, après tout, pourquoi ne choisirait-on pas le moins cher?

Cette malédiction se fonde, à ce qu'il me semble, sur

une notion assez confuse du théâtre. Si par théâtre nous entendons le comique authentique, c'est-à-dire un aspect à peine différencié de la poésie, on ne voit pas quel tort le cinéma, parlant ou non, pourrait lui porter, ni quel déchet il en pourrait recueillir, pour son malheur. Distinguons le théâtre du spectacle, matrice des arts, dont il est issu comme les autres, comme la musique et la danse notamment. Proprement, alors, le théâtre est discours. Ce sont des discours que nous allons entendre, de Molière ou de Racine, de Shakespeare ou de Térence; discours où se compose la progression des sentiments et des idées, la silhouette morale des personnages. Le théâtre, au rebours de ce qu'on enseigne souvent, a pour loi profonde une grande rareté de faits, et s'accommode d'un rythme lent. Que les drames ne créent point ici d'illusion : on se ferait fort de jouer tout Shakespeare dans un décor racinien, voire devant un rideau nu, sans qu'il perdît une goutte de son suc. Et, rappelons-nous les circonstances rituelles, la suprême ascèse du théâtre grec ou chinois. Cortège, « cérémonie (1) », récitation, le théâtre comporte une allure solennelle, mais pauvre en incidents. Comment donc passerait-il sur l'écran, et comment le film y trouverait-il prise, lui qui réclame au contraire une succession aussi fournie, aussi variée que possible d'images, et ne supporte guère de s'immobiliser? De l'un à l'autre règne la plus radicale des antinomies, — celle même qui a fini par disloquer le spectacle, et chasser le ballet et le chœur de la tragédie. Tout parlant qu'il est devenu, le film ne saurait tolérer le discours. On se demande avec angoisse quel monstre d'ennui nous serait infligé, si *Amphitryon*, par exemple, ou *Chacun sa vérité*, était jamais, comme l'on dit, « adapté ». Condamné à la vitesse, le film ne peut en aucun cas attenter au théâtre, tel qu'une patiente évolution historique l'a défini.

(1) Alain : *Système des Beaux-Arts*.

Mais le théâtre se trouve aujourd'hui masqué par une floraison de pièces dont tout souci d'esthétique semble parfaitement absent, et qui constitue une évidente décadence. Non que le théâtre en meure, comme on l'annonce à tort, mais il s'en trouve proportionnellement réduit dans l'esprit de nos contemporains. Pièces où l'action et les fioritures sensibles l'emportent de loin sur le discours. Une part considérable du public ne demande pas qu'on l'émeuve dans les régions élevées de l'être, où atteignent aussi infailliblement la musique et la peinture, mais qu'on la distraie, qu'on l'occupe deux ou trois heures, et lui dispense l'oubli d'une vie de plus en plus quotidienne. A cela suffit une aventure quelconque, aussi rudimentaire qu'on voudra, pourvu qu'un grand luxe de détails vienne faciliter l'illusion souhaitée. Alors que le théâtre ordonne au spectateur de rentrer en soi-même, et néglige expressément l'alentour qui restreint sa leçon, ces pièces nous dissolvent en mille apparences séductrices, nous amusent par un jaillissement continu de petits faits vraisemblables, et non seulement dans l'intrigue pleine de conjonctures, mais dans le jeu « réel » des acteurs, et jusque dans le raffinement du décor. L'art n'entre pour rien ou presque là dedans. Les règles du théâtre — dont les trois unités n'étaient qu'un abus frappant — se trouvent en conflit avec cette exigence de réalité, de mobilité, d'espace. Si bien que, morcelée en tableaux courts et grandioses, exprimée en dialogues entrecoupés, en interjections, voire en silences éloquents, la pièce actuelle n'a plus avec le discours ancien qu'une attache de fait et de tradition, qu'une filiation à peine suivie. En revanche, elle ressemble à s'y méprendre au cinéma, à celui, du moins, que nous propose chaque semaine une publicité bien faite. Et c'est dire la menace mortelle que le film parlant dirige à son encontre.

Il est bien vrai que la lutte sur ce terrain (mais sur ce terrain seul) est par trop inégale. Que peut une scène

étroitement bornée contre l'écran infini? Rien, ou presque. Illusion de se mouvoir soi-même dans le décor, brisure de l'incident comme dans la vie vraie, liberté de suivre parallèlement les personnages, fût-ce d'un bout du monde à l'autre, transports soudains de l'intérieur au plein air, vastes fresques animées de nature ou de foule, autant de désirs que la pièce moderne suscitait sans les satisfaire, et que l'écran vient combler. Sans compter la possibilité de scruter minutieusement la mimique pathétique de l'acteur, sa grimace de joie, de peine ou de terreur. (Jadis, à chaque rôle convenait un masque, dont l'immobilité ne froissait personne.) En un mot, la seule infériorité du cinéma jusqu'ici consistait dans le silence et dans l'obligation de déchiffrer les textes entre les vues. Cette infériorité effacée, le coup est clair, la partie est jouée — et gagnée. Autant qu'un pronostic puisse être valable, assurons-nous que la pièce en quatre actes et neuf tableaux, avec ses maisons à plusieurs étages, ses robes du bon couturier et ses mots forgés de la veille, est irrémédiablement perdue. Nous nous en consolerons.

Encore cette perte trouvera-t-elle des compensations. Qu'on nous laisse enfin, après tant d'accusations et de plaidoieries défensives, envisager les bénéfices à tirer de l'invention sonore et, sans discuter plus avant son crime, ses crimes à l'égard du cinéma pur et du théâtre, faire le compte de ses bienfaits. Il en existe, quoi qu'on dise, dont tôt ou tard, nous l'espérons, le public devra se ressentir.

Nulle fusion ne s'opère sans apport réciproque, et l'absorption du théâtre moderne par le film n'ira pas sans d'appréciables gains pour celui-ci. Si médiocre que le théâtre moderne, fils déclassé de l'autre, se soit affirmé, il gardait pourtant quelques vestiges de race et demeurait dans l'ensemble très supérieur aux productions ci-

nématographiques. De l'esprit souvent, une intuition psychologique assez fine, un reste de respect pour les valeurs véritables, un souvenir de style — de l'intelligence, en un mot, lui constituaient un patrimoine honorable. Pourquoi n'en passerait-il rien dans le film, pourquoi ce modique apanage serait-il tout entier dissous? Faudra-t-il pas que les auteurs de pièces à succès gagnent encore leur vie? Ils feront des films, à la place de ceux qui les font actuellement; tout de même, il n'y a pas d'apparence qu'ils perdent pour cela tout talent. Leur expérience, leur bon sens transparaîtront à nouveau. Nous pourrions assister alors à un certain resserrement du goût, à une pudeur mieux avertie des niaiseries, — qui sait? à un semblant de recherche humaine. Nous aurions la fortune de voir jouer chaque semaine à notre porte des pièces qui vaudraient celles qu'on ne joue présentement qu'au boulevard. Nous aurions aussi la satisfaction de penser que tous ces braves gens qui vont, comme nous, au cinéma, n'y reçoivent plus un effrayant enseignement de sottise et de puérilité. Cela ne mériterait-il pas d'être porté à l'actif du film parlant?

Mais surtout — et c'est là, selon nous, son avantage primordial — il nous affranchira peut-être de la dictature d'Hollywood. La Société Paramount et ses semblables s'efforcent de conserver le marché européen en fabriquant des films français ou allemands comme d'autres industriels américains fabriquent des voitures françaises ou allemandes. Or, en premier lieu, la production hors frontières coûte cher et rapporte peu : l'émulation indigène redevient donc possible, commercialement. Ensuite, cette production mécontente évidemment le consommateur : et il n'y a pas de trust qui tienne contre certaines réactions du consommateur. Latins, slaves ou germains, mais nous autres latins surtout, c'est un fait que nous acceptons la platitude écrite et n'acceptons pas la platitude orale. Peut-être y a-t-il à cela une cause ethnique,

parce que nous sommes les peuples imprégnés de Rome, où dominait l'orateur; peut-être une cause humaine, parce qu'au fond de notre conscience, le verbe, premier organe de la pensée, est sacré? Je l'ignore. Toujours est-il que nous passions au sous-titre des répliques — formules triviales ou ampoulées, cadences morales, coq-à-l'âne — que nous ne passerons jamais au haut-parleur. Notre oreille est plus susceptible que notre vue. Il faut dire aussi qu'un texte écrit souffre des interprétations diverses, laisse le lecteur libre de le corriger quelque peu. L'inflexion de la voix, au contraire, impose sans appel une interprétation unique. Et ce n'est pas seulement pour éviter l'accent anglais que les « producers » recherchent des vedettes nationales, mais pour se garer contre certaines erreurs irrémédiables qui découvriraient trop, à notre ouïe, leur insuffisance. On ne fabrique pas un film — qui, même dans cet ordre, est chose de l'esprit — comme une automobile. M. H.-W. Hays s'apercevra peut-être un jour que certains objets échappent à la grande série.

Ce jour marquerait la fin d'une navrante débilité des œuvres cinématographiques. Car Hollywood signifie deux réalités : commerce et puritanisme — soit, les deux plus mortels ennemis de l'esprit. D'une part, il s'agit, pour les grandes firmes, de remplir les salles, et, principalement, les salles américaines, car c'est l'Amérique qui rémunère le film, l'Europe n'est que superbénéfice. Il s'agit donc de plaire à la foule américaine, la plus enfantine et la moins cultivée des foules, tout occupée de réalisations pratiques, foule d'un pays perpétuellement heureux où l'homme vaut selon ce qu'il gagne et non selon ce qu'il pense. A ce public inférieur toute initiative est subordonnée, parce que l'œuvre aussi ne vaut que ce qu'elle rapporte. Et les publics d'ici, dans lesquels dorment des aspirations et des capacités plus hautes, qui portent la trace d'une civilisation précieuse, se voient refuser l'aliment qu'ils récla-

ment obscurément et sont ramenés de vive force aux âges de l'action et de l'instinct. Là était le véritable danger du cinéma. Danger conjuré, si nous échappons à l'emprise, et si les publics européens, retrouvant leur centre de gravité, exigent de leur divertissement favori un peu plus de qualité qu'il n'en a.

D'autre part, le puritanisme, qui se traduit en censure, réduit le film à une sorte de captivité ou d'impuissance, en le vouant aux conventions les plus absurdes. La morale trouve généralement son compte à un spectacle sincère; ne confondons pas avec elle la contention d'un peuple neuf qui renforce d'autant plus ses principes qu'il les sent plus menacés par une sauvagerie prochaine. Chez nous, une idée subversive s'assimile avant de se transformer en acte, et les révolutions sont accomplies depuis longtemps quand le fait les consacre; nous évitons ainsi, grâce à notre long apprentissage cérébral, les heurts et les scandales. Chez eux, la violence est toute prête et l'idée mal dissociée se mue instantanément en passion. D'où la nécessité de dogmes étroits, l'effarouchement systématique devant les réalités humaines, la vénération des préjugés gothiques et des pragmatismes sociaux. D'où l'impossibilité de créer une œuvre profonde et vraie, parce que la vérité profonde des hommes excède de beaucoup les cadres officiels. Si nous cessions, par chance, de subir la prudence presbytérienne, un immense afflux de vie viendrait animer nos films, sans que la morale — progressive, mais sagace — en souffrît davantage qu'elle n'a, en son fonds, souffert du libre théâtre contemporain.

Est-ce donc faire preuve d'un optimisme délirant que d'espérer que la parole filmée annonce une maturation souhaitable du cinéma? Haussant celui-ci à l'altitude — il est vrai relative — des pièces les plus communément appréciées du public, elle doit assurer du même coup une rébellion féconde des valeurs latines, germaines et slaves contre l'ordre yankee. Et pourquoi ne prévoir pas un

temps où le film, redevenu européen, écrit par des hommes intelligents pour des masses intelligentes, faisant une large part aux éléments que les arts plastiques ou dramatiques peuvent lui prêter — sans pour cela prétendre à l'on ne sait quel zénith obscur — sortirait des limbes où des circonstances invraisemblablement contraires l'ont tenu durant vingt ans pour proposer au passant désœuvré comme au bourgeois méthodique, un délassement dont ils n'auront ni à se vanter, ni à rougir?

Mais l'enfant sacrifié? Mais le film d'art, le film pur, s'il est autre chose qu'une idée d'esthète en mal de nouveauté, pareil à Fénelon rêvant d'un concert de parfums, — le laisserons-nous délibérément périr? Mon Dieu, non. Puisqu'il attend, nous dit-on, l'existence au fond de quelque cerveau ou de quelque camera, rien ne l'empêche de voir le jour. Aucun art ne se passe d'applaudissements, mais aucun, non plus, n'a besoin de la grande foule, qui se passe de lui. On ne voit pas en quoi le refus d'un public immense gênerait l'éclosion de cette forme, à laquelle, au contraire, il se trouvera bien une élite pour faire accueil, si tel est son mérite. D'autant mieux, peut-être, que le public, rendu à lui-même, sera plus apte à recruter cette élite dans son sein. Il n'y a qu'une éducation, ou, du moins, qu'un sens à l'éducation. D'une première étape, ne peut-on induire une seconde, fournie par un plus petit nombre? Grâce à ce biais, nous conclurons que le film parlant, non seulement nous sauve d'Hollywood, mais encore sauve l'art pur. Et tout est bien qui finit bien : la peste n'est pas dans la cité.

JEAN GUILMARDET.

LES FOURRIERS DE LÉNINE[1]

—

VI

Bykhof, où avait été interné le général Kornilof après son arrestation, était une nauséabonde petite ville, infestée de Juifs, située sur le Dniéper et la voie ferrée de Kief, à une cinquantaine de verstes au sud de Mohilef. Le général y était détenu dans le gymnase des filles qui lui servait de prison et où il était gardé par trois cents soldats turcomans qu'il avait amenés avec lui du Grand Quartier. D'une fidélité à toute épreuve envers leur ancien chef, qui avait fait chez eux ses premières armes et parlait leur langue, ces Turcomans étaient d'ailleurs là moins pour le garder que pour le protéger contre les fureurs de la soldatesque bolchévisante qui voulait le tuer. Les extrémistes du Soviet avaient beau réclamer à cor et à cri le remplacement de cette garde turcomane par des contingents de troupes révolutionnaires qui auraient infailliblement assassiné le prisonnier, Kérensky n'osait pas leur donner satisfaction, impressionné qu'il était par la menace des Turcomans de défendre leur général jusqu'au dernier homme, c'est-à-dire avec des pertes considérables pour les assaillants, et de faire massacrer en outre, pour prix du sang qu'ils auraient versé, un nombre décuple de chrétiens dans les oasis du Turkestan.

Un certain nombre de généraux et d'officiers supérieurs, accusés d'avoir trempé dans la « conspiration » de Kornilof, se trouvaient également enfermés à Bykhof, entre autres le général Dénikine, commandant destitué du

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 800 à 804.

front Sud-Ouest, le général Markof, le général Vannovsky, le général Orlof et, bien entendu, les collaborateurs immédiats de l'ex-généralissime, le général Loukomsky, le général Romanovsky, le lieutenant-colonel Liapounof. Pour celui-ci, personnage de moindre importance et contre lequel il n'existait d'autre grief que d'avoir assisté à la terrible scène entre Kérensky et Savinkof au Palais d'Hiver, la détention perdait quelque peu de sa rigueur et souffrait certains accommodements. C'est ainsi que Liapounof obtenait sans trop de difficultés du commissaire chargé de la surveillance des prisonniers l'autorisation de sortir de l'enceinte du gymnase et d'aller se promener en ville. Il en profitait pour visiter les boutiques juives de l'endroit, d'où il rapportait des vivres, du tabac, des journaux qu'il faisait passer au général par un de ses gardes turcomans, ou pour rôder le long des bords herbus du Dniéper, où il passait de lugubres heures à songer aux malheurs de la Russie et aux tristesses de son propre destin. L'inactivité où il était réduit l'exaspérait; le sentiment de son impuissance le désespérait. Que faire? *Tchto diélat?...* Et d'abord que penser? Qu'augurer? Que craindre?... Qu'allait-il advenir des korniloviens, comme on les appelait avec haine, en attachant à ce terme le sens absolument diffamatoire de réactionnaires, de contre-révolutionnaires, de suppôts de l'ancien régime?... Kérensky les réservait-il pour un procès monstre, où triompherait bruyamment sa politique et où il apparaîtrait comme le grand homme de la Russie, le sauveur de la révolution? Ou, leur appliquant la peine de mort dont ils avaient eux-mêmes demandé le rétablissement, les fusillerait-on sommairement un beau matin, après un simulacre de jugement? Ou, soustraits par quelque ruse à la protection de leur garde turcomane, les livrerait-on aux fureurs d'une soldatesque en délire qui les massacrerait avec des hurlements de joie?... Il avait trop vécu pour que le sort infâme l'obligeât encore à envi-

sager d'aussi abominables perspectives!... Que n'était-il resté enfoui dans la glèbe galicienne sous la déflagration de la marmite allemande, au côté du cadavre de sa femme bien-aimée, la princesse Nadiejda Ossinina!...

Un mois s'était écoulé depuis le transfert à Bykhof des généraux arrêtés, quand un après-midi, comme l'obscurité commençait à tomber, Liapounof se vit aborder dans une rue de la ville par une paysanne, au bras gauche en écharpe, qui lui remit mystérieusement une lettre. Il allait l'interroger, mais, un doigt sur les lèvres, la femme murmura seulement, avant de disparaître dans l'ombre :

— Bataillon de la Mort.

Rentré dans sa chambre, Liapounof ouvrit le pli. C'était un message de Yachka. La commandante, toujours immobilisée à Kief, transmettait à Liapounof des nouvelles de Nadia. La petite princesse n'était pas morte. Les Allemands l'avaient relevée sur le champ de bataille, faite prisonnière, évacuée sur un de leurs lazarets. Ramenée à la vie, soignée, opérée, elle avait réussi, une fois guérie, à s'évader et à regagner la Russie, au mépris de mille périls, à travers les lignes ennemies. Son premier soin avait été de s'enquérir de ce qu'était devenu son bataillon et de retrouver sa commandante. Celle-ci lui avait appris ce qu'elle savait de son fiancé, échappé miraculeusement comme elle à la mort, son séjour à l'hôpital français de Kief, sa douleur de l'avoir crue tuée, son départ pour le Grand Quartier, puis les circonstances de l'affaire Kornilof, l'arrestation du général, l'impossibilité de communiquer avec les prisonniers, maintenus au secret. Nullement découragée, malgré cette terrible suite d'adversités, la petite princesse avait déclaré qu'elle voulait continuer à servir la Russie, tant qu'il y aurait encore une Russie à servir. Yachka lui avait alors confié la mission de se rendre à Pétrograd pour mettre sur pied le second bataillon féminin et en prendre le commandement.

Ces nouvelles aussi étonnantes qu'inattendues dissi-

pèrent instantanément les sombres dispositions de Liapounof qui, de l'état de dépression où il était tombé, passa tout soudain à la joie et à l'excitation la plus vive. Sa tête se mit à bourdonner de projets. Echapper à la surveillance dont il était l'objet, fausser compagnie à la geôle de Bykhof, gagner Pétrograd, revoir Nadia et rétablir la liaison avec elle, voilà ce qu'il lui fallait réaliser. Pour lui ce n'était pas très difficile. Il lui suffisait d'entrer dans une de ces boutiques juives qu'il avait la latitude de fréquenter, d'y abandonner ses insignes d'officier et d'en ressortir en tenue de simple soldat, après avoir payé de quelques roubles le silence du youpin, puis de se diriger tranquillement vers la gare, où personne ne lui dirait rien et où, le régime des passeports étant aboli et la police n'existant plus, il n'aurait qu'à prendre un billet comme si de rien n'était, ou même à ne pas en prendre du tout, les soldats, à cette époque de gabegie intense, ayant l'habitude de monter dans les trains à leur convenance et de se faire transporter sans bourse délier d'un bout du territoire à l'autre, pour autant qu'il y avait du bois pour chauffer les locomotives et des mécaniciens pour les conduire.

Il ne voulut cependant pas partir sans en avoir reçu la permission du général Kornilof, que cette fuite pouvait gêner. Il parvint à le voir et à s'entretenir quelques instants avec lui, alors qu'il traversait la salle du corps de garde pour aller faire sa promenade quotidienne dans le préau. Les quatre Turcomans qui l'accompagnaient s'écartèrent complaisamment. Tout se passa selon son gré. Non seulement le général ne s'opposa pas à son dessein, mais il le chargea spécialement d'étudier, à Pétrograd, les possibilités et moyens d'une évasion générale des prisonniers de Bykhof.

Le voyage fut long et compliqué. Aucune difficulté, il est vrai, ne s'était présentée au départ, mais dès Vitebsk la marche du train se fit extraordinairement fantaisiste,

coupée d'arrêts interminables ou d'inexplicables retours en arrière, comme si le démon de l'absurde ou quelque bolchévik facétieux avait été sur la machine. A Dno, la voie ayant été coupée lors de la menace de l'armée Krymof et n'ayant pas été rétablie, il fallut faire le grand détour par Staraïa Roussa et Bologoïé. Le 7 novembre, à trois heures de l'après-midi, Liapounof, en blouse et capote de soldat, débarquait enfin à la gare Nicolas.

Des matelots et des ouvriers en armes en occupaient les quais et les issues. Dégorgés en cohue de l'immense train, les voyageurs questionnaient avidement :

— Eh bien, frères, que se passe-t-il?... Le Gouvernement est-il par terre?...

— Fini, le gouvernement! *K iebënoï materi ego!* répondaient les étranges factionnaires en crachant leurs graines de tournesol.

Quelques bourgeois aux fourrures cossues essayaient de s'esquiver. Ils étaient immédiatement happés, poussés dans une salle, où ils étaient interrogés, fouillés, dévalisés et, s'il y avait lieu, arrêtés. Grâce à son accoutrement et à l'allure populacière qu'il affectait, Liapounof passa sans encombre.

La place Znamenskaïa grouillait d'une foule tumultueuse. Partout des groupes exubérants discutaient, vociféraient, gesticulaient. Des soldats débraillés, hilares, titubaient de-ci, de-là, le fusil en bandoulière. De temps en temps un coup de feu partait, des cris s'effaraient, un remous se produisait. Une automobile blindée, dont le drapeau rouge portait en lettres noires toutes fraîches l'inscription S. R. S. D., évoluait en donnant de la sirène. Une canonnade intermittente grondait au loin. Les izvochtchiks avaient disparu, mais les tramways roulaient comme d'habitude le long du Nevsky, chargés de leurs grappes humaines. Un vent froid et humide soufflait de l'ouest; on piétinait dans une boue glacée.

Le public s'arrachait les journaux, se bousculait devant

les proclamations placardées de tous côtés, pour ou contre l'insurrection. Liapounof acheta le *Rabotchy Pout*, le principal organe bolchéviste, qui arborait en titres énormes cette manchette : TOUT LE POUVOIR AUX SOVIETS DES OUVRIERS, SOLDATS ET PAYSANS ! LA PAIX, DU PAIN, LA TERRE ! L'article de tête, signé Zinovief, débutait ainsi :

Tout ouvrier, tout soldat, tout vrai socialiste se rend compte qu'il n'y a dans la situation actuelle que deux solutions :

Ou le pouvoir restera à la clique des bourgeois et des possédants, et alors ouvriers, soldats et paysans peuvent s'attendre à toutes sortes de répressions, à la continuation de la guerre, à la famine et à la mort.

Ou le pouvoir passera aux mains des ouvriers, soldats et paysans révolutionnaires, et ce sera l'abolition de la tyrannie des propriétaires, l'anéantissement des capitalistes, des propositions immédiates en vue d'une paix de justice. La terre sera assurée aux paysans, le contrôle de l'industrie appartiendra aux ouvriers, les affamés auront du pain et l'ignoble boucherie prendra fin !

Le journal annonçait triomphalement que les bolchéviks avaient déjà pris le Central téléphonique, l'Agence télégraphique et toutes les gares, que les junkers de Péterhof et d'Oranienbaum, mandés par le gouvernement, étaient dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à Pétrograd, que deux ministres avaient été arrêtés et le chef de la milice municipale fusillé. A l'exception des Cosaques, qui restaient indécis, toute la garnison, assurait le journal, pactisait avec l'émeute.

Liapounof ne fut pas long à comprendre ce qui se passait. Il tombait en pleine journée d'insurrection.

Très impressionné, il se dirigea en hâte du côté de la maison de Pierre Pétrovitch, lequel heureusement n'habitait pas loin. Une demi-verste de Nevsky à parcourir, en jouant rudement des coudes dans la foule avec la parfaite brutalité du plus grossier soldat, le pont de la Fontanka à traverser, cent sagènes de quai à suivre le long

du canal jusqu'au coin de l'Italianskaïa, et c'était là. L'immeuble était fermé. Il lui fallut carillonner, frapper à grands coups, crier, se faire reconnaître. Le dvornik, plus mort que vif, vint enfin lui entrebâiller le portillon et le fit monter par l'escalier de service. Le conseiller privé lui ouvrit lui-même...

— Mon vieux Fédosséï est mort hier de saisissement. Il traînait d'ailleurs depuis longtemps. Une embolie l'a emporté. Je suis seul. Mais que venez-vous faire à Pétrograd en un moment pareil, mon pauvre André? Vous feriez mieux de retourner au plus vite d'où vous êtes venu.

— Et savez-vous d'où je viens, Pierre Pétrovitch?

— De Bykhof, sans doute.

— De prison, parfaitement. Et vous voulez m'y renvoyer! Vous en avez de bonnes, Pierre Pétrovitch!...

— C'est qu'on doit être à Bykhof plus en sécurité qu'ici.

— Comment avez-vous appris que j'étais à Bykhof?

— Par les journaux d'abord, qui ont donné la liste des prisonniers de Bykhof, puis par Nadia.

— Vous l'avez vue?

— Dès son retour à Pétrograd, après son évasion, elle est venue me voir. C'est elle qui m'a renseigné sur votre compte, mon cher André, car depuis trois mois je ne savais rien de vous. Vous ne m'avez pas écrit un mot, ni de Kief, ni de Mohilef, ni, bien entendu, de Bykhof.

— J'aurais pu le faire, car je circulais à peu près librement à Bykhof et j'aurais pu donner une adresse où recevoir des lettres. Mais j'étais désespéré. Je ne tenais plus à donner signe de vie à personne. Je suis même venu un jour à Pétrograd pendant quelques heures et vous n'en avez rien su.

— Quand?

— Au début de septembre.

— Que veniez-vous faire à Pétrograd?

— J'accompagnais, en qualité de représentant du général Kornilof, le gérant du ministère de la Guerre Savinkof auprès de Kérensky, avec lequel nous avons eu une longue et orageuse conversation.

— Juste avant le débarquement du général?

— Juste avant.

— Ce sacré Kérensky a fait là un beau coup!... Mais dites-moi, cher André, comment avez-vous su vous-même que Nadia était vivante et qu'elle se trouvait à Pétrograd?

— Par un message de Maria Botchkariéva, la commandante du Bataillon féminin de la Mort, message qui m'a été remis il y a peu de jours à Bykhof. J'ai pris aussitôt le parti de me sauver et d'accourir ici. Mais par suite de circonstances que je ne m'explique que maintenant, mon voyage s'est prolongé pendant trois jours. J'arrive seulement et je trouve une ville en révolution. Que se passe-t-il?

— Il se passe, mon bon, que le soulèvement bolchéviste que l'on prévoyait depuis longtemps et que Kérensky, malgré tous les moyens dont il disposait, n'a pas su prévenir, vient d'éclater et m'a tout l'air, cette fois, de réussir. Il a été décidé il y a exactement quinze jours dans une séance secrète du Comité central du parti bolchéviste tenue, le 23 octobre, dans l'appartement privé de Mme Soukhanof, membre du parti. Lénine et Zinovief y assistaient, arrivés de leur refuge de Finlande maquillés et déguisés. Les autres personnes présentes étaient : Kaménef, Staline, Trotsky, Sverdlof, Krassny, Dzerjinski, la Kollontaï, Boubnof, Sokolnikof et Lomof. Sverdlof présidait. L'ordre du jour portait : le front roumain; la question lithuanienne; Minsk et le front Nord; la situation politique. Sverdlof était rapporteur sur les trois premiers points, Lénine sur le quatrième, qui était naturellement le plus important et formait le principal objet de la réunion. Lénine fut très catégorique. Le moment de passer à

l'insurrection armée était venu. Jamais la situation n'avait été aussi favorable. La faiblesse du gouvernement était incroyable; le Soviet se trouvait maintenant en majorité bolchéviste et le camarade Trotsky en était le président; quarante mille ouvriers étaient armés; la garnison de Pétrograd était presque entièrement acquise et les matelots de Cronstadt n'attendaient qu'un signal pour participer au mouvement; les troupes des fronts, complètement démoralisées, n'enverraient pas un bataillon pour défendre le gouvernement, et l'accusation de collusion avec l'Allemagne, qui avait fait avorter la révolte de juillet, n'aurait plus le moindre effet, le pays, excédé de détresse, n'aspirant plus qu'à la paix immédiate, que persistait à lui refuser le Gouvernement provisoire et que lui promettaient les bolchéviks. Le parti était désormais maître de l'heure et il devait en profiter. Sans attendre l'échéance d'une Constituante illusoire et qui pouvait lui être fatale, il lui fallait dès maintenant lancer toutes ses forces à l'assaut des positions gouvernementales et s'emparer violemment du pouvoir. Tout nouveau délai serait une faute, toute hésitation un crime. Ainsi parla Lénine. Malgré les objections de Zinovief et de Kaménef, qui trouvaient cette précipitation périlleuse, l'argumentation et l'autorité du chef l'emportèrent. La résolution de déclancher l'insurrection fut votée par dix voix contre deux. On forma séance tenante un Bureau politique, composé de sept membres, embryon du gouvernement futur, et on constitua un Comité militaire révolutionnaire, chargé d'organiser techniquement les opérations.

— Comment savez-vous tout cela? demanda Liapounof étonné.

— Mais tout le monde le sait aujourd'hui. Les bolchéviks, triomphants et se croyant sûrs du succès, ne se cachent plus de rien.

— Lénine était donc depuis quinze jours à Pétrograd et on ne lui mettait pas la main au collet?

— Aucunement. Qui lui aurait mis la main au collet? Pas Kérensky.

— Le misérable!... Il jetait en prison Kornilof, qui voulait lui prêter main forte, et il laissait Lénine conspirer librement contre lui!...

— Ainsi le veut la fatalité... disons plutôt notre lamentable extravagance russe.

Après avoir esquissé la mimique de cracher, Pierre Pétrovitch reprit plus âprement :

— Les jours suivants, les prodromes de l'émeute en gestation apparurent clairement. La presse d'extrême gauche se déchaînait, couvrant d'abominables injures les bourgeois, parmi lesquels elle comprenait tous les socialistes qui n'étaient pas bolchévistes, allant jusqu'à accuser le gouvernement de vouloir livrer Pétrograd aux Allemands, pour leur permettre de « rétablir l'ordre comme à Riga », de détruire les Soviets, d'anéantir la flotte baltique et d'étouffer la révolution. A l'Institut Smolny, quartier général du Soviet de Pétrograd, où siègent en permanence les diverses organisations révolutionnaires et où doit se réunir demain le second Congrès panrusse des Soviets, c'est, jour et nuit, au milieu de la fumée, des brandissements de fusils, des bousculades et du plus crapuleux vacarme, une succession de séances tumultueuses où s'échangent les harangues les plus incendiaires, et un défilé incessant de délégations forcenées venant expectorer les réclamations les plus délirantes. Le 27, précisa le conseiller privé en se reportant à des journaux qu'il avait devant lui, un orateur, se déclarant mandaté d'une unité du front, venait hurler à la paix, à la paix séparée, à la paix à tout prix, s'écriant, dans une tempête d'applaudissements : « Si c'est une paix infâme, eh bien... donnez-nous la paix infâme! » Le 29, Trotsky fulminait à la tribune du Soviet : « Camarades, on nous reproche de préparer un état-major pour la saisie du pouvoir. Nous n'en faisons pas un mystère. Toute une

série de délégués du front ont défilé ici, et tous nous ont déclaré que si l'armistice n'est pas bientôt conclu, le front abandonnera en masse les lignes et se jettera sur l'arrière. » Le 30, un meeting de représentants de tous les régiments de Pétrograd adoptait la résolution suivante : « La garnison de Pétrograd ne reconnaît plus le Gouvernement provisoire. C'est le Soviet de Pétrograd qui est notre Gouvernement. Nous n'obéirons qu'aux ordres émanant du Soviet par l'intermédiaire de son Comité militaire révolutionnaire. » Et peu après, le Comité militaire faisait distribuer aux régiments cet ordre du jour, signé de son président et de son secrétaire : « Nous ordonnons la mobilisation immédiate sur le pied de guerre de tous les régiments, qui attendront des ordres ultérieurs. Tout retard dans l'exécution du présent ordre ou tout refus de s'y soumettre sera considéré comme un acte de trahison envers la révolution. » Les ordres contraires provenant du colonel Pokolnikof, commandant de la circonscription militaire de Pétrograd, demeuraient lettre morte et étaient bafoués. Et pendant ce temps, confits dans leur incurable idéologie, menchéviks et socialistes-révolutionnaires se bouchaient les yeux et pratiquaient la politique de l'autruche pour ne rien voir. Au Palais Marie, où siège le Conseil provisoire de la République, assemblée ridicule, dite Préparlement, imaginée par Kérensky pour remplacer la Douma défunte et tenir tête au Soviet, et où les bolchéviks, qui y sont en minorité, ne daignent même pas se montrer, on ne faisait que parler, parler, parler, et on ne répondait aux actes que par des discours qui n'étaient même pas de circonstance. Kérensky s'y répandait en déclamations ampoulées et en menaces dérisoires. On y entendait, avant-hier encore, le ministre du Travail Gvozdef manifester sa pleine confiance dans la classe ouvrière, qu'il se refusait à croire capable de descendre dans la rue pour faire pièce au gouvernement. On y entendait cet imbécile de Dan dé-

clarer que si contre toute attente les bolchéviks risquaient un coup, il faudrait se garder de réprimer leur tentative dans le sang, pour ne pas faire le jeu de la réaction. Et cependant, dès le 3 novembre, Lénine, dans une séance du Comité central, avait fixé la date de la révolte. « Le 6 novembre, avait-il dit, il sera trop tôt. Il faut que l'insurrection s'appuie sur la Russie entière. Or, le 6, tous les délégués au Congrès ne seront pas encore arrivés. D'autre part, le 8 novembre, il sera trop tard. A cette date, le Congrès sera organisé, et il est difficile à une grande assemblée constituée de prendre des mesures promptes et décisives. C'est le 7 que nous devons agir, la veille de l'ouverture du Congrès, afin de pouvoir lui dire : Voici le pouvoir, qu'allez-vous en faire? » Le 7, mon cher André, c'est aujourd'hui, et vous avez déjà pu voir par vous-même que l'heure indiquée par Lénine venait effectivement de sonner.

— Tout s'éclaire à présent à mes yeux, soupira Liapounof. C'est épouvantable. Et pas de résistance?

— Aucune, sinon par des mots, des mots, toujours des mots. Hier, les troubles ont commencé, mais si anodins que nul n'eût pu prévoir, à s'en tenir au seul spectacle de la rue, l'explosion d'aujourd'hui. Le gouvernement ayant eu l'audace insigne d'interdire deux journaux bolchévistes, le *Rabotchy Pout* et le *Rabotchy i Soldat*, ainsi que deux journaux de droite pour tenir la balance égale, des bandes de gardes rouges enlevèrent les locaux confisqués, chassèrent les junkers qui les occupaient, brisèrent les scellés et tirèrent à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires les deux journaux défendus. Quelques automobiles blindées circulaient, sans qu'on pût savoir si elles étaient aux ordres du gouvernement ou à ceux du Comité militaire. Le gouvernement avait voulu faire lever les ponts qui mettent en communication les faubourgs avec le centre de la ville; excellente mesure demeurée malheureusement sans exécution, et seul le pont Nicolas,

ouvert un instant, fut aussitôt refermé par les matelots. Au milieu de la nuit, le grand branle-bas se déclancha. Ouvriers, marins et soldats, rassemblés par hordes épaisses et selon un plan de bataille parfaitement ordonné, se mirent à se ruer sur les points principaux de la ville. A une heure, un détachement de soldats et de matelots s'emparait du Central télégraphique; à deux heures, l'Hôtel des Postes était pris; à quatre, l'Hôtel Militaire et le Central téléphonique tombaient aux mains des insurgés; à l'aube, la forteresse Pierre-et-Paul se rendait; à neuf heures, la Banque d'Etat était occupée; à dix, un cordon de gardes rouges cernait le Palais d'Hiver. En même temps, le Palais Marie, où l'extraordinaire Conseil de la République tenait séance, était envahi, le président, l'excellent socialiste-révolutionnaire Avksentief, arraché de son fauteuil, l'assemblée dispersée, et tous ces idiots de députés, les Lieber, les Dan, les Gotz, tous ces indéfectibles démocrates, tous ces purs socialistes, ainsi copieusement dindonnés et ne songeant qu'à se réunir de nouveau pour poursuivre leurs vaines délibérations pendant que l'émeute triomphe, en étaient réduits à se réfugier, tout ahuris, à la Douma municipale, où ils continuent en ce moment à pérorer.

— C'est donc Smolny qui commande à l'heure qu'il est?

— A vrai dire, on n'en sait rien, mais ce doit être Smolny, ou plutôt le Comité central du parti bolchéviste, ou mieux encore son chef, Lénine.

— Et Kérensky?

— En fuite. Ce matin, à onze heures, je l'ai vu de cette fenêtre filer dans son automobile par la Troïtskaïa en direction du Sud, accompagné d'un aide de camp et sous la protection du drapeau américain. Où allait-il?... Deux ministres ont déjà été arrêtés dans la rue, Kartachef et Prokopovitch. Le reste est assiégé dans le Palais d'Hiver, qui, sous le feu des canons de la forteresse et de ceux du

croiseur *Aurore* embossé dans la Néva, n'est défendu que par des élèves officiers des écoles militaires et par des femmes.

— Des femmes? sursauta Liapounof.

— Mon Dieu, oui, des femmes... Les femmes-soldats...

— Mais alors Nadia...

— Est au Palais d'Hiver très probablement.

— J'y vais! fit Liapounof en se dressant d'un bond.

— Gardez-vous-en!

— Comment, quand Nadia peut-être en ce moment...

— En tout cas, soyez prudent, très prudent... Si vous tombiez entre les mains des rouges...

— Pas de danger. Regardez-moi. Ai-je l'air d'un officier?...

Il plantait sur son front sa casquette de soldat, débraillait sa tunique, faisait remonter et bouffer autour de son cou un énorme foulard rouge... Avec sa barbe de trois jours, il présentait effectivement l'aspect d'un parfait bolchévik.

— Allez, allez!... oui, vous avez raison... Peut-être arriverez-vous à temps pour... On ne peut, en effet, pas supporter l'idée que...

— Je la retrouverai coûte que coûte, je l'arracherai à la bagarre et je la ramènerai ici... Adieu, Pierre Pétrovitch!...

Le conseiller privé s'était levé fortement ému.

— Embrassons-nous, André!... Qui sait si nous nous reverrons jamais!...

Les deux hommes s'étreignirent.

Puis Liapounof se jeta dans l'escalier.

Le quai de la Fontanka était à peu près vide, mais le Nevsky charriait un torrent humain. La circulation des tramways avait cessé. La nuit s'était faite et des hauts lampadaires tombaient sur la foule bouillonnante de larges plaques d'une clarté lunaire. Tout le long de la large voie, des postes de matelots bivouaquaient autour

de grands feux et, si loin que portait le regard, on voyait des colonnes de soldats en marche. Des escouades de gardes rouges patrouillaient aux carrefours. Fendant la cohue, les auto-camions, bondés de camarades hirsutes, jetaient par poignées une proclamation du Comité militaire, annonçant la déposition du Gouvernement provisoire et la prise du pouvoir par le Soviet. On entendait par rafales intermittentes les pétarades grêles de la fusillade et les sourdes décharges de l'artillerie. A la hauteur de la cathédrale de Kazan, un fort cordon de troupes barrait la perspective, interdisant le passage à une masse de cinq à six cents personnes qui venaient s'écraser contre le barrage. Il y avait là des gens de toutes conditions, des petits bourgeois, des marchands, des officiers, des vieux messieurs enveloppés de luxueuses pelisses, qui montraient le poing en écumant de colère, des femmes élégantes qui insultaient hystériquement les soldats : « Brigands!... canailles!... c'est honteux!... c'est révoltant!... » On y reconnaissait aussi des membres du Conseil de la République ou de la Douma municipale, des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires de l'opposition du Soviet ou du Congrès : le maigre Avksentief avec sa barbe rouge, Sorokine, Khintchouk, Abramovitch, le vieux Schreider, maire de Pétrograd, et sa barbe blanche, la longue face de Lieber, puis Dan, Gotz, Broïdo, Filippovsky, les traits chavirés, les gestes bouleversés d'indignation. Des rumeurs sinistres couraient : le Palais d'Hiver était emporté, le gouvernement était prisonnier, on massacrait les junkers, on jetait les femmes par les fenêtres...

— On se tue, on s'assassine... Nous ne permettrons pas cela!... Camarades, nous voulons passer!... Nous en avons le droit... Nous sommes députés du peuple... Voyez nos cartes...

— On ne passe pas!... Arrière!... ou nous allons tirer!...

Juché sur une voiture renversée et agitant son parapluie, Dan, la gorge pleine de supplications, commença un discours émouvant, au milieu des huées et des rires grossiers des soldats.

Parvenu non sans peine devant le barrage, Liapounof tentait de passer.

— Qui es-tu? d'où viens-tu?... Tu n'appartiens pas à un régiment de la garnison...

— Je viens de Pskof. Je suis un des délégués du front Nord.

— Ah! très bien, très bien...

Ces derniers mots étaient prononcés par la voix aigre et métallique d'un officier rouge, qui paraissait commander la troupe. Liapounof identifia l'ex-capitaine Pronsky. Mais Pronsky, lui, ne le reconnut pas.

— Délégué du front Nord?... Très bien, camarade... Laissez passer!

Il n'y avait plus au delà du barrage que des soldats, des gardes rouges et des matelots, plus quelques civils aux allures inquiétantes d'agents bolchévistes. Sur le pont de Police, un canon de campagne de trois pouces se trouvait campé dans la position où l'avait jeté le recul du dernier coup, tiré par-dessus les toits. L'obscurité était presque complète dans cette portion de la ville. Le feu avait cessé. Une masse sombre de gardes rouges s'engouffrait dans la Morskaïa, vibrante de clameurs et du cliquetis des armes. Liapounof se joignit à eux. En passant sous l'Arche Rouge, une voix éraillée grinça près de lui :

— Attention, camarades!... On va encore nous tirer dessus!...

— Qui? demanda Liapounof.

— Ces carognes de femmes.

De l'autre côté de l'Arche, la place s'ouvrait immense et vide comme un glacis, profusément éclairée par la lumière qui fluait des innombrables fenêtres du Palais

d'Hiver. La cohorte, qui se composait de deux à trois cents hommes, traversa en courant et en se baissant la première moitié de la place, pour venir se rassmbler derrière le piédestal de la colonne d'Alexandre.

— Combien avez-vous eu de tués? questionna Liapounof.

— Je ne sais pas... Une dizaine, peut-être, dans notre troupe.

— On ne tire plus.

— Tant mieux. C'est que la bicoque doit être prise. Nous allons voir.

Après un court arrêt, on se précipita de nouveau. On vint trébucher sur des débris de barricades qui avaient servi à la défense de la place, puis sur des amas de fusils abandonnés par les junkers. On glissait dans des flaques de sang.

— Hourrah! hurlaient les hommes. Mort aux officiers, aux femelles, aux ministres bourgeois!...

Des deux côtés de l'entrée principale du palais, les portes étaient ouvertes, laissant jaillir la clarté de l'intérieur.

Liapounof se trouva porté par le flot des assaillants dans l'entrée de droite, qui menait à une vaste salle voûtée, aux murs nus, d'où rayonnait un labyrinthe de couloirs et d'escaliers. C'était dans ce hall, ainsi que dans les salles voisines et les corridors qui y conduisaient, un tohu-bohu énorme de milliers de soldats, d'ouvriers armés, de marins dont beaucoup déjà étaient ivres. Toute résistance paraissant avoir été vaincue dans le palais, la tourbe militaire et prolétarienne se livrait maintenant à un formidable pillage. On défonçait des coffres, on faisait sauter des placards, on vidait des chambres, des cabinets, on en sortait des tapis, des rideaux, du linge, des étoffes, de la vaisselle, de la verrerie, des draps, des matelas, des couvre-lits brodés aux chiffres impériaux, des lampes, des chandeliers et surtout des vêtements, des

vêtements de toute sorte, que des poignes avides se disputaient avec acharnement. On montait des sous-sols des quantités impressionnantes de victuailles, des monceaux d'approvisionnements, des viandes, des poissons, des fruits, des caisses de thé, des barils de caviar, et l'on voyait des bras brandir par-dessus la mer des têtes des jambons, des poulets, des bouteilles. Des tonneaux débondés ballottaient, des bonbonnes crevaient, une odeur d'alcool prenait aux narines et les bottes pataugeaient, sur les dalles de marbre ou les parquets cirés, dans des ruissellements de vins français et de liqueurs fines. De temps en temps on amenait de petits paquets de junkers, par trois ou quatre, tout roses, tout mignons, presque des enfants, on les désarmait, on les fouillait, on les crossait vigoureusement, on les agonisait d'injures : « Provocateurs! kornilovistes! strélits de Kérensky! assassins! » puis on leur faisait jurer de ne plus prendre les armes contre le peuple et on les jetait dehors à grands coups de pieds.

Dans les magnifiques enfilades de salles, de salons et de galeries du premier étage, des scènes analogues se déroulaient et un saccage plus furieux encore sévissait. Là, c'étaient les objets d'art, les choses précieuses, les ornements de valeur qui formaient le principal butin des déprédateurs. On déclouait les tapisseries, on décrochait les tableaux, on renversait les statues, on brisait les serrures, on forçait les meubles, on dépeçait les fauteuils, les banquettes, les sophas pour en arracher les soieries anciennes ou le cuir de Cordoue, on faisait main basse sur l'argenterie, les porcelaines, les émaux, les jades, les ivoires, on ravageait les collections d'armes rares et de reliques historiques, et des rixes sauvages s'engageaient pour leur possession. On avait beau entendre parfois quelque officier rouge ou quelque chef bolchéviste, effrayé de ce vandalisme, crier d'une voix consternée : « Arrêtez, camarades, ne prenez rien, ne touchez à rien, tout cela

c'est la propriété du peuple! » ses objurgations inefficaces ou ses vaines menaces se perdaient dans le gigantesque chaos. Dans un élégant boudoir tendu de damas rose, un brelan de pillards était en train de fracturer une vitrine et de s'emplir les poches de bijoux, sous la direction d'un individu maigre, chafouin, aux yeux bigles, en qui Liapounof crut reconnaître le visqueux Stépane, le valet de chambre de son oncle. Il allait s'élancer, sauter à la gorge du gredin, mais il se retint, conscient du danger qu'il courait. Il traversa la salle Nicolas, la galerie Pompéienne, la salle de Pierre le Grand, l'oratoire de l'impératrice Marie. De vieux huissiers du Palais, dans leur livrée bleu, rouge et or, erraient désemparés, bégayant encore par habitude : « On n'entre pas ici, barine, c'est défendu. » De-ci, de-là, on enjambait un cadavre de junker ou de femme. Torturé d'angoisse, le cœur broyé, désespérant de retrouver Nadia dans cette affreuse mêlée, Liapounof se décida à interroger des soldats autour de lui. Il avisa un Préobrajenets moins soûl que les autres :

— Eh bien, camarade, il paraît qu'il y avait des femmes par là?

— S'il y en avait, je te crois... Ah! les bougresses!...

— Elles se sont battues?

— Comment donc!... Enfin on a réussi à les traquer dans une salle de l'aile Est, mais il a fallu amener une mitrailleuse pour avoir raison d'elles.

— Tu y étais?

— Oui, oui...

— Qui les commandait?

— Une jeune, une enragée... Mais je ne l'ai pas bien distinguée, car elle avait la figure en sang.

— Que sont-elles devenues?

— On les a toutes faites prisonnières... celles qui restaient debout, bien entendu.

— Et où sont-elles?

— Dieu sait!... J'ai entendu dire qu'on les avait me-

nées à la gare de Finlande et embarquées sous bonne escorte pour Lévachovo, où elles ont leur camp... Mais sois tranquille, frère, nos braves camarades ne manqueront pas de s'en payer une tranche avec elles. Elles y passeront toutes... du moins celles qui ne sont pas trop laides.

Liapounof s'enfuit, fou d'horreur, altéré de vengeance.

— Pourvu qu'elle soit morte! pensa-t-il. Mais comment le savoir?...

Comme il arrivait près de la salle en malachite où pendant deux jours et deux nuits le Conseil des ministres avait siégé en permanence, il se trouva bloqué par une forte bousculade. Au milieu de bordées de sifflets, de malédictions, d'invectives, de bras levés et de baïonnettes dressées, on emmenait les ministres arrêtés. « Bandits! traîtres! vendus! affameurs du peuple! » entendait-on clamer de toutes parts. Hâves, défaits, poussant de grands soupirs et n'essayant même plus de parler, les ministres passaient un par un, chacun encadré de deux gardes rouges, revolver au poing. Il y avait là Kichkine, à qui Kérensky en partant avait remis ses pouvoirs, Gvozdef, Maliantovitch, Trétiakof, Smirnof, Rutenberg, l'amiral Verderevsky, le gérant du ministère de la Guerre Manikovsky, le ministre du Commerce Konovalof, le ministre de l'Instruction Salaskine, le ministre de l'Agriculture Maslof, le ministre des Finances Bernatsky, le ministre des Postes et Télégraphes Nikitine, le ministre des Affaires Etrangères Téréchtchenko. « Fils de porcs! canailles!... A bas le gouvernement des crocodiles!... »

On les fit descendre par le grand escalier de parade jusque sur le quai, d'où, à travers une foule hurlante qui menaçait de les lyncher, on les conduisit à la forteresse rejoindre dans les cachots du bastion Troubetskoï les ministres du tsar, qui y pourrissaient depuis six mois.

En y arrivant, le ministre des Affaires Etrangères Téréchtchenko, richissime filateur de Kief, qui avait consacré une partie de son immense fortune à financer la

révolution, s'y trouva nez à nez avec Chtchéglovitof, l'ancien ministre de la Justice sous Nicolas II.

— Comment, vous en ce lieu! s'écria avec un sourire sardonique l'ex-ministre du Tsar.

— Mon Dieu, oui, comme vous voyez, répondit tout penaud le ministre de la République.

— Et dire que vous avez dépensé cinq millions de roubles pour venir ici!... Moi, je vous y aurais bien envoyé pour rien!



Sortie de Pétrograd par la barrière de Moscou, l'automobile qui emportait Kérensky s'était engagée à toute allure dans la chaussée de Gatchina. Le simili-dictateur en fuite espérait rencontrer à Gatchina les éléments avancés du corps de cavalerie cosaque que, deux mois auparavant, Kornilof, sur sa demande, avait concentré dans cette région. C'était son dernier recours. Mais ce corps, dont il s'était si indignement joué et qui était actuellement commandé par le général Krassnof, successeur du malheureux Krymof, ce corps, où se trouvait-il exactement? Il n'en savait rien. Combien il se repentait maintenant de la malencontreuse décision qu'il avait prise, après l'affaire Kornilof, de l'éloigner de la proximité de Pétrograd et d'en répartir les diverses unités dans de distantes garnisons, à Novgorod, à Dno, en Esthonie et jusqu'à Revel! Il avait bien envoyé, la nuit précédente, dépêches sur dépêches au Grand Quartier et à l'Etat-major du front Nord pour qu'on dirigeât d'urgence sur Pétrograd les cosaques de Krassnof et qu'on les fît appuyer par tout ce qu'on pourrait récolter de contingents disposés à soutenir le gouvernement. On lui avait servi de belles promesses, on lui avait garanti l'arrivée rapide des cosaques, la 5e division, dès le 8 novembre, les 9e, 10e et 23e régiments pour le même jour au soir, les 13e et 15e régiments pour le 9, le 43e régiment pour le 10, puis l'expé-

dition, pour le 12, de la 44e division d'infanterie, avec deux batteries et un bataillon de cyclistes. Toute une armée, dont il prendrait la tête et avec laquelle il rentrerait en vainqueur dans Pétrograd, recevrait la soumission de la garnison et de la garde rouge, hors d'état de résister à quelques régiments de valeur, materait le Soviet, jugulerait les bolchéviks, reprendrait énergiquement le pouvoir, bien résolu désormais à réparer ses fautes, ses inconcevables fautes, et à gouverner, à gouverner enfin. Mais les promesses faites seraient-elles tenues, les ordres qu'il avait lancés étaient-ils en voie d'exécution, les troupes allaient-elles arriver? Il était toujours généralissime, mais de quelle autorité jouissait-il encore? Il n'était pas sans crainte sur la loyauté des deux chefs dont son sort dépendait, le général Doukhonine, son chef d'Etat-major au Grand Quartier, et le général Tchérémissof, commandant du front Nord. Dans sa haine de Kornilof et sa phobie de la réaction, il avait procédé à d'imprudentes coupes sombres dans le haut commandement. C'est ainsi qu'il s'était débarrassé d'Alexéief, après s'être servi de lui pour arrêter Kornilof, et qu'il l'avait remplacé, à Mohilef, par le général Doukhonine, connu pour ses sentiments démocratiques et sa déférence à l'égard des commissaires et des comités. Au front Nord, il avait de même liquidé le général Klembovsky, coupable de n'avoir pas accepté sa nomination de généralissime à la suite de la révocation de Kornilof, et lui avait substitué le général Tchérémissof, un ennemi intime de Kornilof, louche polichinelle, démagogue à tous crins et aux idées tellement avancées qu'on ne savait pas s'il ne sympathisait pas secrètement avec les bolcheviks. Pouvait-il avoir vraiment confiance dans ces deux hommes, et ceux-ci pousseraient-ils le dévouement jusqu'à se compromettre pour lui, au moment où le Gouvernement provisoire était peut-être par terre? Et à supposer qu'ils le fissent, les troupes qu'ils avaient promis de mettre à sa disposition

marcheraient-elles? Les cosaques surtout, qui ne devaient pas le porter dans leur cœur pour les avanies qu'il leur avait fait subir, consentiraient-ils à se battre pour sa cause? Déjà les trois régiments cosaques de la garnison de Pétrograd, sur lesquels il avait cru pouvoir compter, étaient restés sourds à ses appels. Ulcérés de sa conduite équivoque lors de l'émeute bolchéviste de juillet, furieux d'avoir versé stupidement et vainement leur sang pour lui, ils avaient déclaré qu'ils en avaient assez et que, cette fois, ils ne lui sacrifieraient pas un homme, pas un cheval. Les cosaques de Krassnof seraient-ils de meilleure composition et pratiqueraient-ils en sa faveur le pardon des injures?...

C'est dans ces préoccupations que, vers deux heures, Kérensky arriva à Gatchina. Pas un soldat dans la ville, pas un cosaque. Saisi d'inquiétude, il se rendit chez le commandant du palais.

— Eh bien, commandant, avez-vous des nouvelles? On m'avait annoncé des troupes. Elles ne sont pas là.

— Je n'ai aucune nouvelle, répondit le commandant d'un ton rogue, presque hostile. Je n'attends pas de troupes. Je ne suis prévenu de rien.

Frappé de la façon étrange dont il était reçu et pris soudainement de crainte, Kérensky décida de continuer aussitôt sa route vers le Sud, sans même se donner le temps de changer ses pneus avariés et de refaire son plein d'essence. Bien lui en prit, car à peine quittait-il la cour du palais qu'une automobile pavoisée de drapeaux rouges y entrait. C'était le comité révolutionnaire local qui, alerté par Smolny, venait pour l'arrêter. L'automobile rouge se jeta à sa poursuite, une volée de balles lui siffla aux oreilles, mais sa voiture, plus rapide, ronflait déjà sur la route de Louga.

A Louga, pas davantage de nouvelles, pas davantage de troupes. Mortellement inquiet, reprenant sa randonnée à la recherche des échelons introuvables, tremblant à cha-

que cahot pour le sort de ses pneus, Kérensky se lança dans la direction de Pskof, quartier général du front Nord, où il arriva, en piteux état, à neuf heures du soir. Mais avant d'aller voir Tchérémissof, il jugea bon de passer d'abord chez son chef d'état-major, le général Baranovsky, ce même Baranovsky qui avait été le chef de son cabinet militaire et qu'il avait envoyé en mission avec Savinkof auprès du général Kornilof. Là il apprit de déplorables nouvelles. Un comité militaire bolchéviste fonctionnait déjà à Pskof, sous la direction du Comité révolutionnaire de Pétrograd, qui lui avait envoyé par télégraphe l'ordre de l'arrêter, ordre signé de l'enseigne Krylenko et du matelot Dybenko. Quant à Tchérémissof, en coquetterie réglée avec ce comité, il s'était abstenu de prendre aucune mesure pour l'expédition de troupes à Pétrograd. Hors de lui, Kérensky se précipita chez Tchérémissof.

— Qu'est-ce que j'apprends, général? Vous n'avez pas exécuté mes ordres?

— Quels ordres?

— Ceux que je vous ai mandés hier de Pétrograd, en qualité de chef du gouvernement.

— Du gouvernement, du gouvernement... Existe-t-il encore, votre gouvernement?

— Insolent!... Ainsi vous vous êtes permis de ne pas obéir à mes ordres?

— Non pas, citoyen président. Je me suis seulement demandé si j'avais réellement des ordres à recevoir de vous.

— Comment!... Mais je suis votre supérieur, votre généralissime, et c'est moi qui vous ai nommé au poste que vous occupez.

— C'est possible. Mais la situation s'est transformée. Je ne me sens plus couvert suffisamment par vous et je suis obligé de prendre par moi-même mes propres responsabilités.

— Quelle lâcheté!... Où est le général Krassnof?

— A Ostrof.

— Dois-je croire qu'il n'ait pas reçu mes instructions d'avoir à mobiliser immédiatement le 3e corps de cavalerie?

— Ces instructions lui ont, je crois, été transmises par Baranovsky, mais j'ai pris sur moi de les contremander.

— Canaille!... Je vais signer à l'instant un prikase vous destituant de votre commandement du front Nord.

— Dispensez-vous-en, ce serait complètement inutile. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas rester une heure de plus à Pskof, où j'ai le regret de ne pouvoir répondre de votre sécurité.

Trahi par celui qui aurait dû être son principal lieutenant et comprenant que, le séjour de Pskof pouvant lui être fatal, il n'avait plus autre chose à faire que de refouler sa rage et de déguerpir au plus vite, il résolut de partir sur le champ pour Ostrof, dans une voiture mise à sa disposition par Baranovsky.

Il y arriva au milieu de la nuit et fit aussitôt réveiller le général Krassnof.

— Général, où est votre corps?

— Dispersé.

— Qu'avez-vous ici?

— Une demi-douzaine de sotnias.

— Faites préparer des trains. Je révoque les ordres dilatoires qui vous avaient été adressés de Pskof. Dès demain, nous commençons la marche sur Pétrograd.

Puis il se jeta sur un lit de camp, où il dormit quelques heures d'un sommeil fébrile.

Mais le lendemain matin, le bruit de l'arrivée de Kérensky s'étant répandu, une foule croissante et de plus en plus hostile, composée en grande partie de soldats, s'était amassée autour du quartier général de Krassnof, prétendant empêcher les cosaques de quitter la ville. Kérensky crut naturellement devoir y aller d'une harangue,

qu'il dégoisa pathétiquement, au milieu des interruptions, des huées, des insultes : « Traître!... Menteur!... Il veut encore notre sang!... C'est une nouvelle korniloverie!... Il faut l'arrêter et l'envoyer à Lénine!... » Il put enfin partir pour la gare, sous la protection d'une escorte de cosaques sibériens. A la gare, un grand train était prêt. Mais, au dernier moment, le personnel de la station et le mécanicien refusèrent leur concours. La situation fut heureusement sauvée par un commandant de sotnia, ancien aide-mécanicien, qui prit place sur la locomotive. Le train démarra. Outre le wagon-salon de Kérensky, de Krassnof et des officiers, il emportait cinq à six cents cosaques avec leurs chevaux et quelques pièces.

On brûla Pskof, on brûla Louga. Le 9, à la pointe du jour, on était parvenu aux abords de Gatchina. On y trouva un échelon du 10e régiment des cosaques du Don, composé de deux sotnias et de deux canons, venant de Novgorod par la route. Mais la ville, vide l'avant-veille, était maintenant pleine de troupes bolchévistes de toute nature : infanterie, artillerie, équipages de la flotte, automobiles blindées. Malgré la grande supériorité numérique des rouges, Krassnof décida d'attaquer sans plus tarder et de s'emparer de la ville. Il n'y eut même pas de combat. Pris de panique à la vue des cosaques, les rouges se mirent à fuir de tous les côtés ou à se rendre en masse avec armes et munitions. Cette comique débandade prouvait à tout le moins la lâcheté et la profonde incapacité militaire des troupes soviétiques, qu'une poignée de cosaques suffisait à mettre en déroute. Enchanté de sa facile victoire, Kérensky rentra en triomphateur dans le palais de Gatchina d'où il s'était sauvé comme une bête traquée quarante-huit heures auparavant et dont le commandant, qui l'avait si mal reçu, se confondait à présent devant lui en courbettes obséquieuses et en viles courtisaneries. Recouvrant sa belle allure, il adressa un discours aux troupes, tant cosaques que prisonniers, accablant ceux-

ci de véhéments reproches pour avoir marché contre le Gouvernement provisoire et menaçant de les faire pendre, exaltant ceux-là pour leur brillant succès et promettant de distribuer des récompenses. Puis il se fit présenter un essaoul qui s'était particulièrement distingué au cours de l'opération.

— Je vous félicite, essaoul, vous vous êtes couvert de gloire.

Il lui tendit la main. L'autre recula.

— Je vous tends la main, essaoul.

— Excusez-moi de ne pas la prendre, monsieur le président. Je suis un partisan du général Kornilof.

Kérensky rougit, très gêné; puis, saisi de colère et comme l'essaoul tournait les talons :

— Vous mettrez cet officier aux arrêts, dit-il à Krassnof.

Krassnof le regarda avec une petite lueur mauvaise dans l'œil.

— Je n'en ferai rien, monsieur le président. Il vous a très bien répondu. Nous ne vous aimons pas, nous autres cosaques. Moi aussi, je suis un ami et un admirateur du général Kornilof, qui lui-même, ne l'oubliez pas, est un cosaque. La façon dont vous vous êtes comporté avec lui, ainsi qu'avec l'ancien chef du corps que je commande aujourd'hui, le général Krymof, dont vous avez le sang sur les mains, nous a tous profondément offensés, et nous ne saurions vous le pardonner. Croyez-vous que c'est pour vous ou pour le Gouvernement provisoire que je suis venu jusqu'ici? Non! Mais il y a quelqu'un que je déteste encore plus que vous : c'est Lénine.

Kérensky se mordit les lèvres, tremblant d'une fureur rentrée.

Lénine!... Ce nom venait de retentir sinistrement à ses oreilles et prenait soudain à ses yeux un aspect nouveau... Il avait vaincu Kornilof, il lui restait à vaincre Lénine... Mais le pourrait-il?... Krassnof et ses cosaques, tous kor-

nilovistes irréconciliables, l'aideraient-ils vraiment à abattre son terrible adversaire? Ne profiteraient-ils pas plutôt de l'insurrection bolchéviste, pour la laisser se développer jusqu'à sa chute à lui Kérensky, sûrs d'en venir ensuite facilement à bout, avec le renfort de quelques régiments, et d'établir un gouvernement militaire, dont Kornilof, sorti de sa prison, serait le chef? Ne souhaitaient-ils pas avant tout sa perte et ne seraient-ils pas portés à exercer d'abord sur lui leur vengeance?... Formidable ironie des choses! Il dépendait aujourd'hui de ceux qu'il avait si outrageusement bernés, et maintenant qu'il avait enfin la volonté d'agir avec énergie, il ne pouvait le faire que par le bras de ces hommes qui le détestaient... Il se sentit tout à coup moins confiant dans la suite de son aventure...

Le lendemain 10 novembre, aucun renfort n'était arrivé. Des télégrammes s'amoncelaient bien sur le bureau de Kérensky annonçant le départ de troupes. Mais ces troupes persistaient à ne pas se montrer. Continuait-on à le tromper?... Comme il voulait néanmoins marcher sur Pétrograd avec les faibles effectifs qui avaient pris Gatchina, Krassnof, dont l'attitude se modifiait visiblement, souleva des difficultés. Il lui fallait de l'infanterie. On ne pouvait rien faire sans infanterie. Un front bolchéviste de 15 à 20.000 hommes était en train de se constituer le long des hauteurs de Poulkovo, appuyant sur Krassnoïé-Sélo une dangereuse aile droite, composée de 5.000 matelots de Cronstadt, suffisamment disciplinés et encadrés d'instructeurs allemands. Comment espérer bousculer ce front avec quelques sotnias et s'ouvrir la route de Pétrograd, où se trouvaient en outre les 200.000 hommes de la garnison? Tout au plus consentit-il à marcher sur Tsarskoïé-Sélo, que tenaient 16.000 rouges.

Mais le mouvement sur Tsarskoïé ne s'effectua pas avec la décision nécessaire. Les cosaques ne se pressaient pas, perdaient leur temps. Krassnof hésitait à faire donner son

artillerie. A midi, l'opération qui aurait pu être terminée était à peine ébauchée. Au lieu de la vigueur d'une action rapide, de mystérieux pourparlers s'engageaient entre assiégeants et assiégés. Dévoré d'inquiétude, Kérensky se porta sur le point de concentration le plus avancé des troupes, en bordure même de la ville. Là, il apprit qu'une délégation des cosaques de Pétrograd était arrivée, qui conférait avec les hommes de Krassnof et s'était mise en rapport avec le général lui-même. Et à la tête de cette délégation se trouvait son ancien adjoint, Savinkof.

— Toi ici, Boris! s'écria-t-il stupéfait quand il le vit paraître devant lui dans son uniforme de cosaque.

— Ça t'étonne?

— Que viens-tu faire?... En quelle qualité te présentes-tu à mes yeux?

— En qualité de chef de la délégation envoyée auprès du 3e corps de cavalerie par le Conseil des régiments cosaques de la garnison de Pétrograd.

— Ces traîtres qui ont refusé de remplir leur devoir de soldats et de défendre le gouvernement contre les émeutiers!

— Ils ne t'ont pas trahi, ils t'ont lâché, et tu sais bien pourquoi.

— Et tu viens te repaître de mes malheurs, m'accabler du poids de mes fautes, me faire impitoyablement sentir que c'est toi qui avais raison?

— Le fait est que tu as bien travaillé!

— Quelles nouvelles m'apportes-tu? Allons, parle!...

— Des nouvelles désastreuses pour toi. Ton gouvernement n'existe plus; tous tes ministres sont maintenant incarcérés à Pierre-et-Paul.

— Il ne manque que moi.

— Que toi, en effet. Tu t'es échappé juste à temps. Mais ce n'est pas tout. Un nouveau gouvernement s'est constitué sous le nom de Conseil des Commissaires du

Peuple. Président : Lénine; Intérieur : Rykof; Affaires Etrangères : Trotsky; Travail : Chliapnikof; Guerre et Marine : Ovséïenko, Krylenko et Dybenko; Instruction Publique : Lounatcharsky; Nationalités : Staline...

— Quelle farce! quelle abominable farce!

— La farce, mon vieux, c'est malheureusement toi qui l'as jouée. Et toute la Russie va en être la victime.

Kérensky blêmit atrocement. Sa bouche se tordit de détresse.

— C'est horrible! gémit-il. Jamais je n'ai voulu cela!...

— Si, tu l'as voulu, Alexandre!

Un spasme d'hystérie secoua le malheureux.

— Tu l'as voulu, Alexandre, répéta plus fortement Savinkof.

— Alors, balbutia Kérensky, tu viens pour m'arrêter?

— Me prends-tu pour un bolchévik?

— Non, mais, ce qui est pire pour moi, pour un korniloviste.

— Comme tous ceux sur qui tu comptes encore pour te sauver.

— Puis-je toujours me fier à eux, Boris, je te le demande. Au nom de notre ancienne amitié, réponds-moi franchement.

— Je n'en sais rien.

— Tu doutes donc de leur fidélité?

— J'en doute.

— Que faut-il faire?

— Retourne à Gatchina. Ne reste pas plus longtemps au milieu de ces troupes, où ta présence est mal supportée. On commence déjà à murmurer fortement contre toi. Qui sait ce qui se trame à ton sujet? Car apprends-le, si tu ne l'as pas encore compris, les cosaques t'abominent, les cosaques te vomissent. Rentre à Gatchina.

— Oui, oui, j'y vais. J'y trouverai peut-être quelque bonne nouvelle. Des troupes doivent arriver. Des troupes y sont peut-être déjà. On m'a promis des troupes...

Mais à Gatchina rien, toujours rien, que de nouvelles et fallacieuses dépêches.

A minuit, Tsarskoïé était pris sans coup férir, à la suite d'une entente entre les rouges et les cosaques. Le 11 et le 12 se passèrent, pour Kérensky, dans l'angoisse et l'attente. Il n'osait pas sortir du palais, où il n'était plus entouré que d'une dizaine de partisans. Trois sotnias de cosaques de l'Amour avaient rejoint. Un train blindé était arrivé. Les forces de Krassnof se composaient maintenant de onze sotnias incomplètes, soit 870 cosaques montés, fournissant 600 combattants à pied, dix-huit canons, une automobile blindée, *l'Invincible*, et le train blindé. On entendait une vague canonnade. Des engagements avaient lieu du côté de Poulkovo et de Krassnoïé-Sélo. Malgré sa faiblesse et son peu de résolution, l'offensive des cosaques se montrait effective. Sans attendre le choc, les gardes rouges de Poulkovo fuyaient en désordre. Une colonne de 10.000 hommes du régiment Ismaïlovsky qui s'avançait sur la chaussée de Moscou se dispersait au premier shrapnell. Les matelots tenaient mieux. On ramenait des prisonniers, parmi lesquels un certain nombre d'Allemands. Mais les opérations, de plus en plus mollement menées, demeuraient indécises. On eût dit que les cosaques de Krassnof ne tenaient nullement à en découdre avec les bolchéviks. Dès le 13 même, d'étranges infiltrations se produisaient dans Gatchina et l'on voyait jusque dans les couloirs du palais des rouges se mêler aux cosaques, fraterniser, palabrer avec eux. Des cours et salles de garde partaient des cris hostiles à l'adresse de Kérensky, que l'ex-dictateur, abandonné maintenant par ses derniers fidèles et n'ayant plus qu'un seul compagnon, l'un de ses aides de camp, le jeune lieutenant Vinner, entendait en tremblant derrière les fenêtres de l'appartement où il s'était retiré. « Mort à Kérensky! hurlait-on. A bas le traître... Il ne vaut pas mieux que les bolchéviks!... » Très excité, le colonel du 9ᵉ régiment du Don frappait

les dalles de ses éperons en vociférant : « Ça ne peut pas durer longtemps ainsi!... nous ne ferons pas un pas de plus vers Pétrograd pour cet homme-là!... Son arrestation s'impose!... » La nuit se passa en alertes, en manifestations, en meetings. Sur le matin, une députation de matelots arrivait au palais, ayant à sa tête Dybenko. Les matelots demandaient aux cosaques de leur livrer Kérensky. De longues discussions eurent lieu. Finalement les cosaques acceptèrent, mais à condition qu'on leur remît en échange Lénine, qu'ils voulaient pendre dans la cour d'honneur du palais.

— Soit, répondirent les matelots, vous aurez Lénine, mais donnez-nous d'abord Kérensky.

Sentant sa dernière heure venue, Kérensky fit chercher Krassnof.

— Vous me trahissez, général!

— Moi, vous trahir? Quelle idée vous faites-vous de moi?... Vous êtes mon hôte.

— Alors expliquez-moi ce qui ce passe? Comment se fait-il que vous permettiez aux brigands bolchévistes d'envahir la ville et de pénétrer dans le palais?

— C'est que je ne suis plus entièrement le maître. Si vous êtes mon hôte, vous êtes le prisonnier de mes cosaques; et ce que mes cosaques décident, je suis bien obligé de l'accepter. N'est-ce pas vous, au reste, qui avez institué les comités de soldats?...

— Vous ne voulez donc pas ou vous ne pouvez pas me sauver?

— Non.

— A votre avis, général, que me reste-t-il à faire?

— Essayez de vous enfuir.

— Impossible. Il n'y a plus une issue de libre.

— Alors défendez chèrement votre vie.

— C'est ce que je vais faire.

Il vérifia son revolver, imité par le lieutenant Vinner, tandis que Krassnof quittait froidement la salle.

— La dernière balle sera pour nous, bégaya Kérensky en esquissant un geste mélodramatique.

Un tohu-bohu de voix et de bottes emplissait déjà le vestibule voisin.

Soudain, par une petite porte de service, un matelot se glissa furtivement dans la salle et s'avança vers lui. Kérensky eut un mouvement de défense.

— Ne crains rien, camarade, fit le survenant, je suis un ami... Je viens à ton secours... Endosse-moi ça!

Il tendait à Kérensky une cape de marin, un béret et des lunettes d'automobiliste...

— Comment, vous voulez que... que je me travestisse sous ce déguisement... moi Kérensky!... D'abord qui êtes-vous?

— N'importe!... Un bon petit Russe que les bolchéviks dégoûtent et qui veut te sauver, bien que tu ne le mérites pas... Allons, vite, vite!... Il n'y a pas de temps à perdre... Les entends-tu?... Dans une minute ils seront là...

Il lui jeta la cape sur les épaules, le coiffa du béret, sur le ruban duquel se détachait le nom *Aurore*...

— En route, vieux frère!... Une automobile nous attend à la porte égyptienne... Le chauffeur est un copain... Il s'agit de sortir du palais sans attirer l'attention...

Kérensky se décida et, après avoir dit adieu à Vinner, se confia à son sauveur inattendu. Au delà de la porte de service, ils longèrent un corridor désert, descendirent un escalier, aboutirent à une poterne intérieure, gardée par des cosaques et des matelots. Ils la franchirent sans encombre. Ils traversèrent la cour principale, pleine d'une cohue tonitruante de marins et de soldats. Ses lunettes aux yeux, le béret sur l'oreille, Kérensky suivait son guide d'une marche chaloupée. Ils passèrent sous l'arche. Le poste ne les interpella même pas. Ils avaient le droit de circuler. C'étaient deux matelots.

Enfin la rue, la rue libre. Un quart d'heure de trajet

nonchalant, prudent. Puis la porte égyptienne. L'automobile était là, une vieille torpédo, bossuée, souillée de boue. Un soldat aviateur était au volant. La voiture contenait un fusil et des grenades à main. Kérensky et le matelot s'y jetèrent. L'auto démarra rapidement et s'engagea sur la chaussée de Louga. Kérensky se rappela son départ précipité, huit jours auparavant, par cette même route. Mais il était alors plein d'espoir, croyant aller à la rencontre de troupes nombreuses et fidèles. Tout s'était effondré. Les troupes sur lesquelles il comptait ne s'étaient pas montrées et les quelques cosaques qui avaient d'abord consenti à le suivre faisaient à présent défection. Et maintenant, abandonné de tous, désemparé, perdu, il n'avait plus d'autre ressource que de remettre son précaire salut, sa liberté, sa vie au dévouement aléatoire de deux inconnus.

L'amertume remplissait son âme. Tout son beau rêve, son rêve grandiose s'écroulait; sa gloire, sa puissance, son ambition suprême de relever la Russie et d'en faire la régénératrice du monde sombraient dans le néant. Ses ennemis triomphaient, tous ceux qu'il avait si absurdement ménagés, tous ceux qu'à force d'indulgence, de générosité, de nobles intentions il avait voulu se concilier et associer à son œuvre. Il avait été de bonne foi. Les hommes l'avaient trompé, ou il s'était trompé sur les hommes; il les avait crus meilleurs, plus honnêtes, plus sensés qu'ils n'étaient. Il avait tablé sur la bonté russe, l'amour de la liberté, la conscience et la vertu humaine. Il s'était abominablement fourvoyé. Et le malheureux entendait encore la voix accusatrice de Savinkof lui reprocher : « Tu l'as voulu, Alexandre! »

Non, non, il ne l'avait pas voulu! Tout son être protestait, se soulevait contre une pareille calomnie. Il ne l'avait pas voulu. Il se sentait la victime d'une effroyable injustice. Mais la voix, la voix obsédante ne cessait de lui bourdonner aux oreilles : « Tu l'as voulu, Alexandre! »

Ils n'avaient pas fait dix verstes que le matelot, qui surveillait l'arrière, laissa échapper un juron :

— *Tchort!*

Au contour d'une courbe une automobile venait d'apparaître qui semblait les poursuivre.

— C'était fatal, balbutia Kérensky, ils sont à nos trousses.

— *Skaréï!* cria le matelot au chauffeur. Donne tout ce que tu peux!

Mais l'autre voiture gagnait de vitesse sur eux. Elle était pleine de gardes rouges qui vociféraient en brandissant des fusils.

Le matelot épaula.

Il allait tirer, quand une explosion se produisit, provenant de l'automobile des poursuivants. Un pneu avait sans doute sauté, et leur voiture, faisant panache, allait s'abîmer dans un fossé au milieu de hurlements épouvantables.

— Le diable les prenne! proféra le matelot avec un grognement de satisfaction.

On fit encore quelques verstes. La route était maintenant vide. Derrière, devant, aussi loin que portait le regard, personne. Tout à coup Kérensky dit :

— Je ne puis pas aller à Louga. Ma fuite est à présent découverte. Ils ont dû la signaler télégraphiquement partout. A Louga, je serais arrêté.

— Tu as peut-être raison, vieux, fit le matelot.

On longeait la lisière d'une forêt.

— Puisque tu as peur d'être poissé à Louga, ce qui est, ma foi, bien possible, reprit le marin, nous allons descendre ici. Je connais dans cette forêt une famille de bûcherons qui ont une izba au milieu des bois. Ce sont de braves gens, qui ne s'occupent pas de politique. Ils nous recevront, nous hébergeront, te cacheront, et personne n'aura l'idée de venir te chercher chez eux.

— Soit, consentit Kérensky à bout de nerfs. Tout plu-

tôt que de tomber entre les griffes de ces bêtes féroces!

Ils quittèrent la voiture et s'enfoncèrent dans le sous-bois, tandis que le chauffeur reprenait sans eux la route de Louga.

La nuit venait. Dans l'ombre croissante du crépuscule les bouleaux et les sapins brouillaient leurs formes imprécises. Tortueux et raboteux, le sentier vaguement frayé que suivaient les deux hommes était pétri de bourbe et obstrué de souches où s'enlisaient ou achoppaient leurs pas.

— Est-ce loin? demanda Kérensky.

— Pas très loin, une petite heure.

Le silence était profond, troublé seulement de loin en loin par le cassement d'une branche chargée de neige, la fuite d'un blaireau ou le lugubre ululement d'une chouette.

« Tu l'as voulu, Alexandre! »... Harassé, défaillant, la tête tournoyante, Kérensky ne pouvait distraire sa pensée haletante de sa terrible obsession. Son cœur battait désordonnément. Son sang délirait dans ses artères. Une sueur de fièvre le couvrait. D'étranges lueurs flottaient devant ses yeux hagards... Que n'était-il mort au Palais d'Hiver? Que n'avait-il été tué par la main traîtresse des cosaques de Krassnof?... « Tu l'as voulu, Alexandre! »...

Et tout à coup, à son inexprimable émoi, à son effarement, à sa terreur, une autre voix, une voix vibrante, sonore, qu'il percevait cette fois distinctement et qui lui parvenait comme par une mystérieuse télégraphie sans fil, résonna à ses oreilles... Et cette voix, qu'il reconnaissait, était celle du général Kornilof, qui lui criait sinistrement à son tour de sa prison de Bykhof : « Tu l'as voulu, Alexandre Féodorovitch! »

— Assez! assez! gémit-il.

Le vent sifflait dans les hautes ramures. Les bouleaux dépouillés, dressés autour de lui comme de grands squelettes, laissaient choir leurs dernières feuilles.

— Allons, courage, camarade! N'es-tu pas capable de marcher encore trois verstes?

Une lune sanguinolente se montra entre deux sapins. Le fugitif sursauta.

— Ah! ah! râla-t-il, le bras tendu, les dents claquantes, comme sidéré par une apparition. Le voyez-vous?... là!... là!... le fantôme!... C'est lui!... lui!... C'est le général Krymof!... Le voyez-vous... là.... Krymof... le fantôme... avec son uniforme souillé et sa tempe trouée... Il secoue son sang sur moi... Ah!... Et entendez-vous ce qu'il dit?... Il dit... il dit lui aussi : « Tu l'as voulu... tu l'as voulu, Kérensky! »

— Quoi? quoi?... qu'est-ce que tu chantes?... Tu perds la raison!... Es-tu assez bête pour croire encore, à ton âge, aux contes des babas?... Il n'y a plus de fantômes en Russie, la révolution les a chassés... Il n'y a pas de fantômes dans cette forêt... Ou plutôt, reprit le matelot en partant de rire et en lui décochant une grosse bourrade dans le flanc... ou plutôt, mon pauvre bougre, je ne vois ici qu'un fantôme... C'est toi!

LOUIS DUMUR.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Fortunat Strowski : *L'Homme Moderne*, Grasset. — Bernard Grasset : *Remarques sur le Bonheur*, Gallimard. — Gonzague Truc : *Introduction à la lecture de René Boylesve*, Le Divan. — René de Weck : *Amiel ou la noix creuse*, Payot. — Edouard Dujardin : *Le Monologue intérieur*, Messein. — Pierre Lasserre : *Mise au point*, L'Artisan du Livre. — Anne Marie Gasztowtt : *Pierre Lasserre*, Le Divan. — Mémento.

L'homme d'aujourd'hui devrait reconnaissance aux écrivains qui fixent son image. Abandonné à lui-même, comment prendrait-il conscience de son âme? Le goût du tête-à-tête avec lui-même, il l'a bien perdu! Ni la méditation ni la rêverie, ni les fécondes flâneries ne hantent plus sa vie. La majeure partie de ses instants est sacrifiée à ce cruel et stupide tyran : le travail, dont le culte est un blasphème à tout ce qui faisait le charme supérieur de la vie. Le reste de ses heures est livré à d'épais divertissements, alcool nécessaire à des esclaves fourbus! Le livre de M. Strowski (**L'homme moderne**) offrira à la masse des esprits d'aujourd'hui qui sont faits d'une matière molle, docile et inconsistante, un moule où ils pourront se couler pour prendre forme. Quant aux esprits d'exception qui aiment à voir dessiner ce que Taine nommait « le personnage régnant » afin de mieux se définir contre lui, ils tireront également bénéfice du travail de M. Strowski.

Au cours de toute époque, l'humanité compose un type particulier de l'homme, et c'est bel et bien une sorte de travail poétique. Il existe une volupté esthétique à contempler ces vastes être mythiques : l'homme antique, l'homme du Moyen Age, l'homme de la Renaissance, l'homme du XVIIe siècle, l'homme romantique, l'homme moderne... Ils sont doués d'une sorte de vérité idéale et commode qui nous permet de penser à bon compte de larges tranches de durée. Et comme l'humour se mêle à tout, ils nous permettent aussi de nous tromper à l'infini sur les hommes qui peuplent

les différentes époques. Si vous croyez que les hommes du moyen âge étaient faits comme ce fantôme que nous appelons l'homme du moyen âge! Mais notre sens de la vérité est à ce point assoupli et élargi que nous concevons sans aucune gêne une vérité idéale qui serait vraie dans l'ensemble et fausse dans les cas particuliers. Une telle antinomie ne nous déçoit pas plus que toutes les autres. Elle n'est qu'une goutte de comique dans la comédie universelle...

Ne nous imaginons pas trop que la vie de l'humanité se ramène à une suite de types différents, mûris par les époques qui se suivent. Toute époque ressemble à ce chaos du ciel étoilé dont parlent les astronomes. Un ciel constellé nous offre comme simultanées des lumières qui sont parties de l'astre générateur, celles-ci depuis quelques années, celles-là depuis quelques siècles et d'autres enfin depuis des millénaires. On voit même frémir avec conviction des flammes émanées de soleils depuis longtemps glacés. Dans toute époque, l'homme particulier à cette époque coudoie bien d'autres types d'hommes. Sous des formes plus ou moins nettes, les grands tempéraments humains persistent à travers les âges. Un homme de finance dont l'esprit est obsédé sans trêve par les mouvements de la Bourse; un poète disciple de Baudelaire et de Rimbaud, et doué par conséquent de sens mystique; un savant vraiment façonné par les méthodes de recherches scientifiques conduisent la même automobile, vont aux mêmes spectacles et lisent peut-être le même journal d'information. Par le plus profond d'eux-mêmes, ils peuvent fort bien appartenir à trois univers différents. Contemporains apparents et non contemporains réels! La notion d'homme moderne est utile à préciser; mais n'allons pas croire qu'une époque forme un bloc homogène. Elle juxtapose souvent des types humains fort éloignés les uns des autres et dont l'élément commun est simplement ce moi superficiel ou social dont parle M. Bergson.

Le livre de M. Strowski abonde en remarques ingénieuses et fort souvent justes. A-t-il suffisamment vu qu'en toute époque il est au moins deux types également importants et significatifs : celui qui se forme par la soumission aux influences majeures du temps et celui qui se forme par pro-

testation contre ces influences ? Dans son essence, le romantisme est bel et bien le contre-courant qui s'oppose au courant principal du monde moderne. Rébellion de l'individu contre une forme de vie à l'excès intellectualisée et socialisée! L'homme d'aujourd'hui, c'est d'une part le philistin bien mécanisé, bien socialisé, qui jouit de son confort moderne et se délecte de son journal; mais c'est aussi le révolté contre ce type d'homme-standard qu'enfante le règne de l'usine et de la bureaucratie.

La notion d'homme d'une époque ne varie-t-elle pas suivant qu'on prend pour type l'homme moyen formé par les conditions de vie de cette époque ou une sorte de type idéal qui flotte sur elle comme le rêve d'elle-même où elle se complaît? Quand les homme d'une époque se regardent, ils songent plutôt au premier type, mais par la suite, c'est le second type qui tend à définir leur originalité. Il y aurait donc deux questions majeures à se poser. 1° Quel type d'homme tendent à façonner les conditions de vie moderne? 2° Quels types humains agréent tout particulièrement aux imaginations et aux sensibilités d'aujourd'hui? Tout homme et toute époque se révèlent et par la réalité d'eux-mêmes et par le rêve d'eux-mêmes!

Naturellement, dans un ouvrage consacré à « l'homme moderne », il est aisé de trouver des lacunes. Il est tant d'influences disparates qui se conjuguent pour former nos âmes. Peut-être donnerais-je plus d'importance que ne le fait M. Strowski à l'ensemble des constatations que la guerre et l'après-guerre ont contraint chacun de nous à faire sur l'homme, sur la société et sur la vie. Nous avons à l'arrière-fond de nos consciences une terrible expérience qui tend à glacer cette confiance que bon gré mal gré l'individu doit accorder à la vie, à l'homme et à la société. Trop de masques sont tombés, trop de voiles ont été déchirés, trop de réalités ont percé sous le badigeonnage de convenu qu'on a coutume de nous faire prendre pour ce qui est. Sur le malaise d'aujourd'hui, M. Strowski nous donne d'ailleurs des aperçus aussi pénétrants qu'ingénieux. Evidemment, notre sentiment d'inquiétude est un vertige en face d'un monde qui est en train de subir une révolution décisive. Nos vieilles coutumes,

nos manières traditionnelles de penser en sont déconcertées. Il est évident aussi que les points fixes où nous nous accrochions vacillent éperdument. Nous continuons par habitude à chercher le terrain ferme pour bâtir, nous ne trouvons plus que du transitoire, du mouvant, des devenirs glissants.

Apprécions les jolies remarques de M. Strowski sur le style de la vitesse et sur la manière dont la vitesse transforme notre vision du monde. Mais si le style d'un Morand est moderne, le style d'un Proust est en accord avec une époque où la science explore avec minutie et patience le monde atomique. La vitesse nous habitue aux visions simplifiées et larges, mais les sciences abordent le monde dans ses phénomènes les plus ténus. On est moderne par les visions rapides, fulgurantes et happées au vol; on peut l'être à la manière de James Joyce dans son *Ulysse* en regardant se tisser fil à fil la toile fragile des pensées intimes.

J'ai tout particulièrement apprécié le chapitre sur « l'Ethique de la Civilisation industrielle ». Bien entendu, par des mécanismes faciles à deviner, la civilisation industrielle essaie de transformer ce qui est conforme à son essence en préceptes moraux. Sommes-nous au moment où la civilisation industrielle arrive à une sorte de corruption d'elle-même qui nous fait augurer que ses jours sont comptés et qu'une autre forme de civilisation va lui succéder? M. Strowski nous le fait espérer.

Après avoir montré comment le bergsonisme, doctrine de l'élan vital, aboutit pratiquement à nous faire vivre dans « l'impression du provisoire », après avoir montré la science nous rendant peu propres à la vie par sa tendance à introduire dans tous les domaines la notion du relatif, M. Strowski affirme son espoir dans un avenir qui sera celui de « l'humanisme intégral ». On peut ne pas se laisser persuader par cet optimisme; le livre n'en reste pas moins riche de constatations et de suggestions. Un livre aussi utile pour aborder le monde d'aujourd'hui qu'un guide pour visiter une ville.

Que devient le problème du bonheur pour l'homme moderne? Je vous laisse le soin d'y rêver et j'interroge les **Remarques sur le bonheur** de M. Bernard Grasset. Le bon-

heur? Les misérables humains ont tellement tourné et retourné cette question qu'on peut l'envisager sous un nombre presque infini d'angles. Un de mes amis intimes fait vivre dans un roman une héroïne qui s'écrie, fort intriguée devant l'étrangeté de la vie : « C'est donc ce qu'on n'a pas qui est le tout de la vie! » Après tout, voilà peut-être une manière de poser le problème du bonheur qui en vaut une autre. Je me souviens encore d'une jeune femme que la vie avait froissée un peu vivement et qui disait en ouvrant un livre sur le bonheur : « Encore un homme qui sent la misère de vivre, puisqu'il parle du bonheur. »

Machiavel, qui gouverna avec tant de maladresse sa chétive existence, disserta avec profondeur sur l'art du succès. Stendhal, qui passa sa vie à ne pas réussir en amour, écrivit *le Rouge et le Noir* où il nous présente en Julien Sorel un savant manœuvrier d'amour. Celui qui s'est un peu amusé aux folies de l'amour sait fort bien qu'on ne conquiert pas une femme par de savantes manœuvres. En dépit de toutes les apparences, ce n'est pas l'homme qui choisit la femme. Les subtiles manœuvres d'amour ne sont qu'un leurre; elles ne servent qu'à occuper la période où la femme qui vous a choisi veut vous donner l'illusion de la conquérir et met sa volupté la plus aiguë à différer l'instant de la volupté. Elle s'accorde fort bien avec cette constatation de M. Grasset : « C'est parfois vers ce qu'ils nomment la science du bonheur que se tournent les plus malheureux, comme s'il ne leur restait plus qu'à se venger de la vie en lui dérobant son secret. »

« Les plus grands bonheurs humains, affirme M. Grasset, sont des servitudes bienheureuses. » Souvent vrai, mais une expérience de la vie réelle assez variée m'incite à introduire quelque humour dans ce problème du bonheur. Le paradoxe du bonheur dans la vie pratique est le même que le paradoxe de la médecine. En tous temps, en tous lieux, on a guéri dans maintes circonstances n'importe quoi avec n'importe quoi. J'entre en effroi quand je songe aux moyens qui apportent l'à peu près du bonheur aux hommes heureux que j'ai rencontrés sur mon chemin. L'homme le plus heureux que j'ai connu était comte et, délesté d'argent, s'était

fait représentant d'une marque d'huile pour autos. Il avait gaspillé en folies variées une dizaine de millions-or. Il répétait dix fois par jour d'un air extatique : « Quelle aventure! Si c'était à refaire, je recommencerais avec entrain. »

« Le bonheur n'est pas à la disposition de l'homme; c'est l'homme qui est à la disposition du bonheur. » Pas mal vu. L'ironie des choses est infinie. On peut manquer le bonheur par l'effort pour le conquérir et il peut venir à vous alors que vous ne songez pas à lui. Mais comme il s'avance généralement masqué, toutes les méprises sont possibles.

Mais voici ce qui me paraît aller le plus loin : « la poursuite du beau présente chez certains tous les caractères d'un renoncement au bonheur. »

Voilà qui est original. Pour ma part, je suis persuadé que nous portons en nous la hantise d'une certaine attitude de nous-même qui est la parfaite réalisation esthétique de nous-même. Nous y tenons tellement que nous sommes prêts à la payer même au prix de notre bonheur. Puissante est la tendance au bonheur; non moins puissante la répulsion au bonheur et c'est souvent une aspiration de nature esthétique qui nous fait rejeter la tentation du bonheur!

Je ne sais dans quelle mesure le romancier Boylesve mérita le titre d'homme heureux, mais je sais bien qu'il trouve en M. Gonzague Truc (**Introduction à la lecture de René Boylesve**) un avocat à l'esprit aussi vigoureux qu'ingénieux et dont les paroles ne manquent point de charme persuasif. J'ai lu dernièrement des pages de Boylesve sur Marcel Proust qui m'ont enchanté. Finesse, pénétration, décision, bonheur d'expression vivaient en ces pages. Je ne sais rien sur Proust qui les surpasse. Aussi, c'est une oreille assez complaisante que j'ai prêtée au panégyrique de M. Gonzague Truc. Je suis disposé à croire que Boylesve est d'une classe supérieure à celle qu'on lui assigne. Mais je pense que sa « discrétion », qui mérite sympathie, était aussi une sorte de timidité qui l'empêcha d'être audacieusement lui-même dans ses romans. M. Gonzague Truc met en parallèle avec beaucoup de goût la manière descriptive de Boylesve et celle de Flaubert. Accordons-lui que Boylesve savait évoquer d'une manière nuancée et insinuante. Il définit le talent de Boylesve comme

romancier d'amour : « L'amour de Boylesve reste l'amour d'un galant homme et d'un homme de cœur qui a des sens. » Et il ajoute : « Il n'a pas l'enfantillage, la folie, la poésie, l'extase et enfin le génie des grandes amours, des amours qui font les Tristan et les Roméo. » Eh bien, on le regrette un peu. Ce païen, ce voluptueux, cet artiste discret, peintre des amours bourgeoises, aurait fixé en traits définitifs des mœurs qui s'en vont. Souhaitons que, dans cinquante ans, Boylesve apparaisse comme le témoin de la bourgeoisie finissante. M. Gonzague Truc nous affirme que Boylesve avait rapporté de son enquête sur la vie « une moisson si effrayante qu'il n'osait plus s'en servir ». Quel dommage!

Boylesve a trouvé un fervent avocat en M. Gonzague Truc; M. René de Weck écrit contre le timide Amiel un réquisitoire qui repousse les circonstances atténuantes (**Amiel ou la Noix creuse**).

Amiel s'était défini, vraisemblablement sans aucune intention de se flatter : « Un œuf sans germe, une noix creuse, un crâne sans cervelle, un être infécond, l'apparence d'un mâle, mais en fait un neutre. »

Romand lui-même, M. René de Weck s'indigne qu'on puisse proposer Amiel comme le miroir de l'âme romande! Il n'a pas de peine à montrer combien fut grotesque dans sa vie d'homme l'écrivain qui laissa dix-neuf mille pages de bavardages sur lui-même. Ses histoires de femmes mériteraient qu'en farce le récit en soit fait. Ce névropathe en grisaille avait des côtés presque sordides. On abandonne volontiers à M. René de Weck ce pauvre homme qui fut effectivement un déchet d'humanité. M. de Weck exècre le style prolixe et cotonneux d'Amiel. Les raisons ne lui manquent pas. J'ai pourtant souvenir de certaines phrases dont la fraîcheur, la délicatesse, la palpitation mélancolique m'avaient ému. Il y a des lueurs qui séduisent dans la grisaille d'Amiel. Et puis ce pauvre être qui n'éblouit pas l'imagination a rencontré dans sa pauvre âme des paysages secrets dont l'intérêt persiste toujours. Et c'est pourquoi on lui pardonne bien des agacements. Mais je comprends fort bien que M. René de Weck ne consente point à identifier l'âme romande et l'âme d'Amiel.

Amiel, qui fit de sa vie un monologue, ne s'étonnerait pas devant ce singulier mode d'expression que les romanciers d'aujourd'hui dénomment **Le monologue intérieur.** M. Edouard Dujardin publie un livre sur cette question et le livre est fort excitant pour l'esprit. Il est arrivé une bizarre aventure à M. Edouard Dujardin. Il écrivait en 1887 un roman intitulé *Les Lauriers sont coupés*, qui n'attira point l'attention et tomba dans l'oubli. Personne n'y pensait plus lorsque James Joyce, l'auteur célèbre d'*Ulysse*, fit savoir qu'il tenait sa méthode du roman d'Edouard Dujardin. Le monologue intérieur arrivait à la gloire avec James Joyce, mais M. Edouard Dujardin en était l'inventeur. Le voilà placé dès à présent à l'origine d'une des formes les plus modernes de la littérature romanesque. La Justice immanente, qui n'ignore point les amnésies, révéla son existence en faveur de M. Edouard Dujardin. Nous nous en réjouissons. Nous avons donc écouté avec grand intérêt ses explications. Son livre définit le monologue intérieur; il en fait l'histoire et il est par surcroît une sorte d'anthologie de toutes les études consacrées à la question.

Aussi bien M. Valéry Larbaud rapporte ainsi le jugement de Joyce sur *Les Lauriers sont coupés* :

> Le lecteur se trouvait, dans *les Lauriers sont coupés*, installé dès les premières lignes dans la pensée du personnage principal; c'est le déroulement ininterrompu de cette pensée qui se substitue complètement à la forme usuelle du récit, apprenant au lecteur ce que fait ce personnage et ce qui lui arrive.

M. Edouard Dujardin montre d'une manière convaincante que le monologue intérieur est une forme d'art qui apparut tout naturellement au sein du symbolisme comme la conséquence même de ses tendances. Il apparente le monologue intérieur aux efforts des poètes qui cherchent à capter la pensée dans son vierge jaillissement.

Aux tentatives des nouveaux écrivains qui cueillent les « germinations premières de l'Etre et de la Pensée à leur issue des initiales ténèbres », Pierre Lasserre s'intéressait, car son ample esprit s'intéressait à tout ce qui est humain. Et cependant il élevait quelques objections. **Mise au point**

nous apporte une réunion d'essais où se précisent les dernières tendances de ce vaste, compréhensif et généreux esprit. Ce sont de bien jolies pages, celles ou Pierre Lasserre médite sur la prose française :

Nous sommes aujourd'hui en présence de deux conceptions rivales de l'art de la prose, et qui ont chacune leur tradition très illustre : la prose-mouvement, musicale par surcroît; la prose-musique, dont le mouvement est lourd et gêné.

On ne saurait mieux dire.

La majeure partie de ces essais tend à définir et à justifier l'attitude libérale :

Il est temps de réhabiliter le libéralisme. Lavons-le de cette accusation de faiblesse. Montrons tout ce qu'il signifie, au contraire, de vie et de force dans la pensée, de fraîcheur dans l'âme.

Pierre Lasserre se rend compte qu'il existe libéralisme et libéralisme. Il pense qu'à côté des formes veules du libéralisme, il est un libéralisme d'un tout autre accent. La question est des plus complexes et des plus délicates. J'aimerais m'y attarder. Il conviendrait avant tout d'étudier à fond les formes de tempérament qui sont faites pour le libéralisme. Quels sont les tempéraments qui ont pour vérité le libéralisme? Et quels sont les tempéraments qui ont pour vérité et pour mission l'esprit de système et le fanatisme? Le libéralisme de grand style est fait pour les esprits qui mettent l'accent sur la richesse du monde, sur la nécessaire coexistence des oppositions, sur le bienfait que le contraire retire de son contraire. Le libéral de grande espèce est celui qui pense les ensembles et le problème de la vérité se ramène pour lui au dosage à un moment donné de chacune des parties dans le tout. Un tel libéralisme saurait dire oui, mais il saurait dire également non. Il dirait non lorsqu'il sentirait qu'une des parties usurpe au détriment de l'ensemble sur une autre partie. Obligé de défendre son existence contre l'esprit de système et contre le fanatisme, il devrait cependant distinguer les cas où l'esprit de système et le fanatisme sont tyrannie illégitime de ceux où l'homme est obligé de

leur faire appel. Il nous faudrait entrer dans un monde de distinctions.

A ceux qu'intéresse M. Pierre Lasserre, je recommande l'hommage fervent qu'est le livre de Mme Anne-Marie Gasztowtt (**Pierre Lasserre, 1867-1930**). Mme Gasztowt a bien vu la nature du tempérament de Pierre Lasserre, qu'elle nomme un musicien philosophe, entendant par là que l'âme de Pierre Lasserre était ouverte à la fois au monde des abstractions et à celui de la poésie et qu'en lui le philosophe et le poète ne cessaient de se vivifier mutuellement. « Il a donc été, à tous les points de vue, un indépendant. Il ne s'est rattaché à aucun groupe, à aucune école, parce qu'il les dépassait tous. » Il m'est venu parfois à l'esprit la pensée que les vrais Don Quichotte de notre époque ne sont pas où l'on a coutume de les chercher. Une étude fervente qui fera mieux comprendre et mieux aimer Pierre Lasserre.

Mémento. — M. Edmond Pilon vient de donner deux élégantes préfaces aux *Contes du Lundi* d'Alphonse Daudet et aux *Contes* de Courteline. Les éditions Piazza présentent ces deux livres dans une jolie collection dénommée « Contes de France et d'ailleurs ». M. Edmond Pilon nous montre Alphonse Daudet recueillant directement les confidences, à telle enseigne que ces contes sont « des choses vues, des choses entendues aussi »... Tous mêlent d'ailleurs aux visions d'une époque cruelle des parfums de nature qui « corrige de la douceur de son printemps les blessures de la défaite ou celles de l'émeute ». M. Edmond Pilon donne également de fins aperçus sur la goutte d'amertume mêlée au comique de Courteline, sur ce « brin de gouaille parisienne » qui s'insinue dans l'esprit du Tourangeau et sur ce fervent amour de la jeunesse qui nuance son comique de tendresse et de poésie...

Voici le quatrième tome des *Cahiers* de Barrès (Plon). Ce sont des notes très diverses jetées sur le papier de 1904 à 1906. C'est l'époque où Barrès entre à l'Académie, c'est le temps de l'affaire Syveton. De curieux renseignements sur l'âme de Barrès, en son fond contemplative et lyrique, sur ses admirations et sur ses goûts. Et, çà et là, des remarques brèves et fulgurantes à la Pascal : « Personne n'a connu un isolement pareil à celui de Bonaparte. Il n'avait pas son semblable. » La voilà, la rançon vraie d'une âme exceptionnelle !

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Raoul Hautier : *Lettres suivies d'un Poème pour Pandore*, s. n. d'éditeur. — Paul Palgen : *La Pourpre sur les Crassiers*, Editions de la Société des Poètes Ardennais. — Raoul Auclair : *Un et Mille*, « Le Rouge et le Noir ». — André Berry : *Le Jardin des Amants*, « Aux Editions du Grand Pin ». — Georges-Edouard Hirsch : *De l'Aube à Midi*, Editions Babu. — André Marcou : *La Cathédrale de Soi-Même*, « Aux Editions du Centaure ». — J.-L. Aubrun : *La Guerre*, Doudet. — Robert de Bédarrieux : *Les Cortèges*, P. Léger-Bélair.

Dans les poèmes en prose parfaitement mesurés, sobres et lumineux qui composent le volume de M. Raoul Hautier **Lettres suivies d'un poème pour Pandore,** c'est en quelque sorte la recherche d'une sagesse du sentiment et de la réflexion qui motive et anime le chant pur du poète. Sous la forme de courtes lettres, un peu sentencieuses par endroits, mais profondément senties et méditées, l'auteur, envisageant l'avenir, s'efforce de préparer à l'avenir l'âme encore ingénue de son jeune enfant : « Mon petit enfant, je t'écris pour plus tard, pour quand tu seras un homme, par la grâce de Dieu. » Pénétré de reconnaissance et d'amour pour la vie saine que lui ont faite la tendresse attentive de la mère, la bonté vigilante de l'aïeule et le sourire confiant de l'enfant, le père a résolu d'exposer aux méditations du fils, lorsqu'il sera en âge de comprendre, ce qui est l'essentiel d'une règle de conduite qui fait l'existence sereine et la conscience satisfaite. Si peu d'hommes, et de nos jours! s'en soucient. Certes le poète n'oublie pas ce que la vue même de ceux à qui va son amour lui a apporté à lui-même de révélation céleste, et il en dit en mots d'un rythme ému toute sa reconnaissance. Il lui enseigne à vénérer, dans le passé dont il aura peut-être perdu le souvenir, comme dans le présent des jours où il y pensera, sa mère dans sa beauté de femme comme dans sa grandeur d'initiatrice sacrée et de fervente consolatrice. Il lui apprend les chemins qui mènent sans égarer parmi la multitude confuse et trop souvent brutale des hommes, à ne rien mépriser, à tout considérer avec exactitude et bienveillance, à aimer et à admirer : « Aime comme on respire, mon bien-aimé! — Ne t'embarrasse pas de systèmes et de théories. Une glycine au printemps ne s'embarrasse pas pour donner ses grappes de par-

fum. Aime et ne te tourmente pas! » Et, plus loin encore : « Tu peux chanter tes rêves, tu peux adorer la vie. — Le monde est beau. Plus tard la vie sera plus belle encore... L'amour sera toujours, l'amour et la pitié et la tendresse. Ne sépare pas, dans tes rêves, la vie future et l'existence présente... Le monde est plein de fleurs. »

Eternelles vérités, éternellement redites? Que non pas! Car ici l'accent sincère donne une force neuve à ce qui n'a été trop souvent que lieux communs ressassés comme au hasard. *Pandore,* au surplus, sous une forme plus neuve, moins retenue ou plus explicite, s'adressant à des hommes faits, insiste diversement sur d'analogues données et appelle les femmes à connaître leur rôle : « Vous êtes le sel de la terre, son levain, la fleur de son baiser suprême... celles qui osent, celles qui souffrent et se donnent pour toujours. — O femmes, vous êtes l'Espérance, les cœurs déchirés de Pandore! »

Sincérité d'une âme emportée au rythme lyrique de l'image et du sentiment, divine simplicité et lumière émue de telles phrases à la fois discrètes et emportées, ah, que tout cela est d'un poète, indifférent aux vagues passagères de la mode et du succès, qui ne risque rien dans le dessein futile de se faire remarquer — et qui par là même restera.

Précédemment distingué déjà pour ses recueils dont le plus personnel s'intitule *les Seuils Noirs,* après des années de silence, M. Paul Palgen nous offre un volume nouveau sous le titre, à mon avis, moins heureux de **la Pourpre sur les Crassiers.** Un « crassier », c'est, on le sait, le terme qui désigne le lieu où se déposent les résidus, déchets ou impuretés d'une usine métallurgique. Je ne sais ce que ce mot évoque en mon esprit de particulièrement rebutant, il ne parvient pas à s'illuminer et à s'animer du reflet de la pourpre qui luit ou étincelle par-dessus. Je sais bien que j'ai à faire à un rêve d'homme vivant en un pays d'industrie embrasée, et industriel, je pense, lui-même ou ingénieur. Tout de même j'aimerais que son image se compose; ce n'est pas l'emploi de vocables techniques mis à leur place qui me choque, mais c'est précisément ici, je ne sais pour quelle cause, ce qui me paraît en question, je ne vois pas que le

mot soit mis où il soit nécessaire et justifié. Je ne veux pas avoir l'air, cependant, de chercher querelle à ce poète vigoureux et hardi, hardiment engagé dans la voie que lui a tracée l'exemple glorieux d'un Verhaeren, en raison d'un titre qui me déplaît. Ses poèmes atteignent souvent à la puissance, et des évocations des forces du travail, d'une activité surabondante et de cette ardeur que comporte l'existence humblement héroïque, et des tristesses, des horreurs, du mensonge aussi de ce pathétique peut-être vain, sinon futile que conditionne la misérable destinée d'appâts et de soins tout matériels que les hommes se sont créée, tout cela M. Palgen en ressent en son cerveau et en son cœur la commotion, qu'il traduit en des vers immédiats, durs ou sonores, emplis de leur substance et parfois bien sensibles. Il y a là de l'horreur, de l'hallucination, de l'élan fraternel avec de la pitié, même de l'amour, un poète certes, et résolu, âpre, volontaire, aussi un homme en sa clairvoyance, sa compréhension, sa compassion.

Si du trop gros livre de M. Raoul Auclair, **Un et Mille,** je distrais au hasard ce quatrain dont l'effusion commencée décèle ses désirs,

> J'eusse voulu parfois m'abriter chaudement
> Sous l'aile d'or du rêve et sentir vaguement
> Le monde m'entourer et me frôler à peine
> Comme l'onde un roseau ou la brise la plaine

on se rend compte que ce qu'il veut réaliser n''est déjà point dépourvu de mérite. Il se rencontre de page en page des images heureuses nettement exprimées, mais, à la fois, des lourdeurs qui étonnent dans un esprit de cette qualité, nourri aux fontaines les plus délicates, des ressouvenances un peu proches, des gaucheries, une brume de confusion d'où ne se dégage pas assez nettement la pureté absolue d'un art qui ne peut tendre qu'au classique, sous peine de s'embrouiller et de se détruire soi-même, et à ne s'exalter que dans l'essentiel. Je crains que le jeune poète, avec la hardiesse parfois des rencontres les plus heureuses et tout ce qu'une application exaltée lui aura fourni de trouvailles sagement concertées, ne se rende pas un compte suffisant

de la nécessité d'épurer sans doute et de rejeter les éléments qui alourdissent ou encombrent. Tout cela est indécis, tient encore trop uniquement au hasard. M. Auclair apprendra à conduire sa volonté; il y a en lui un poète, il se découvrira. J'attends son recueil prochain.

Toujours avec une égale distinction, épris de savoir, sûr en sa maîtrise et en sa subtilité d'élocution, M. André Berry nous présente **le Jardin des Amants,** et, comme tout ce qu'il écrit, cela est irréprochable. Suffisamment marqué d'un goût d'archaïsme volontaire qui est suggéré plutôt qu'il ne s'impose, raffiné comme en une invention de troubadour, et tendre avec quelle réserve attentive, un peu précieux aussi comme un poème pastoral de la Renaissance anglaise, le poète échappe à la critique; on ne peut que se livrer à l'agrément de ses prestiges et à son charme. Comment analyser une œuvre qui, telles les précédentes, est exactement celle qu'elle tend à être et que pleinement elle réalise? Regretter qu'elle ne soit autre? Souci futile. Cet art est parfait dans ses limites et se garde de les transgresser. On s'incline, respectueux, même si l'on passe et respire plus aisément dans un séjour plus aéré. M. André Berry en sa manière est un maître. Comment songer à s'élever au delà?

Une préface, par M. Henry Malherbe, précède les poèmes **de l'Aube à Midi,** de M. Georges-Edouard Hirsch, jeune homme, paraît-il, sportif, tout en muscles, une clarté dure dans les yeux. Mais secrètement il ne se pouvait déprendre de la poésie, mais d'une poésie qui « affecte une forme en rapports plus étroits avec nos mœurs et nos sentiments. Elle emprunte à la mathématique, à la composition musicale. Concise, rapide, hasardée, elle zigzague en éclairs ».

Soit. Cela veut dire que l'expression est directe, comme impromptue, et faite pour saisir plutôt que pour séduire. Il est de fait, et voilà le principal, que plus d'un des poèmes francs, comme impromptus, chantent d'emblée durs et vigoureux. Il y a en l'auteur une nature de poète, mais détourné, je suppose, de la méditation par l'excitation intempérante et l'excès des jeux de délassement physique.

Des mille éléments de sa pensée et de ses visions M. André Marcou édifie ce qu'il appelle **La Cathédrale de Soi-Même.** *Lui,* conscient, se tient au centre, examinant, accueillant, et délibère, se confrontant à l'un et à l'autre, avec ordre, avec méthode, des souvenirs et quelques espoirs. Le vers se modèle à l'image, s'énonce juste en sa formule passagère, s'évanouit, cède au silence. Des reflets d'échos en quelque sorte se succèdent, l'âme s'en imprègne, quoique immobile, s'en fortifie et se connaît. N'est-ce d'exigences de cette sorte qu'autrefois se préoccupait le fervent chercheur de rythmes et de nouveauté que fut un Nicolas Beauduin, avant qu'il eût perçu la vanité de ses trouvailles les plus sûres même et incontestables, et se fût réfugié dans l'étude apaisée des révélations exemplaires et immortelles que se sont transmises les âges? M. Marcou aura-t-il plus de persévérance?

En une soixantaine d'alexandrins vigoureux, véhéments, M. J. L. Aubum dit son fait à **la Guerre.** Non qu'on ne consente à son point de vue; pour ma part je souscris sans hésiter à cet anathème qu'il lui jette. Hélas, ce n'est guère nouveau, et jusqu'à ce triste jour, l'effet n'en a guère été considérable, si fâcheux qu'on s'accorde à le trouver.

Une noble ambition conduit, comme l'on sait, M. Robert de Bédarrieux. Dans l'isolement de sa province, il a conçu, sous le titre d'ensemble *les Voix Humaines,* un vaste monument où la destinée de l'homme tiendra tout entière. *Stances, les Symboles* ont paru. Voici, en quatrains successifs, **les Cortèges.** On ne peut que rendre hommage à la volonté fervente de l'auteur et lui souhaiter de mener à bien son vaste projet, qui prévoit une suite de quinze volumes, soigneusement élaborés dans leur ensemble et dans leurs relations. D'autres avant lui ont tenté un tel œuvre, qui, pour des causes diverses, n'ont pas abouti. Meilleure chance soit accordée à M. de Bédarrieux.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Daudet : *Les Bacchantes*, E. Flammarion. — Léon Cladel : *I.N.R.I.* Librairie Valois. — Senac de Meilhan : *Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque*, Librairie Dorbon aîné. — Pierre Descaves et Etienne Gril : *Hans le fossoyeur*, Les Editions de France. — Georges David : *La carne*, Librairie Rieder.

Tempérament d'artiste de la Renaissance, et très voisin de Rabelais, par sa verve satirique et grasse, de Léonard, par sa curiosité qui s'étend à tout, M. Léon Daudet nous donne, aujourd'hui, avec **Les Bacchantes,** un roman débordant de lyrisme, comme il n'en avait point écrit depuis son admirable *Voyage de Shakespeare*. De quoi s'agit-il, ici? En principe de l'attitude d'un savant, un certain Romain Ségétan, en face de l'amour, et de l'influence de l'activité sexuelle sur le génie créateur. Tout occupé qu'il est, dans son laboratoire de Touraine, à des recherches sur « les ondes du passé », Ségétan consacre encore, en effet, une bonne partie de son temps à la femme, que dis-je? aux femmes, car elles ne sont pas moins de quatre à l'envelopper de leur ferveur, et à lui procurer des sensations diverses, mais également nécessaires à son inspiration. Mais Ségétan est un type, ou si l'on préfère, un idéal. Au milieu de ses adoratrices et de ses disciples, en butte à la haine d'un exalté qui lui crible les yeux de plomb et le rend quelque temps aveugle, victime, enfin, de la jalousie d'un Américain qui l'électrocute, Ségétan figure l'homme, l'*humaniste,* plutôt, du XVI[e] siècle, pour qui vont de pair les joies de l'esprit et les plaisirs du corps, et qui réalise l'équilibre le plus merveilleux. Il vit en faisant usage de toutes ses facultés, magnifiquement et dangereusement, avec abondance et qualité. Je ne pense pas que le souci des lois morales le gêne dans l'affirmation de son individualisme — et le bon abbé Parroy qui prie pour lui a raison de dire que ses théories relèvent du paganisme. Ségétan n'est pas un grossier matérialiste, cependant. Il tient le machinisme pour une saleté, et les inventions de la science appliquée pour beaucoup plus funestes que bienfaisantes, en quoi il est d'accord avec M. Georges Duhamel et autres bons esprits que ne tourneboule pas l'idée primaire du progrès. Point du tout fermé

au divin, il est, toutefois, trop sollicité par les multiples thèmes que propose la vie à son intelligence et à ses sens pour se soumettre à la discipline d'un dogme religieux quelconque. Sa mystique naturiste ne saurait s'épanouir à l'aise, en tout cas, dans les cadres du catholicisme, et il lui faudrait pour croire assister à des phénomènes qui l'emportassent sur ceux qu'il crée avec son appareil à capter dans l'espace les ondes que les événements en s'accomplissant y éveillèrent, jadis, pour des siècles, sinon pour l'éternité. Mais il est ainsi fait que s'il lui était donné de contrôler une manifestation d'ordre transcendant, il lui attribuerait encore, rationnellement, une cause physique ou naturelle... Les miracles n'ont jamais suscité la foi, et Ségétan est, en outre, trop enragé de jouir, pour se dépouiller ou renoncer. M. Léon Daudet l'aime, et s'admire en lui, peut-être; mais sans lui donner complètement raison. Ségétan lui sert de prétexte à juger son temps, à étudier les problèmes que posent les préoccupations de son temps, et aussi à prophétiser. Que de vues sur la science, sur l'art, la psychologie et la physiologie dans *Les Bacchantes!* que d'illuminations! Et quel poète a la source de tout cela! Un poète en liberté, sérieux, hilare, grossier, délicat, sublime, gamin, profond, bonhomme... « Broum, bouboum, patababoum... Broouome, boume! » s'écrie-t-il en jubilant, quand le tonnerre éclate, à la façon dont le poète du Bartas imitait le galot d'un cheval et le chant de l'alouette dans *La Semaine*. Mais écoutez-le parler bonne chère, et voyez-le faire Ségétan, dévoiler le sein d'une femme à la fête foraine, ou obliger sa maîtresse à se dévêtir au pied d'une meule! Comme il s'amuse à reconstituer une fresque suggestive à Pompéi! Qu'il dit de belles et fortes choses sur la lumière et sur le péril que fait courir la science à la civilisation... Un gaillard qui a — selon l'expression de feu Roosevelt, — du radium dans les veines, tel est l'auteur de ce livre extraordinaire. Cela change de nos petits échenilleurs du subconscient.

Les lecteurs de cette revue savent l'estime en laquelle je tiens l'œuvre de Léon Cladel, poète épique plus que romancier, sans doute, du Quercy. Le roman qui paraît aujourd'hui sous le titre — que je n'aime pas beaucoup — de

I. N. R. I.., est un supplément remarquable à cette œuvre, mais que l'état d'esprit qui régnait en France, au début de la Troisième République, empêcha l'auteur des *Va-nu-pieds* de publier de son vivant. *I.N.R.I.* est un des rares romans, en effet, que la Commune ait inspirés, puisque l'on ne compte guère que sept écrivains, comme le dit M. Lucien Descaves, qui se soient proposés de faire revivre ces heures rouges de l'histoire de Paris. Cladel imagine, ou évoque en empruntant, peut-être, l'essentiel de ses traits à un personnage qui a existé, un brave garçon d'officier, assez crédule, qu'une sorte de Louise Michel ou de Cavalière Elsa quarante-huitarde enflamme, en même temps que d'amour, d'ardeur démocratique. Il est vierge, comme elle l'est elle-même, et après avoir avec elle mené les faubourgs au bon combat, meurt à ses côtés sous les balles des soldats de M. Thiers, « le sinistre vieillard »... Il y a bien des contre-vérités sociales et philosophiques dans les pages généreuses de Cladel, et je passerai sur les chimériques pauvretés que débite avec l'enthousiasme de la conviction Urbaine Hélioz (c'est le nom d'un symbolisme si transparent qu'il fait sourire, de la maîtresse de notre officier). Mais si sa façon de parler de la fraternité des peuples rappelle Victor Hugo, c'est à des esprits faux, de moindre envergure, qu'elle fait songer quand elle déclare qu'il n'y a que deux classes : « la haute et la basse, l'oisive qui vit du travail des pauvres, et la laborieuse qui meurt afin d'accroître ou d'entretenir la richesse des fainéants ».

Mettons que Cladel n'a reproduit ces misères que par souci de vérité historique, nous pourrons reconnaître, en toute sérénité, que son récit, toujours émouvant, est d'une couleur et d'un mouvement toujours admirables, et qu'on ne saurait demeurer indifférent à la naïveté même de ses sentiments. Cladel était un grand artiste, et son récit qui déroule une suite de fresques ou d'éclatantes images d'Epinal, se rythme selon les battements de son cœur. Il le mène d'une traite à son dénouement, sans y ménager des chapitres qui en eussent suspendu le cours, mais ralenti la fougue, et sa langue donne continûment l'impression de la plénitude.

La librairie Dorbon a eu la charmante idée de publier sous ce titre : **Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque**, un chapitre du roman de Sénac de Meilhan, *L'Emigré*, chapitre qui ne figure pas dans la réédition que donna de cet ouvrage peu connu M. Casimir Stryienski, en 1904. Sénac de Meilhan est surtout apprécié des lettrés pour ses *Considérations sur l'esprit et les mœurs;* Mais son roman, où l'on retrouve les fines qualités de son intelligence, ne laisse pas d'offrir beaucoup d'intérêt. Sénac peint avec maints détails piquants la vie à l'étranger de cette société brillante qu'il a vu se perdre chez elle, non par « bassesse » comme l'a écrit, à propos de mon étude sur Rousseau, mon érudit confrère M. Emile Magne (1), mais par étourderie, hélas! excessive curiosité d'esprit ou plutôt snobisme, ainsi qu'on dirait aujourd'hui.

Agréable par son intrigue, le roman de Sénac n'a de valeur réelle que par les observations qu'il renferme. Sénac s'y peint sous les deux aspects de son caractère : celui du sage qui voudrait faire profiter les hommes de son expérience; celui du sceptique ou de l'épicurien qui s'est affranchi de tout souci d'ordre politique et social, et ne songe plus qu'à jouir de son reste. C'est un classique, comme on le voit par les ouvrages qu'il lit, ou qu'il *relit,* pour parler plus exactement; mais c'est en philosophe qu'il se console de la perte qu'il a subie du fait de la vente de sa bibliothèque par la Nation. « Je n'aurais guère profité de mes livres, dit-il, ou fait-il dire à Valincour, si je n'avais appris d'eux à m'en passer. » Et il écrit, d'autre part : « Le cours des idées augmente ou diminue le prix des choses, et dirige vers d'autres objets l'intérêt et la curiosité. » Qu'est-ce que cela signifie, sinon que les hommes se sont engagés dans une

(1) M. Emile Magne me permettra-t-il de lui faire observer que loin d'être aussi haïs qu'il le prétend, dès Louis XIV, nos rois jouissaient encore d'une immense popularité à la fin du XVIIIe siècle? La maladie de Louis XV, à Metz, jeta l'alarme dans tous les cœurs, et Louis XVI et Marie-Antoinette ont connu, au début de leur règne, l'amour de leurs sujets : à preuve l'émotion du peuple, accouru à Versailles en décembre 1779, pour l'accouchement de la reine, quand la vie de celle-ci fut en danger. Les adversaires de la monarchie savaient si bien comme était enracinée dans l'âme de la nation française son affection pour ses souverains, qu'ils entreprirent, avant toute chose, de la ruiner. De là, les odieux pamphlets contre la reine, et l'intrigue du Collier.

voie nouvelle sous l'influence d'une « vague curiosité, bien éloignée du véritable désir de connaître? » Voilà qui est de quelqu'un dont la vision s'étend au delà du présent, ou qui sait prédire l'avenir. Mais Sénac n'est pas tout à fait indemne de la manie scientifique de la noblesse de son temps, laquelle, quoi qu'en ait dit encore M. Emile Magne, montrait un enthousiasme naïf pour toutes les découvertes qu'elle croyait susceptibles de servir l'humanité et suivait avec intérêt non seulement les expériences de Réaumur et de Lavoisier, mais celles des frères Montgolfier, de Mesmer et de cet excentrique qui marchait sur la Seine avec des « sabots-nageoires »... Sénac — ou son porte-parole Longueil — croit que tout n'est pas à rejeter de ce qui est sorti de la Révolution, et que « un jour viendra où l'on opérera dans le calme un choix salutaire ». Songez que la République l'a frustré de tous ses biens, et vous ne pourrez qu'admirer comme il est impartial. Cet «honnête homme» a, dans l'âme, une sérénité que l'on chercherait en vain chez ceux qui ont détruit l'ordre grâce auquel il avait pu former son esprit.

Il n'est pas dupe, cependant, des grands mots, et il voit bien tout ce qu'il y a de fallacieux dans la promesse de « progrès » que les fondateurs du nouveau régime se flattent de raliser. En tout cas, point n'était besoin de flanquer tout par terre pour améliorer le sort du peuple, si c'était de cela, vraiment qu'il s'agissait. « La Révolution était terminée quand elle éclata », a déclaré Chateaubriand avec profondeur. Et Sénac fait cette observation :

Si je vous disais que j'ai vu des enfants qui, au sortir d'une terrible maladie, avaient considérablement grandi, serait-ce faire l'éloge de la maladie?

Une maladie... Voilà bien ce qu'a été, pour la France, la Révolution. Elle en est restée énervée, patraque, sujette à des crises...

MM. Pierre Descaves et Etienne Gril ont placé en Bavière, dans la forteresse de Klardiez, l'action de leur sombre roman : **Hans le fossoyeur**, qui fait songer à quelque ca-

maïeu de Victor Hugo. Une brute règne dans cette prison : le capitaine Von Schnurman, que sa haine des ennemis de l'Empire pousse à torturer ignoblement, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le révolutionnaire Volker. Mais Volker s'est fait un ami du fossoyeur Hans, ivrogne hébété, chez qui, cependant, les maltraitements de Schnurman ont éveillé une lueur de conscience... Le macabre bonhomme, derrière qui il me semble voir se profiler l'ombre de Quasimodo, accomplira les dernières volontés du héros, et peut-être amoureux, *à travers lui,* de sa maîtresse, Lia Manley, fera même « une immense espérance » traverser l'âme du peuple vaincu. Roman sombre, ai-je écrit. C'est par sa tonalité générale, sans doute, plus que par la psychologie de ses personnages, par trop exceptionnels, que *Hans le fossoyeur* mérite de retenir l'attention. Malgré sa violence toute romantique, il est sobre dans son expression, et l'on en suit les péripéties avec intérêt, d'un bout à l'autre.

Le capitaine Métivier, dit **La Carne,** a été élevé, comme beaucoup d'entre nous, avant 1914, dans l'idée ou le sentiment de la revanche. Mais son patriotisme s'est exalté à la lecture des *Chants du soldat,* et la Grande Guerre fait de lui un héros. Un héros un peu borné, cela va sans dire, et dur pour ses hommes, conséquemment (d'où son surnom) surtout que sa femme s'est mal conduite... Un jour, il abat d'un coup de revolver une « forte tête » qui insultait l'armée, mais découvrant en sa victime son propre frère, brûle ce qu'il avait adoré et devient antimilitariste. J'en demande pardon à M. Georges David qui a dessiné du capitaine Métivier un vigoureux portrait, mais ce retournement complet du personnage — encore que possible — me paraît peu vraisemblable et, en tout cas, littérairement parlant, très maladroit. Neuf fois sur dix, un type du genre de « la carne », dans la situation où la fatalité le met, loin de faire volte-face s'obstinerait dans sa voie étroite.

Mais il y a des idées tendancieuses dans le récit de M. David, et cela ne laisse pas de nuire à ses qualités qui sont remarquables.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Barbe-Blonde, comédie en trois actes de MM. Bouvelet et Bradby; *Les Sœurs Guédonnec*, pièce en deux actes de M. Jean-Jacques Bernard, au studio des Champs-Elysées.

Une très vive inclination me porte vers les pièces de théâtre dont l'action tout entière se déroule dans un même décor et si les possibilités de leur représentation permettent que leurs actes se succèdent promptement, avec cette chute de rideau simple qui est d'usage dans les théâtres subventionnés quand on y joue le répertoire classique, un élément supplémentaire se trouve apporté à ma satisfaction. Non que je veuille ici faire le procès des longs entr'actes. Ils ont parfois bien de l'agrément et il leur arrive d'être les meilleurs moments d'une soirée.

Mais les actes pressés que ne séparent que de très brèves relâches, comparables à celles que constitue le tour de la page à la fin d'un chapitre, déterminent, me semble-t-il, chez le spectateur, une sorte de fascination qui fortifie l'émotion théâtrale. L'impression que vient de provoquer la partie du drame accomplie n'a pas le temps de se dissiper durant l'interlude et celle qui suit en profite au moment qu'elle commence. L'antique règle des unités comportait plus de complexité qu'on ne croit. Il n'avait pas fallu moins de sagacité pour la formuler qu'elle n'en exigeait de qui la voulait observer.

Les trois actes de **Barbe-Blonde** ne la respectent pas quoiqu'ils se jouent dans un seul décor, vert et rose, qui constitue à vrai dire la seule unité de l'ouvrage. Celui-ci se compose de trois petites comédies détachées bien qu'issues chacune de la précédente. La première est la comédie de la haine conjugale. Elle est conduite avec une prestesse dont toute convention n'est pas exclue. C'est une *Danse de Mort* édulcorée. Cependant ici l'on meurt, c'est une notable différence avec ce qui se passe dans l'enfer de Strindberg où les deux martyrs de la vie commune continuent à vivre inexorablement face à face, damnés dont le châtiment est précisément de ne pas connaître de terme à leur mal. D'un enfer infiniment moins sombre, d'un enfer rose et vert, Barbe-Blonde s'évade. Son abominable épouse se trouve détruite en tombant d'une fe-

nêtre et cette chute forme l'origine de la seconde comédie, la plus singulière et la meilleure des trois qui nous sont offertes.

Le cinéma use souvent d'un procédé fort ingénieux. Un crime se commet sous nos yeux, mais dans une confusion si préméditée ou sous une lumière si volontairement insuffisante que ses détails et ses circonstances nous échappent. Quand les choses recommencent à se présenter clairement à nous, nous sommes en présence d'un cadavre, mais nous ne saurions désigner le meurtrier. Ici l'habileté des auteurs nous plonge dans un trouble analogue, mais par des moyens différents et d'une qualité plus rare. Ce second acte, en effet, parvient à nous faire douter de ce que nous avons nettement vu à la fin du premier acte. On n'a cependant pas baissé la lumière, un groupe de figurants n'est pas venu nous cacher ce que les protagonistes accomplissaient. Sous nos yeux une femme est tombée par la fenêtre. A ce moment, nous tous, spectateurs, nous trouvions prêts à déclarer que son mari était innocent de cet événement, accident ou suicide. Le débat qui va suivre va nous faire douter du témoignage de nos sens et quand il se terminera, ayant changé d'avis sur son compte, nous verrons un assassin dans cet homme qui poussait de loin à un geste fatal son épouse détestée. Ses mobiles secrets nous auront été minutieusement dévoilés, il les aura avoués à ses interrogateurs et sera demeuré lui-même frappé d'effroi devant son acte et devant sa propre responsabilité dont il aura pris conscience. Tout ceci constitue en vérité un petit drame d'une rare intensité, d'un dessin complexe et délicat à la réussite duquel on ne saurait assez applaudir.

Le troisième acte, la troisième comédie, a pour sujet la prompte consolation du veuf. Il est assez habilement exécuté pour ne point paraître fort inférieur à ce qui l'a précédé sans le nécessiter tout à fait rigoureusement.

Les noms de MM. Bouvelet et Bradby m'étaient inconnus jusqu'ici. Je ne pense pas les oublier.

§

Les deux actes de la comédie de M. J.-J. Bernard se déroulent eux aussi dans un décor unique. C'est un intérieur de

chaumière bretonne qui s'ouvre parfois sur un enclos rustique. Deux vieilles filles, **les sœurs Guédonnec,** vivent là et la minime aventure qui leur arrive sous nos yeux se déroule dans l'espace d'un mois : le mois que viennent passer chez elles trois petits Parisiens que leur confie je ne sais quelle colonie de vacances. Elles les reçoivent à contre-cœur quand ils arrivent, animées du désir de gagner quelque argent sur leur pension. Mais bien qu'ils leur coûtent plus qu'ils ne leur rapportent, c'est à regret qu'elles les voient partir, tant est impérieux le prestige de l'enfance sur leurs cœurs desséchés. Voilà qui peut paraître une donnée bien mince pour une œuvre dramatique et l'on a rarement, en effet, vu occuper la scène avec si peu de substance. Mais ce peu ne manque pas de qualité. C'est un jeu de nuances et de demi-teintes qui a du charme. Les choses, dans ce bref ouvrage sont moins dites que suggérées. Ce qui se passe dans le cœur des deux sœurs n'est pas exprimé, mais se laisse pourtant deviner et tout cela est très fin, très délicat et très distingué. Cependant... Ici je me sens sur le point de formuler une critique qui semblera elle-même menue à l'excès.

Toute cette finesse, cette délicatesse, cette distinction et cette sensibilité raffinée, tout cet ensemble de qualités si recherchées montrent cependant à mes yeux le petit défaut d'être perceptibles à tout le monde. Il n'est personne qui ne murmure au baisser du rideau : que cela est fin, sensible et délicat. Et chacun se sait gré de remarquer des vertus si rares. J'aurais presque envie de trouver voyante une discrétion qui n'échappe à personne, si je ne préférais comme les autres la reconnaître et y applaudir.

J'aime infiniment la façon dont sont interprétés ces deux ouvrages. Une demi-douzaine de comédiens en fait son affaire. Ils sont excellents, mais n'étant pas encore parvenus à la grande notoriété, ils ne font pas voir cette prétention qui rend si souvent insupportables les acteurs célèbres. Eux semblent exercer leur métier avec entrain et avec plaisir. Jeunes sans doute, ils ont de la verve et de la conviction. Une heureuse égalité dans les mérites les place approximativement sur le même plan et dans la même lumière, et comme

aucun d'eux n'aspire à la dignité de vedette, ils se font valoir les uns les autres avec bonne humeur et gentillesse. J'insiste sur les mérites de cette petite troupe, car ce sont précisément ceux que l'on voudrait voir briller dans tous les groupes de comédiens. Or, il est bien rare qu'on les y reconnaisse, et malheureusement il est rare aussi qu'ils les conservent quand ils les ont eues un moment. Mais n'augurons point mal de l'avenir et contentons-nous pour le moment de goûter notre plaisir comme on nous le dispense, c'est-à-dire avec bonne humeur.

M. Robert Le Vigan, le protagoniste de la Barbe-Blonde, mène le jeu non seulement avec entrain, mais avec une justesse qui n'est pas loin de la maîtrise. Il a de la verve et il sait exprimer l'inquiétude de manière à nous la faire ressentir. Près de lui, Mme Raimone se montre niaise le plus spirituellement du monde. C'est merveille de voir une si ravissante personne prendre les dehors d'une fille maladroite qui traîne ses savates en faisant des gestes balourds. Que d'adresse dans une telle gaucherie!

Quant à Mme Lory, qu'elle exprime la méchanceté de l'acrimonieuse épouse de la Barbe-Blonde ou bien que, assistée par Mme Nivette, elle rende sensible ce qui peut demeurer de tendre sous la rude écorce de Guédonnec, elle se montre toujours pleine d'intelligence et de force persuasive.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

D. Joyet-Lavergne : *La Physico-chimie de la Sexualité*, Protoplasma Monographien, Borntraeger, à Berlin. — Léon Binet : *La Vie de la Mante religieuse*, Vigot. — Mémento.

Les problèmes de la sexualité sont d'un haut intérêt pour la biologie générale et ont toujours passionné les esprits. Les publications relatives à la sexualité ont en général un grand retentissement : les expériences du regretté Pézard concernant les Coqs et les Poules, et leurs inversions sexuelles, ont valu à leur auteur une grande notoriété. Pézard était d'ailleurs un apôtre : il avait des idées très personnelles, il les avait groupées en un système logique; il allait souvent exposer sa doctrine dans les sociétés savantes, les congrès, répondant aux objections, aux critiques, par de nouvelles expériences.

M. Joyet-Lavergne est en train, lui aussi, de devenir un spécialiste des questions sexuelles; il vient d'écrire, pour une Collection scientifique allemande (Protoplasma Monographien), un ouvrage très documenté sur la **Physico-chimie de la sexualité.** Hélas, la pensée de l'auteur reste bien confuse et son exposé est mal ordonné; il est difficile de se rendre compte quelle est sa part dans les expériences et les théories.

Le noyau qui se trouve dans chaque cellule de l'organisme contient de petits bâtonnets d'une substance très active, qu'on appelle des chromosomes. On a découvert des différences chromosomiqnes entre les cellules du mâle et de la femelle, et on attribue par conséquent un rôle très important au noyau dans le déterminisme du sexe. Mais, s'il y a, entre mâles et femelles, des différences nucléaires, il y a aussi des différences protoplasmiques. On sait depuis longtemps que les cellules des femelles élaborent plus de réserves en corps gras que les cellules des mâles; or, ces corps gras ont un pouvoir réducteur marqué. Il y a déjà un certain nombre d'années, Manoilov a trouvé un « test » chimique de la sexualisation du protoplasma, et divers botanistes (Hartmann, Satina et Blakeslee...) l'ont appliqué aux cellules reproductrices des Algues, aux Champignons inférieurs, non sexués en apparence, et ont reconnu divers degrés de sexualité. Plus un être est femelle, plus le pouvoir réducteur de son protoplasma est grand, plus la sensibilité à l'oxygène est faible, plus l'affinité pour les colorants acides est prononcée; chez les mâles, au contraire, les oxydations prennent plus d'importance, et il y a une affinité pour les colorants basiques.

M. Joyet-Lavergne s'est engagé dans cette voie; il a appliqué les tests chimiques de la sexualité, d'une part aux spores des Prêles (plantes voisines des Fougères), d'autre part à des animaux unicellulaires, les sporozoaires; il a reconnu que chez ceux-ci, le protoplasma mâle ne renferme que des lipoïdes (lécithine) alors que le protoplasma femelle fabrique des graisses véritables; le milieu réducteur favoriserait la transformation des hydrates de carbone en graisse. M. Joyet-Lavergne a essayé de faire intervenir une notion nouvelle introduite par les physico-chimistes, celle du rH.

potentiel d'oxydation-réduction; mais c'est là une notion délicate à manier pour qui n'est que biologiste.

L'auteur insiste sur ce qu'il appelle la « sexualisation cytoplasmique », sur les lois de cette sexualisation; pour en démontrer l'importance, il rapporte toute une série d'expériences sur l'avitaminose B. On parle beaucoup maintenant des diverses vitamines, A, B, C, D, E..., qui se trouvent dans les aliments et sont des substances activantes pour l'être vivant.

Dans l'avitaminose (privation de vitamines), 1° il y a diminution du métabolisme; 2° le pouvoir oxydant des tissus a diminué; 3° la teneur en graisses et lipoïdes a augmenté. Or, d'après Osborne et Mendel (1922), quand on diminue la teneur en *vitamines* B dans une ration, la croissance du Rat mâle est plus affectée que celle du Rat femelle. On pouvait le prévoir d'après ce qui a été dit plus haut.

C'est très bien d'opposer la sexualisation cytoplasmique à la sexualisation nucléaire, mais il aurait fallu démontrer que la première n'est pas simplement la conséquence de la seconde; j'ai cherché ceci en vain dans le livre de M. Joyet-Lavergne. Trop souvent on oppose l'activité du noyau à celle du protoplasma ; on ne peut guère les séparer l'une de l'autre. Les conceptions dualistes sont toujours de mode : on aime opposer force et matière, âme et corps, vie et mort, sexe mâle et sexe femelle, noyau et protoplasma, germen (glandes reproductrices) et soma (corps). La sexualité apparaît comme une sorte d'épiphénomène dont l'utilité est contestable.

Pézard est, lui-même, tombé dans cette erreur. Il admettait des « formes neutres »; il suffisait pour les obtenir de castrer soit un mâle, soit une femelle; pour les sexualiser, on n'avait qu'à greffer des ovaires ou des testicules, ces glandes agissant par leurs sécrétions internes ou hormones. En réalité, Pézard opérait sur une espèce virtuellement hermaphrodite (les Oiseaux possèdent un ovaire fonctionnel et un testicule à l'état latent). S'il avait appliqué les tests chimiques à des castrats, il aurait reconnu que même une Poule qui prend l'aspect d'un mâle conserve son chimisme, son métabolisme. Quand on greffe un ovaire à un Cobaye mâle castré, on

n'obtient pas les mêmes résultats que quand on le greffe à un Cobaye femelle castré, car le terrain d'implantation est différent dans les deux cas. Je m'attendais à trouver dans le livre de M. Joyet-Lavergne une discussion relative aux prétendues formes neutres; c'est là un point essentiel dans les conceptions physico-chimiques de la sexualité. Rien, ou plutôt l'auteur admet les formes neutres; comment concilie-t-il cela avec sa sexualisation cytoplasmique?

La théorie des hormones est aussi une théorie chimique. M. Joyet-Lavergne n'en parle pas suffisamment; il ne tient guère compte de l'œuvre considérable de l'Ecole de Strasbourg. Son livre n'en renferme pas moins une documentation considérable, et à ce titre pourra être consulté avec profit.

§

M. Binet est un des plus brillants parmi les jeunes physiologistes; il est déjà titulaire de la chaire de physiologie à l'Ecole de médecine de Paris. Il fait de la physiologie classique, mais il ne dédaigne pas la physiologie comparée et l'éthologie des animaux inférieurs. Ceci nous vaut un charmant livre, **la Vie de la Mante religieuse.**

M. Binet parle de la distribution géographique de cet Insecte, décrit sa vie et son alimentation, ses amours. A ce sujet, il parle du « tableau remarquable » retracé par Maeterlinck; on voit que M. Binet est beaucoup moins sévère pour Maeterlinck qu'un des chroniqueurs scientifiques du *Mercure*, et je dois avouer que nous ne sommes pas mal de zoologistes à admirer *La Vie des Abeilles.*

Pour comprendre les actes sexuels de la Mante, il faut bien connaître le fonctionnement de son système nerveux. Dans son *Traité de Physiologie comparée de l'homme et des animaux*, publié il y a près d'un siècle, A. Dugès, de Montpellier, a montré que le tronçon postérieur du corps de la Mante religieuse, séparé du prothorax et de la tête, peut encore se tenir sur ses quatre pattes, et, si on le renverse, il peut se redresser; quand on excite ce tronçon, on produit une trépidation des ailes et des élytres. Récemment Daniel Auger et Alfred Fessard ont fait sur des Criquets une bien curieuse expérience. Si on soumet ces Insectes à des excitations vibratoires transmises par l'air, ils réagissent vivement par un

battement des ailes. Les Criquets normaux réagissent très bien aux premières excitations, mais rapidement ils deviennent indifférents aux suivantes. Privés de leur tête, les Criquets, au contraire, réagissent *indéfiniment* avec une grande régularité. La décapitation exagère et maintient le pouvoir réflexe.

Ceci pourrait expliquer, paraît-il, le « drame nuptial ». Souvent la femelle décapite et mange le mâle; déjà en 1784 J.-L.-M. Poiret a bien observé ce fait. « L'époux décapité, mais non découragé, n'en continue pas moins ses efforts auprès de sa cruelle compagne ». La décapitation augmente même l'activité sexuelle du mâle, ses réflexes. Pour Raphaël Dubois, physiologiste très connu, il ne semble pas impossible que la Mante femelle décide de faire perdre la tête à ceux des mâles qui ne montreraient pas tout l'empressement désirable!

MÉMENTO. — Cette chronique était terminée quand j'ai reçu un petit livre, édité cette fois en France (chez Doin), de M. Joyet Lavergne : *La Théorie physico-chimique de la sexualité.*

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

G. K. Loukomski : *Art étrusque*, 4°, 80 pl., Editions Duchartre. — Dr. Gregor Krause : *L'île de Bali*, 4°, 70 pl., Editions Duchartre. — Jean d'Esme : *Afrique Equatoriale*, 4°, 152 pl., Editions Duchartre. — Titayna, A. P. Antoine et R. Lugeon : *Mangeurs d'hommes*, 4°, 80 pl., Editions Duchartre. — Georges Marçais : *Le costume musulman d'Alger*, 4°, 38 pl., Librairie Plon. — Général Broussaud : *Les carreaux de faïence peints dans l'Afrique du Nord*, gr. 4°, 38 pl., Librairie Plon.

L'éditeur Duchartre, qui s'est acquis la reconnaissance des folkloristes par ses belles publications sur l'imagerie populaire, s'assure maintenant celle des ethnographes par sa nouvelle série intitulées *Images*. Cette collection comprend déjà quatre volumes qui se font tous remarquer par le grand format, le choix intelligent et la netteté des illustrations.

Le volume de G. K. Loukomski sur l'**Art étrusque** est une étude illustrée sur les peintures murales de Corneto-Tarquinia suivie, à titre comparatif, de la reproduction en grand format d'un choix d'œuvres caractéristiques des principaux musées d'Europe. Pour la première fois, le grand public peut à moindres frais se faire une idée de cet art qui, influencé par la

Grèce, a pourtant un caractère populaire très particulier; je dis bien « populaire »; ce n'est pas de l'art supérieur, ni pour les fresques, ni pour les sculptures. Les ethnographes ne devront, cela va de soi, utiliser ces œuvres qu'en ne leur attribuant qu'une valeur documentaire relative. Tout fait penser que les Etrusques avaient la tête ronde et la mâchoire large; à l'influence grecque doit être attribué l'allongement et l'aplatissement des visages; le vrai type étrusque se voit à la planche 54, couvercle d'une urne cinéraire, et sur le bas-relief de la pl. 55. Voyez encore les figurines des pl. 60 à 68.

A ces documents historiques, il sera bon de comparer ce que donne la photographie moderne ou plutôt le film. Les livres dont je vais parler ont été illustrés en effet de coupures dans des films documentaires et le choix a été fait dans tous de manière à reproduire le fragment de film le plus net. Non seulement Duchartre a obtenu ainsi des reliefs accusés, mais de plus, en s'interdisant tout truquage, il nous rend l'impression exacte de la vie, du mouvement, des jeux de lumière réels.

Dans le livre du Dr Gregor Krause sur **l'Ile de Bali** (dont le pavillon hollandais à l'Exposition coloniale nous a donné une idée exacte, grâce à M. Moojien) on trouvera des groupes, des paysages, des épisodes de cérémonies et de danses d'un réalisme frappant; les scènes de bain sous la cascade des pl. 29 à 39 sont de vrais chefs-d'œuvre d'éclairage et de naturel. Le commentaire du Dr Krause situe bien l'île de Bali dans la civilisation indonésienne et apporte maints documents nouveaux.

A un autre type appartient le livre de Jean d'Esme sur l'**Afrique Equatoriale.** Le texte n'est pas une description suivie, ni à prétentions scientifiques, des populations rencontrées, mais une série de tableaux rapides, de poèmes en prose destinés à évoquer les couleurs, les odeurs et les gestes. Jean d'Esme a mieux senti que d'autres le charme de cette Afrique, terre et gens; et ses poèmes sont le meilleur commentaire qu'on puisse désirer de ses belles photos. Comme je l'ai dit, ce sont des agrandissements de films; par suite, l'impression de vie est directe; même le flou de certaines planches n'est pas pour déplaire; on sent mieux ainsi le tremblement

de l'air, la buée de poudre qui flotte, les brumes des fleuves. Pour la première fois, on peut étudier le type des populations du fond du Cameroun, des détails de coiffure et d'ornementation corporelle, de cases et de villages. Admirable est la pl. 96, qui montre une femme de la région du Tchad descendant de son grenier à mil en forme de dôme. Ceux qui ont vu le film en entier trouveront ici les fragments les plus typiques et pourront ainsi refaire ce beau voyage.

Ils se transporteront de même chez les **Mangeurs d'Hommes** des Nouvelles-Hébrides avec A.-P. Antoine et R. Lugeon, dont le film eut un grand succès. Ce film a été tourné par eux au milieu de difficultés inouïes, dont on trouvera le récit dans l'avant-propos de Titayna, dans un coin de l'île de Malecula (Malikolo). La population de cette île est fortement mélangée; l'éditeur a su choisir des fragments de film qui montrent les divers types à grande échelle. Quelques photos colorées font connaître les masques cérémoniels; d'autres donnent des paysages-types. Bref, c'est le premier document direct qu'on possède dans notre science sur une population dont la cruauté n'a nullement été exagérée par les voyageurs antérieurs. Le texte est forcément une amorce seulement; dans ces conditions, les auteurs ne pouvaient donner une monographie complète. Et d'ailleurs, quand on photographie, et surtout quand on filme, on est handicapé; toute observation approfondie devient impossible. Ceci pour expliquer que tant de films prétendus ethnographiques sont faux, si même ils ne sont pas truqués, tels la plupart des films américains sur Hawaï et l'Océanie. Mais avec Antoine et Lugeon, on peut être tranquille : c'est du document vrai, et, de plus, artistique.

§

Ce fut une bonne idée du gouvernement de l'Algérie que de penser à l'ethnographie; mais il ne l'a pas fait, à propos du Centenaire, autant qu'il l'aurait dû; on a chargé de traiter nos sujets des auteurs dont la compétence était insuffisante; mais il reste des chercheurs indépendants... Quoi qu'il en soit, le livre de Georges Marçais sur le **Costume d'Alger** ne mérite que des éloges. Non seulement le nom même de l'auteur est une garantie de savoir historique et linguistique, ainsi que

de soin et de précision; mais il a su présenter un sujet qui risquait d'être aride avec élégance et littérairement.

On n'a guère de documents sur le costume des diverses populations de la ville, Arabes, Berbères de toute origine, Turcs, Mozabites, Juifs, etc., que depuis un peu plus de trois siècles; encore les descriptions anciennes sont-elles souvent peu détaillées. Mais on a des dessins et surtout une collection d'aquarelles et de lithographies au département des estampes de la Nationale, collection réunie par le commandant Leblanc vers le milieu du dernier siècle. Très exacts sont aussi les dessins et les tableaux de Delacroix. Marçais a su utiliser toutes ces sources de la manière la plus heureuse; quant aux planches en noir et en couleurs, il suffit de dire qu'elles sont dues à Jacomet pour être assuré qu'elles sont excellentes.

Tout aussi utile, plus même si l'on se place au point de vue industriel et commercial, est le bel album en noir et couleurs du général Broussaud où sont reproduites des centaines de **Carreaux de faïence peints.** C'est vraiment de l'art populaire, mais soumis à certaines traditions, qui elles-mêmes sont limitées par la forme et l'usage de l'objet à décorer. Les murs revêtus de carreaux aux décors crus sont l'une des joies de l'Afrique du Nord. L'auteur déclare, après d'autres, qu'il est impossible de préciser l'âge et l'origine de ces carreaux. Il en est venu de tous côtés : d'Italie, de France, d'Espagne, de Delft; et naturellement, à Nabeul et à Fez on a imité les prototypes étrangers, cependant qu'à l'étranger (par rapport à l'Algérie) on s'efforçait d'utiliser des décors prétendus persans, turcs ou généralement musulmans pour conserver et augmenter le marché nord-africain.

Les belles planches de l'ouvrage permettent de constater tous ces chevauchements de styles et de facture. Le général Broussaud a eu soin d'indiquer sur les transparents l'endroit de fabrication, les dimensions, l'endroit où se trouve chaque carreau reproduit. Les thèmes pourraient se classer en grandes catégories : floral persan (tulipe, cachemire, œillet, etc.), hexagonal, octogonal, floral naturiste du type de Faenza et de Gubbio, à prédominance de jaune; mais ceci n'avance guère le problème d'origine. Certaines combinaisons de car-

reaux rappellent les mosaïques classiques, d'autres les papiers peints.

L'étude de ces planches, surtout pour qui a vu les originaux en place et s'est laissé aller, dans quelque salle « mauresque », au rêve et à la méditation, justifie l'appel du général Broussaud à tous ceux qui, en Europe, peuvent étudier ces carreaux de revêtement, surtout les plus anciens d'Espagne et d'Italie, afin d'établir un classement meilleur et de rendre justice à une forme d'art populaire jusqu'ici vraiment trop dédaignée.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Eugène Pujarniscle : *Philoxène, ou De la Littérature Coloniale*, Firmin-Didot et Cie. — Henri Dehérain : *Figures Coloniales françaises et étrangères*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — E.-F. Gautier : *Trois Héros*, Payot. — Jean Camp et André Corbier : *A Lyauteyville*, Editions N. E. A. — Maurice Besson : *La Tradition Coloniale Française*, Encyclopédie Gauthier-Villars. — Capitaine Salesse : *Le Problème Colonial allemand*, Charles-Lavauzelle et Cie. — Colonel breveté Jean Charbonneau : *Du Soleil et de la Gloire*, Charles-Lavauzelle et Cie. — Mariano H. Cornejo : *L'Equilibre des Continents*, Félix Alcan. — Eugène Pittard : *Le visage nouveau de la Turquie*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Général Meynier et Capitaine Nabal : *Guide pratique du Tourisme au Sahara*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — R. Delavignette : *Les Paysans noirs*, Stock. — Marcel Olivier : *Six ans de Politique sociale à Madagascar*, Bernard Grasset. — Maurice Martin du Gard : *Courrier d'Afrique*, Ernest Flammarion. — Maryse Valergne : *Oserai-je? Osera-t-il? Oserons-nous!?* Edition de la Jeune Académie. — Marc Le Guillerme : *Brisants et Lames de fond*, Fasquelle. — Jean-Joseph Renaud : *New-York flamboie*, Fasquelle. — Marc Chadourne : *Chine*, Plon. — L. Jore : *Essai de Bibliographie du Pacifique*, Editions Duchartre. — René de Vauvilliers : *Les Scintillements*, Editions du Mercure de Flandre. — Solange Rosenmark : *Amour, cher Menteur*, Presses Universitaires de France.

C'est une bien curieuse, vigoureuse et spirituelle monographie que ce **Philoxène, ou De la Littérature Coloniale** que vient de publier M. Eugène Pujarniscle, avec une préface de Pierre Mille. L'auteur y définit, souvent à l'emporte-pièce, le véritable objet de la littérature coloniale ainsi que ses principaux thèmes : la nature, le colonial, l'indigène, l'amour (de l'Européen *avec* la femme indigène), l'opium. Même la question de la forme et du style y est examinée par M. Pujarniscle chez nos principaux auteurs coloniaux d'aujourd'hui. Le seul reproche que je ferai peut-être à ce bon ouvrage, c'est d'être plutôt asiatique (indochinois, surtout) qu'africain, américain ou océanien... Mais tout le monde

n'a pas autant voyagé dans les cinq parties du monde que le signataire de ces lignes, dont c'est peut-être le seul mérite.

Toujours au point de vue « généralités coloniales », je vous recommande un certain nombre d'études et d'essais de haut intérêt. Tel, d'abord, **Figures Coloniales françaises et étrangères,** d'Henri Dehérain, qui campe une bien vivante silhouette du poète Arthur Rimbaud au Harrar (Ethiopie), ainsi que celle du célèbre Raffles, fondateur de Singapore; puis, **Trois Héros,** du professeur algérien Gautier (le général Laperrine, le R. P. de Foucauld, le prince malgache au nom kilométrique de Rainandrinamapandry, dont la traduction exacte signifie « Prince de la paix »). Vous avouerai-je que les deux premières biographies m'ont plutôt séduit que la troisième, peut-être parce que je ne connais pas encore Madagascar, terre vierge pour moi qui ai séjourné dans toutes nos autres colonies?... Viennent ensuite : **A Lyauteyville,** promenade humoristique et sentimentale de Jean Camp et André Corbier à travers la défunte Exposition Coloniale, petite brochure amusante en vers et en prose; **La Tradition Coloniale française,** du remarquable écrivain Maurice Besson, dont l'intense production et la savante érudition sont rarement prises en défaut, ouvrage un peu austère, mais solidement documenté et ingénieusement illustré; **Le Problème colonial allemand,** du capitaine Salesse, dont les conclusions sont malheureusement erronées, puériles, sectaires, inransigeantes et rétrogrades, refusant aux Allemands de 1932 le droit aux colonies de peuplement et d'exploitation, ce qui — comme dirait Charles Maurras — eût dirigé vers l'*économique* plutôt que vers le *politique* leur inquiétante activité contemporaine (mais M. Salesse est un militaire et ne pouvait guère s'exprimer autrement); **Du Soleil et de la Gloire,** par le colonel Jean Charbonneau, un « marsouin » plein de sève et de verve, qui relate sans prétention littéraire, mais avec un style incisif et martial, l'épopée de nos contingents coloniaux; **L'Equilibre des Continents,** par Mariano H. Cornejo, volume diplomatique d'un gros intérêt international et mondial, qui aura une répercussion assurée chez ces Messieurs de Genève; enfin **Le Visage Nouveau de la Turquie** (principalement de l'Asie Mineure), par Eugène Pittard, recueil

d'impressions de voyage, d'interviews, de notes historiques et archéologiques, de sensations d'art et de statistiques, le tout joliment illustré et plutôt admiratif pour l'état (relativement) florissant de l'actuelle Turquie kémaliste.

§

Parlons maintenant de l'Afrique, de la chère et grande Afrique. Aux touristes, je conseillerai vivement de se procurer le **Guide du Touriste au Sahara,** par le général Meynier, dont le savoir me fut si précieux en 1926-1927, lors de ma mission saharienne : ce memento, auquel a également collaboré le capitaine Nabal, des Affaires Indigènes Militaires, est merveilleusement fait. De petit format, il a ce privilège de pouvoir être mis dans la poche extérieure d'un dolman kaki d'explorateur. **Les Paysans noirs,** de Robert Delavignette, sont un récit soudanais en douze mois, d'une séduisante originalité, mi-roman, mi-document colonial, bien écrit, foncièrement véridique.

Nous devions déjà à l'éminent gouverneur général Marcel Olivier un ouvrage intitulé **Sénégal** et que le succès avait vite épuisé : voici que le même homme, animateur qui a fait plus que ses preuves au cours de la récente Exposition Coloniale, publie chez Grasset **Six Ans de Politique Sociale à Madagascar.** Quel beau volume, lumineusement préfacé par Albert Sarraut! Et comme il a augmenté chez moi le désir (déjà grand) de visiter bientôt cette île madécasse aux destinées de laquelle Marcel Olivier, Nîmois subtil et avisé, consacra six ans de sa vie! Ce qui m'a plu surtout dans ce livre, en dehors de sa compétence agricole, c'est le souci réellement *émouvant* qui, chez l'auteur, préside à la défense de la race malgache (hygiène sociale) et à la préparation de son avenir (enseignement technique et éducation morale, voire artistique). *De minimis curat prætor.* Ce souci émane d'un démocrate, ou plus simplement d'un grand cœur.

J'avoue avoir également beaucoup goûté le spirituel **Courrier d'Afrique** (Sénégal, Soudan, Guinée) de Maurice Martin du Gard. Que voilà bien un poète en général casanier, un essayiste en général sédentaire (plein de talent, d'ailleurs, et d'une classe infiniment supérieure à celle du surfait et dé-

suet Giraudoux) et qui se révèle converti à la « bougeotte » coloniale, aux lointains périples d'outre-mer! Il faut lire son récit alerte et parfois ironique, d'une facture extrêmement moderne, qui a dû plaire aussi, j'imagine, à André Gide le Congolais, si curieusement disséqué par Ramon Fernandez. Il faut le lire parce qu'il est sincère, direct, vivant, amusant comme une épître de Boufflers à Mme de Sabran, moins l'amour....

Oserai-je? Osera-t-il? Oserons-nous!? par Mme Maryse Valergne est un petit roman d'amour mondain et colonial, qui se passe dans un décor tunisien, bien brossé. En amour, il faut toujours *oser*. Sinon... Roman de complications sentimentales et de péripéties taquines et boudeuses, qui se lit avec d'autant plus d'agrément qu'il est intéressant, bien écrit et précédé de quelques lignes liminaires de Sébastien-Charles Leconte, lequel nous informe discrètement de la parenté de cette romanesque Maryse Valergne avec le grand et pur poète réunionnais Léon Dierx, que statufia, ou plutôt bustifia, « si ressemblant », le sculpteur Bony de Lavergne. Décidément Marc Le Guillerme s'oriente vers le roman naval à base coloniale et exotique, où cet écrivain excelle depuis son *Reflet* et son *Bora, torpilleur d'escadre* (Larrouy et Feuga n'ont qu'à bien se tenir!). Vous lirez donc avec le plus vif intérêt le nouveau roman de Marc Le Guillerme, **Brisants et Lames de Fond** (Fasquelle) joli titre qui tient sa promesse, *navalement* et métaphoriquement parlant; l'action, strictement militaire et un peu amoureuse (quelle séduisante *petite alliée* que cette Marinette!) se passe, bien entendu, à Toulon et en Méditerranée : elle est bien menée, sans longueur, et traduit à merveille le tempérament « vieille marine », par opposition à la mentalité intrigante des « pachas » (commandants de vaisseau) arrivistes, espèce assez rare, heureusement.

Il faut louer M. Jean-Joseph Renaud de nous avoir rapporté des Etats-Unis une étude aussi exacte et aussi colorée que celle qu'il vient de publier chez le même Fasquelle, sous le titre de **New York flamboie,** et qu'a préfacée sobrement et clairement André Tardieu. Succédant aux violentes et un peu injustes *Scènes de la vie future,* de Georges Duhamel, ainsi qu'à l'amusant et ironique *New York* de Paul Morand, ce nou-

veau livre de J.-J. Renaud est un tableau exotique mais exact de l'énorme cité, propre, saine et bien administrée, au point de vue hygiène et police. Lisez *New York flamboie,* essai aussi vivant, aussi passionnant qu'un des romans d'aventures, si lus, du même auteur... et vous comprendrez l'Amérique et les Américains.

Chine, de Marc Chadourne, vient d'être couronné par le jury de *Gringoire.* Sans flatter son auteur, déjà lauréat antérieurement du prix « Fémina-Vie Heureuse », je puis écrire en toute sincérité que son recueil de reportages sur Hong-Kong, Canton, Nankin, Hankéou, Shanghaï et Pékin, est extrêmement à la page, ni trop optimiste, ni trop pessimiste, bref impartial et véridique. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'être un peu inquiétant, en ce qui concerne la jeune Chine soviétisée... mais ne vaut-il pas mieux voir clair que s'illusionner?... De Tahiti l'Enchanteresse nous arrive, pour nous consoler, un bien utile et bien précieux recueil de **Bibliographie du Pacifique,** dû à la plume autorisée du Gouverneur L. Jore, gouverneur des Etablissements français de l'Océanie. Ce volume comble une lacune et témoigne d'une investigation méticuleuse qui fait le plus grand honneur à son auteur, fin lettré devant l'Eternel. Ne manquez pas d'en lire la substantielle préface, qui est aussi du Gouverneur Jore, qui se distingua précédemment au Soudan.

Et maintenant, pour terminer, si nous parlions un peu « poésie exotique et coloniale »? Parmi les nombreux vers que j'ai reçus, deux albums ont retenu mon attention : **Les Scintillements,** de René de Vauvilliers, et **Amour cher Menteur,** de Solange-Rosenmark, le premier en vers réguliers, classiques, précédé d'une préface de Rosemonde Gérard; le second en vers libres, sans aucune préface (peut-être n'en a-t-il pas besoin?) mais adorné d'un délicat frontispice du graveur japonais Miçao Kuno, avec cette légende : « le jeune printemps va naître... ».

Ces *Scintillements,* de René de Vauvilliers, vous plairont parce qu'ils caressent la rétine sans la fatiguer, parce qu'ils sont harmonieux, sonores et voluptueux, très férus de ce Japon médiéval et féodal qui peut tenir en ces six vers :

Au mur est accroché, présent du mikado,

Le sabre qui fera gagner l'Eldorado
En épanouissant au flanc une fleur rouge...
A la faute, un grand cœur ne survécut jamais;
Et, malgré les progrès de l'Occident qui bouge,
Subsiste l'idéal de l'honneur japonais.

Quant à *Amour cher Menteur*, de la poétesse mauricienne et parisienne Solange-Rosenmark, née Autard de Bragard, c'est un délicieux recueil de poèmes en vers libres qui succède, en égale perfection, à son devancier, *La Dame créole*, qu'eussent aimé Baudelaire et Verhaeren. A vrai dire, l'exotisme de Solange-Rosenmark y est plutôt *intérieur* qu'extérieur, en nuances tendres, musicales, picturales, le tout brodé et festonné par endroits d'une amusante et exquise impertinence, celle de la jolie femme qui sait écrire et *chanter*.

Car n'est-ce pas un *chant* pathétique que ce lyrisme moscovite de 1932, d'une si poignante exactitude :

L'air est glacé
la neige renvoie
des lueurs pleines d'effroi !...
Et ces deux cents blêmes prisonniers
s'en vont, tête baissée, déjà murés en eux-mêmes,
le dos secoué d'affreuses toux.
C'est Moscou.

...Véritable paysage d'hiver à la Verestchaguine, le grand peintre russe du temps des Tsars!

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Chateaubriand chez Armand Carrel. — *La bouteille à la mer :* un poème de M. Hugues Fouras. — *La Revue de Paris :* impressions de M. Anthony Fokker bouclant la boucle pour la première fois sur l'avion de son invention. — *Les Amitiés :* un poème d'une des cent et quelques élèves posthumes de Desbordes-Valmore. — Mémento.

Mme M.-J. Durry a eu la rare fortune de découvrir un nouveau manuscrit des « Mémoires d'Outre-Tombe ». C'est l'objet d'un article que publie la **Revue des Deux-Mondes** (1er décembre).

Sur George Sand, Chateaubriand écrivit ces lignes qui ne figurent dans nulle édition des Mémoires :

Peut-être les ouvrages de Mme Sand doivent-ils une partie de leur effet à ce qu'ils sont d'une femme; supposez-les le travail d'un homme, l'attrait de curiosité disparaît.

Mme Sand parla peu à ce tribunal de la pénitence où elle m'avait rendu apostat, tandis que M. le vicomte Sosthènes [*de la Rochefoucauld*] la foudroyait de son éloquence. Madeleine écoutait avec humilité, penchant en avant, les coudes appuyés sur ses genoux, les deux mains jointes et allongées pour mettre en valeur l'élégance de ses doigts.

Voici qui a plus de prix infiniment : ce sont « deux pages » — « joyau du manuscrit », déclare Mme Durry — relatives à Armand Carrel, sacrifiées « par un scrupule de discrétion » :

Quelques jours après les funérailles, j'allai chez M. Carrel : l'appartement était fermé : lorsqu'on ouvrit les volets, le jour, qui ne pouvait plus rentrer dans les yeux du maître absent, entra dans sa chambre déserte. J'avais le cœur serré en contemplant ces livres, cette table, que j'ai achetée, cette plume, ces mots insignifiants écrits au hasard sur quelques chiffons de papier; partout les traces de la vie, et la mort partout.

Une personne chère à M. Carrel n'avait pas prononcé un mot; elle s'assit sur le canapé, je m'assis près d'elle. Une petite chienne vint nous caresser. Alors la jeune femme fondit en pleurs. Ecartant les cheveux de son front et cherchant à rappeler ses idées, elle me dit : « Vous allez voir M. Carrel. »

Elle se leva, prit un tableau sur lequel était jeté un voile, ôta le voile et découvrit le portrait de l'infortuné, fait quelques heures après sa mort par M. Scheffer. « Quand je l'ai vu mort, me dit cette femme, il était défiguré par l'agonie; son visage se remit après, et M. Scheffer m'a dit qu'il souriait comme cela. » Le portrait, en effet, d'une ressemblance frappante, a quelque chose de martyrisé, de sombre et d'énergique, mais la bouche sourit doucement comme si le mort eût souri d'être délivré de la vie. Celle qui devait un jour épouser Carrel recouvrit le portrait et ajouta : « Vous voudrez bien me donner une lettre pour que je puisse la montrer à mes parents : ils seront contents si vous m'estimez; je me défendrai avec cela. »

Pour essayer de la distraire, je lui parlai des papiers que M. Carrel avait laissés. « Les voilà, me dit-elle, il avait beaucoup de penchant pour vous, monsieur, il n'estimait presque personne et ne conservait que peu de lettres; en voilà seulement quelques-

unes; il y a des billets de vous, et puis une lettre de sa mère, qu'il a gardée à cause de la dureté de cette lettre. »

Je sortis de cette maison de malheur : vainement je m'étais cru incapable de partager désormais les peines de la jeunesse, car les années m'assiègent et me glacent; je me fraye à peine un passage à travers elles, ainsi qu'en hiver l'habitant d'une cabane est obligé de s'ouvrir un sentier dans la neige tombée à sa porte, pour aller chercher un rayon de soleil.

L'admirable écrivain, celui de ce dernier alinéa!

§

M. Hugues Fouras a peut-être lu Chateaubriand, tout au moins à travers Barrès? M. Fouras écrit en vers, avec une justesse de regard évidente et en obéissant à une fantaisie qui le porte à inventer des mots d'un sens toujours douteux. Ce poème provient de **La bouteille à la mer** (octobre-novembre) :

JE TE CHANTE CE LIED :

Où brillent comme une rosée
Mignonne, les Champs Elysées
Les affiches de tous les soirs...

Viens, Folle! Nous lirons un poème d'affiches!
L'heure flambe d'amour et d'électricité.
Les autos roulent dans le silence et le luxe
Et l'Avenue descend comme une Voie Lactée.
Viens! Le bonheur d'autrui gonfle nos âmes riches
Et monte comme un grand désir de sangloter...
C'est trop beau! C'est trop pur! On rosit jusqu'à l'âme.
Mains bleues. Joues bleues. Peau bleue. Visages-fleurs. Mensonges!
Des violettes sont au volant des Packard,
Les gestes de tes mains heureuses dans le soir
Posent de grands oiseaux sur les maisons de flamme,
Et que passe une auto qu'une rose conduit,
Que les Rolls-Royce d'or nous frôlent dans nos songes,
Nous sentons délirer tous nos sens éblouis!
Tes cheveux fafifolent au vent, —
Vivole et zazilutte!
Ta bouche juve sous mes dents
Où ma langue farfute.
Tes zizolis rondis sous mon tidoigt tictavent,
Je rêve à ton cabour charnimal et poustu...
Quoi? Tu ne comprends pas? Tu ne sais que le slave?
Encore un bel amour de foutu!

Usant des mêmes licences qui permettent à M. Fouras de créer des vocables à sens indéfini, nous le complimenterons, sans onuffe, d'avoir écrit ce poème extoroin.

§

La Revue de Paris (1er décembre) donne les « Souvenirs d'un homme volant ». Cet homme est Anthony Fokker, l'aviateur et constructeur néerlandais. Il raconte d'une manière impressionnante son premier essai de « boucler la boucle », pour imiter le Français Pégoud, inventeur de cette audacieuse acrobatie en 1912. L'année suivante, Pégoud était venu opérer à Johannisthal. « Ma plus grande ambition fut de l'égaler », écrit Fokker :

Le premier appareil que je construisis après avoir pris cette décision rappelait beaucoup par son aspect les monoplans français, mais il en était totalement différent quant aux détails techniques de la construction. Pour la première fois je me servis d'un fuselage rectangulaire de tubes d'acier soudés. Les ailes, — cellules de bois recouvertes de tissu, — étaient soutenues par des câbles. Dès que j'eus terminé et essayé le nouvel aéroplane, je décidai de tenter ma première boucle.

Personne ne m'avait enseigné comment m'y prendre, je ne savais qu'une chose, c'est que je l'avais vu faire. Pour y arriver, une grande vitesse semblait nécessaire. D'autre part, quand on redresse l'avion subitement, les ailes doivent fournir une résistance extraordinaire. Il y a des chances pour que quelque chose cède. Après avoir décrit quelques cercles, en essayant mon avion avec précaution comme un homme qui tâte du bout de son pied l'eau d'un bain froid, je redescendis et je hurlai à mes mécaniciens de me regarder, que j'allais tâcher de boucler la boucle.

Quand j'eus pris un peu d'altitude, je me pris à souhaiter de n'avoir rien promis. Je me sentis tout à fait épouvanté, j'avais trop peur pour me lancer. Tandis que je m'efforçais de maîtriser mes nerfs, je fis semblant de monter plus haut, désirant que mon moteur s'arrêtât, ou que survînt quelque incident qui me permît de m'en tirer sans déshonneur. Plusieurs fois je piquai pour reprendre de la vitesse; mais chaque fois que je remontais pour boucler la boucle, je me redressais comme un cheval rétif qui se refuse à sauter une barrière. Je me demandais toujours si j'avais donné à l'aéroplane une solidité suffisante pour qu'il résiste à une telle tension, et je repassais dans mon esprit tous les détails de la

construction pour être sûr de la force de chaque pièce. Ma situation était pire que celle du simple pilote qui doit se fier aveuglément aux autres. Finalement, je vis que le moteur n'aurait aucune défaillance. Les mécaniciens se tordaient le cou pour me regarder; il n'y avait pas moyen de reculer. Alors je serrai les dents et me dis : « Il faudra bien mourir un jour ou l'autre, autant aujourd'hui que demain. » Là-dessus, je plongeai, je pris de la vitesse jusqu'au moment où le vent se mit à siffler dans mes haubans et je tirai brusquement le gouvernail de profondeur.

L'avion bondit terriblement, se renversa sur le dos avec la rapidité de l'éclair et pendant un instant mes pieds perdirent le palonnier, pendant que nous restions suspendus la tête en bas. J'implorai le ciel que mes courroies ne lâchent pas. Puis nous fîmes un plongeon brusque vers la terre, et je redressai l'appareil aussi vite que possible. Une minute après, il avait repris sa position normale et poursuivait son vol.

J'avais réussi ma première boucle et j'étais encore en vie! Cette exclamation dépeint exactement mon sentiment de triomphe et tout ce que j'éprouvais. J'avais bouclé la boucle à 1.500 pieds d'altitude et je n'en avais guère perdu que 200 au cours de toute la manœuvre.

§

Si l'immortelle Marceline ne vivait toujours par ses poèmes où chaque femme retrouve une des peines dont se paie la joie d'aimer et, chaque homme, une image des blessures que son égoïsme rouvre sans cesse — elle revivrait par les centaines de disciples qui riment à son imitation. Nombreuses sont les filles spirituelles et supra-sensibles de la grande Desbordes-Valmore. L'une d'elles — Mme Yvonne Ferrand-Weyher — donne à la revue **Les Amitiés** (novembre) des « Poèmes d'amour et d'absence » qui rappellent la voix de l'harmonieuse muse de Douai :

LE BUIS LUISANT DE PLUIE

Le buis luisant de pluie enferme un chant si tendre
Et si pur que je crois saisir
Cet écho de mon cœur qu'appelle mon désir
Et qui ne se fait plus entendre.

Les brises sur ma bouche apportent la douceur
Chaude des iris et des roses,
Tant que je crois goûter entre mes lèvres closes
Ce miel qui coulait de ton cœur.

Si la feuille mouvante ou si l'herbe légère
Frôle les pointes de mes doigts,
Sous tes doigts doucement je sens comme autrefois
Mon cœur se faire et se défaire.

D'un tel trésor secret je tiens le souvenir;
Rien ne pourra me le reprendre.
Plus que mon souffle mien, je ne saurai le rendre
Que lorsqu'il me faudra mourir.

MÉMENTO. — *L'Archer* (novembre) : « Autour du voyage en Belgique de Charles Baudelaire (avec 3 lettres inédites du poète) ». — M. Ph. Dufour : « Charles Géniaux ». — « Le procès Scapin », par M. H. Jacoubet, sur deux vers de Boileau. — « Marguerite Burnat-Provins », par M. A. M. Gossez. — « Avec la 67ᵉ D. R. », notes de guerre du Dʳ Paul Voivenel.

Mercure Universel (novembre), nom nouveau de l'ex- « Mercure de Flandre ». — On y lit : « Pierre Louys et l'Espagne », par M. Camille Pitollet. — Poèmes de MM. R. Raynaud, V. Gassol, J. J. Rabearivelo, K. Snyabalian et Ludo Patris. — « Sofia », par M. G. Peytavi de Faugères.

Le Correspondant (25 novembre) : M. R. Chauviré : « Après les élections anglaises ». — « Poèmes » de M. Fernand Gregh.

La Revue Universelle (1ᵉʳ décembre), qui a décerné son grand prix annuel d'histoire à M. Pierre Gaxotte, commence la publication du « Siècle de Louis XV », le manuscrit couronné, d'un grand mérite. — Première partie de « Le Destin de Lord Thomson of Cardington », par la princesse Bibesco. — « La guerre est pour demain », par M. Ludwig Baüer, écrivain suisse alémanique.

La Nouvelle Revue française (1ᵉʳ décembre) : « Le Cirque », par M. C. F. Ramuz. — M. R. Brasillach : « Sénèque le Tragique » et une traduction par le même des « Adieux de Médée ». — « La Nuit d'Idumée : Mallarmé et la Cabale », par M. Denis Saurat.

La Kahena (4ᵉ trimestre) : « Les deux littératures marocaines », par M. Joseph Vattier. — « Recherches », par M. A. Pellegrin.

France et Monde (novembre) : M. le Dʳ A. Bocage : « Le Relèvement de la moralité publique ».

Revue des Deux Mondes (1ᵉʳ décembre) : Première partie du nouveau roman de M. Edouard Estaunié : « Madame Clapain ». — « La mort de l'automne », une suite de fort remarquables poèmes de M. J. Valmy-Baysse, dont c'est l'éclatante entrée à la revue.

La Revue Mondiale (1ᵉʳ décembre) : « Louis Loucheur », par M. L. J. Finot. — « Eléments d'une doctrine de paix », par M. Jehan d'Alleray.

La Revue de France (1[er] décembre) : **M. A. Pingaud : « Une page de la politique secrète de Napoléon III ». — « La littérature publicitaire », par M. Moufflat. — « Un Verlaine en sabots : Charloun », par M. E. Chauffard.**

La Revue des Vivants (décembre) : « Les cartels de la paix », par M. H. de Jouvenel. — « La politique contre l'esprit », par M. André Chamson. — « Pâque païenne à Alger », par M. H. de Montherlant. — « Lady Hamilton », par M. A. Gervais. — XXX : « Le secret de l'attitude des Soviets ».

La Grive (janvier) : « Ch.-Louis Philippe », par M. Georges Delaw. — Un bel article de M. Henri Davignon sur « Fernand Séverin » et un poème de celui-ci. — « Mes parents de Blaise », de M. Ernest Reynaud, une pièce de poésie familière, d'une couleur et d'un accent très heureusement personnels.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Essai et le Roman (*L'Action française*, 4 décembre). — Le prix Moréas (*Figaro*, 7 décembre). — La « Jeune Belgique » (*Le Soir*, de Bruxelles, 5 décembre). — Le château de Tournon et la maison de Mallarmé (*L'Œuvre*, 24 novembre). — Le « palimpseste » de M. Paul Claudel (*L'Intransigeant*, 5 décembre).

M. Léon Daudet (**Action Française** du 4 décembre) voudrait qu'il y eût un prix pour l'Essai, comme il y en a un pour le Roman.

Bien des jeunes écrivains français, et aussi de vieux écrivains, — le temps ne fait rien à l'affaire — écrivent des essais, ingénieux, amusants, subtils, savants. C'est une dérivation, mieux : une catégorie importante de la production littéraire. Il n'y a pas à mettre l'essai au-dessus, ni au-dessous du roman. On peut se divertir de l'un par l'autre.

Le roman, chez les écrivains doués de curiosité générale, n'est pas seulement un récit, ni une réminiscence autobiographique. Il est l'animation d'un essai, — intérieur ou imprimé — et intermédiaire entre cet essai et le drame. Il est la mise en mouvement d'un appareil d'idées, d'impressions ou de conjectures, et c'est ce qui lui donne son caractère universel. C'est ce qui fait que cette forme d'art, si souple et entraînante, ne périra pas. Car je ne crois pas plus à la disparition du roman qu'à celle de l'essai ou du drame.

Il est assez cocasse que certains critiques — dont l'erreur me paraît évidente — aient eu l'idée d'attribuer au plus grand essayiste anglais, à Roger Bacon, l'œuvre du plus grand des

dramaturges, Shakespeare. Il y avait, dans cette idée, comme une aperception du lien que je viens d'indiquer entre l'essai et le drame, à travers le roman. Pour que la fête fût complète, il eût fallu affirmer que Bacon, Shakespeare et Fielding étaient une seule et même personne, conjecture que l'on pourrait étendre à Montaigne, Molière et Honoré de Balzac. Mais certains romans de Balzac, tels que *Louis Lambert*, par exemple, ne sont eux-mêmes que des essais, à peine figurés et personnalisés.

L'œuvre de Rabelais, de notre père à tous, Rabelais, gloire et soleil des Lettres françaises, est, elle aussi, une intrication d'essais de tendance satirique, médicale et philosophique, d'épisodes romanesques et d'épisodes nettement dramatiques, tantôt comiques, tantôt tragiques. L'abbaye de Thélème et les mœurs des Thélémites est un essai sur la recherche de la félicité ici-bas. La scène des conseillers de Picrochole est la plus profonde, la plus belle et la plus mouvementée des scènes de théâtre. Aucune scène de comédie ne dépasse celle du mariage de Panurge. C'est ainsi que le spectacle de la vie se présentait à maître François sous ses trois figures, sans compter la quatrième, qui est la médicale. Néanmoins, cette œuvre géante présente cette singularité que la femme n'y joue aucun rôle si ce n'est quelquefois un rôle baroque. Cette anomalie m'a toujours frappé.

§

De M. André Rousseaux, dans le **Figaro** du 7 décembre, à propos du prix Moréas :

Dans les bilans littéraires où l'on se plaît aujourd'hui, et tandis qu'on liquide les valeurs surfaites, c'est peut-être du côté de la poésie qu'on trouverait le plus de consolation. Les poètes, ces dernières années, n'ont pas fait parler d'eux, généralement, avec autant d'éclat que certains romanciers. Mais ils ont accompli leur œuvre. Et maintenant, le jour où il y a un prix littéraire à décerner, il est peut-être plus facile de trouver un poète de mérite qu'un romancier. Je ne précise point cette hypothèse, et j'espère bien que l'Académie Goncourt, dans quelques heures, me démentira en nous donnant un romancier de choix à applaudir. Ce qui est sûr, c'est que le jury du prix Moréas, en couronnant avant-hier M. Marcel Ormoy, a montré que le testament de Jean Moréas ne risque pas pour le moment d'être inexécuté faute d'un digne lauréat.

Un digne lauréat, c'est un bon poète, et en l'occasion un poète d'une qualité plus particulière : un poète qui soit quelque peu de la postérité de Moréas, d'une façon très large, bien entendu, mais

cependant assez nette. On pourra dire qu'il n'est pas de poète aujourd'hui qui n'en soit, s'il est vrai, comme pensent quelques bons juges, que Moréas ait rendu à la poésie le même service qu'Anatole France a rendu à la prose : celui de l'avoir sauvée. Mais M. Marcel Ormoy est plus directement fils de Moréas. Il l'est, parce qu'il enferme souvent dans des poèmes concis, aux résonances douloureuses,

L'essor désespéré d'une âme insatisfaite.

Il y a beaucoup de stances dans son œuvre; elles n'ont pas, certes, la sublime amertume, le stoïcisme souverain des stances de Moréas. Elles s'abandonnent à une mélancolie plus encline à se délecter de soi-même. Mais une influence n'est pas une empreinte rigoureuse; si M. Marcel Ormoy n'était qu'un élève et un imitateur, il n'aurait pas droit à l'honneur qui lui est fait. Il mérite au contraire cet honneur, parce qu'il a accompli une œuvre qui, dès maintenant, a son visage propre.

§

M. Albert Bauwens (Albert Grésil) raconte, dans **le Soir** de Bruxelles, comment, avec quelques amis alors inconnus, il fonda la *Jeune Belgique.*

En octobre 1880, cinq étudiants en philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles se cotisèrent pour acheter un chromographe. Cet appareil devait leur permettre de tirer à trente-cinq exemplaires une publication littéraire qu'ils avaient décidé de faire paraître et pour laquelle Maurice Sulzberger, s'inspirant d'un dessin de Rops, avait trouvé le joli nom « La Chrysalide ». Ce nom avait été celui d'un cercle littéraire alors défunt.

C'est de cette humble « Chrysalide » qu'est sorti le beau papillon qui devait s'appeler « La Jeune Belgique ».

Les cinq fondateurs de « La Chrysalide » étaient, outre Sulzberger, Victor Wittman, Franz Mahutte, Henri Nizet et le signataire de ces lignes. Elle eut l'existence éphémère qui convient à une chrysalide : elle ne parut qu'une fois.

Quinze jours plus tard, j'entraînais mes camarades effarés de notre audace chez l'éditeur Havermans, dont je me rappelle l'ahurissement à l'aspect de ces « moins de vingt ans », comme on dit à présent, qui venaient traiter avec lui de la publication d'une revue. L'affaire fut conclue cependant et le premier décembre 1880, parut la première livraison de « La Jeune Belgique ».

J'en avais assumé tous les services, c'est-à-dire que j'étais à la fois le secrétaire de la rédaction, le correcteur, l'expéditeur, l'en-

caisseur, le trésorier. De cette manière, les frais généraux se trouvaient réduits au minimum. Mais la grande affaire demeurait tout de même le « recrutement des abonnés ». A 2 fr. 50 l'abonnement, il fallait beaucoup d'abonnés pour faire vivre la revue. Or, l'abonné ne vient pas spontanément aux publications nouvelles. Il faut aller le trouver, lui arracher sa signature.

Bien d'autres revues étaient nées avant la nôtre, qui étaient mortes par disette d'abonnés.

Après huit mois d'existence, non seulement « La Jeune Belgique » couvrait ses frais, mais elle augmentait le volume de ses livraisons. Je pris alors d'ambitieuses résolutions. La revue, de mensuelle qu'elle était, deviendrait bi-mensuelle. L'abonnement serait porté à 3 fr. 50.

Enfin, elle s'appellerait «La Jeune Belgique ».

Il y a, aimait à dire Waller, des hospices pour les vieilles gens et des académies pour les vieilles bêtes. Le mot était drôle, et si Waller ne l'avait pas inventé, il était bien dans sa manière. Le pauvre Waller ne pouvait prévoir qu'un jour Jules Destrée, devenu ministre des Beaux-Arts, fonderait une académie ou siégeraient tous les survivants des « Jeune Belgique ».

§

Dans **l'Œuvre** (24 novembre), M. Raoul Stephan appelle à l'aide pour sauver le château de Tournon et la maison où vécut Mallarmé, lorsqu'il était professeur d'anglais au lycée de cette ville.

Dans l'étranglement de la vallée du Rhône où se font vis-à-vis les deux bourgs de Tain-l'Hermitage et de Tournon, sur ce promontoire granitique de la montagne vivaroise, un vieux château du XVe siècle dresse ses tours massives, sa courtine brune et sa terrasse, d'où la vue sur le Rhône est un enchantement. C'est là que vécut cette lignée des Tournon qui a donné à la France de fiers hommes d'armes (trois frères furent tués aux guerres d'Italie) et le cardinal célèbre qui fut ministre et ambassadeur de François Ier et qui fonda le collège, aujourd'hui lycée, dont s'enorgueillit Tournon. Dans ce château mourut en 1536, sous les yeux atterrés de son petit page Ronsard, le fils aîné de ce roi, l'espoir de la France, le dauphin François, empoisonné peut-être par son échanson Montecuculli. Quarante ans plus tard, une mort non moins mystérieuse devait endeuiller les maîtres du château : la fille de Just II et de sa savante épouse, née de la Tour d'Auvergne, Hélène de Tournon, blessée au cœur par le dédain de celui qu'elle aimait, mourut en quelques jours sous le ciel gris des Flandres, où elle

accompagnati la cour avec sa mère; son prétendant repentant revint à Liége pour se heurter à ses funérailles, scène violemment tragique dont Shakespeare s'est souvenu dans *Hamlet.* Les siècles passent. Pour construire la route nationale du Teil à Lyon, on taille parmi les avancées du château et l'on construit contre son piédestal de granit une maison d'angle de trois étages. Ces lieux ne sont-ils pas prédestinés à la poésie? Au pied de ce château où passa Ronsard encore enfant, où vécut cette Hélène qui mourut d'amour, dans cette maison d'angle vécut le poète Mallarmé au temps où il était professeur d'anglais au lycée de Tournon (1863-1866). C'est là qu'il a jeté les fondations de son œuvre, comme il l'a dit lui-même, là qu'il écouta dans le chant des cloches le triomphe de l'azur...

Eh bien! depuis le rétablissement du tribunal, ce château, auparavant ouvert aux touristes et qui abrite un musée et une bibliothèque, est devenu une prison et le public ne peut le visiter. Quant à la maison de Mallarmé, elle est à vendre! Tous les amis des belles choses et des souvenirs émouvants souhaitent que la municipalité trouve un autre local pour loger sa demi-douzaine de détenus et achète la maison de Mallarmé. Mais la ville n'est pas très riche : ne se trouvera-t-il pas un mécène pour l'aider?

L'appel de M. Raoul Stephan a été entendu : le *Matin* du 13 décembre annonce que M. Edouard Herriot s'est rendu à Tournon et a promis son appui « à ceux qui déplorent cet état de choses ». Le *Matin* ajoute : « Nous souhaitons, avec lui, qu'on ne fasse pas fi plus longtemps des émouvants souvenirs qui s'attachent aux vieilles pierres du château de Tournon.

§

Le « palimpseste » de M. Paul Claudel. — L'**Intransigeant** du 5 décembre nous apporte une surprenante nouvelle :

Une pièce rare et curieuse — le plus long manuscrit de la littérature française — va affronter prochainement le feu des enchères. C'est, en effet, le 11 décembre que sera vendu à l'Hôtel Drouot, l'*Agamemnon* d'Eschyle, traduit par M. Paul Claudel, l'actuel ambassadeur de France à Washington.

Ce manuscrit mesure exactement quinze mètres et est rédigé à l'image des palimpsestes comme un long ruban continu.

Palimpsestes est tout à fait mignon...

P.-P. P.

ART

Exposition d'eaux-fortes et dessins de Rodolphe Bresdin et d'Odilon Redon : galerie Simonson. — Exposition Clémentine Ballot : galerie Ecalle. — Exposition Raoul Carré : galerie Jean Charpentier. — Exposition Georges d'Espagnat : galerie Druet. — Exposition Sabaggh : galerie Druet. — Exposition Paulémile Pissaro : galerie Barreiro. — Exposition Gaston Balande : galerie Armand Drouant. — Exposition Marcel Bach : galerie Barreiro. — Exposition Maragall Noble : galerie Druet. — Exposition Simone Gruet : galerie Armand Drouant.

L'exposition chez Simonson d'une série des plus belles épreuves de l'œuvre de **Rodolphe Bresdin** a permis à nombre d'amateurs qui connaissaient mieux sa légende que son œuvre de se mettre au courant d'un art subtil et personnel de bon imagier visionnaire, servi par une pratique méticuleuse. Rembrandt et Dürer ont influencé Rodolphe Bresdin, Dürer surtout. Bresdin tient de Dürer son souci de garnir fortement la planche, de la peupler de détails de personnages épisodiques, d'aspects d'architecture. Sur ce point même, il dépasse largement les ambitions de son maître et une part de l'insuccès qu'il rencontra de son vivant vient de cette floraison touffue de ses seconds plans et de ses fonds et de cette prodigue mise en scène de ses sujets. Rappelons pour mémoire que Bresdin attira l'attention de Champfleury qui le biographia sous le nom de *Chien-Caillou,* dérivation parisienne du nom de Chingachgook du *Dernier des Mohicans* dont les élèves des Beaux-Arts avaient gratifié Bresdin. Pourquoi ce surnom? C'est que Bresdin timide, sauvage et pauvre, habitait solitaire une masure en haut de la colline de Sèvres, alors peu fréquentée et qu'il offrait un exemple, assez fréquent à ces minutes juste post-romantiques, d'artiste isolé sans notion du monde et sans rapports avec lui. Son absorption par son métier en même temps que la complexion nourrie de ses planches donnait l'idée aux profanes d'un artiste absorbé jusqu'à la manie par l'étonnant travail de mise en scène des légendes qu'il traitait. Il n'y avait là qu'un souci de tout dire qui caractérisait la manière du primitif étonnamment consciencieux qu'était Bresdin. Son imagination était hantée de sujets évangéliques. Le *Bon Samaritain,* la *Sainte-Famille,* la *Fuite en Egypte,* voici ses thèmes principaux. Latéralement, les *Chasseurs surpris par la mort* évoquent le souvenir de Dürer. Il a gravé aussi des paysages très agrestes, très

fournis de détails et d'une exécution infiniment conscien-cieuse.

A la même exposition quelques dessins ou lithos d'**Odilon Redon,** autre visionnaire et d'imagination bien différente. Tandis que Bresdin complique et que les ramures de ses rêveries forment le bois enchanté qu'il tend en si curieuse complexité d'êtres et de détails, Odilon Redon résume sa pensée et le plus souvent c'est une seule figure parfois appuyée d'un large fond noir ou détachée d'un fond blanc sans vibration qui apporte l'expression de sa chimère, ou un masque de chimère, figure désaxée aux proportions de sa perception dans le songe. Plus que n'importe quel peintre, Redon, cultivé, lettré, songeur, écoute Poe et Baudelaire. Ainsi que des limbes, il a la prescience de la préhistoire. Les Impressionnistes, bon juges, l'associaient à leurs expositions, non tant pour la qualité de son imagination que pourtant ils appréciaient, que pour sa valeur de lithographe. Quel que soit le dosage de motifs de cette sympathie, le voici admis par les plus fougueux modernistes. Il a conquis la faveur de Degas, l'amitié de Camille Pissarro et la dilection de Gauguin. Redon peignait, en délassement de ses dessins, de petits tableaux de fleurs, sensibles et sages. Le temps vint où il s'avisa d'appliquer au tableau de fleurs l'originalité de sa déformation et il se révéla peintre très curieux et on ne peut opposer que quelques objections légères de détail à ceux qui le considèrent comme un grand peintre.

§

Mme **Clémentine Ballot** met une technique sûre et gracieuse au service d'une jolie imagination qu'émeuvent la douceur printanière d'un petit village silencieux, le glissement des barques à l'ombre des feuillures des îles par une matinée touchée de soleil chaud le long des jardins à corbeilles ordonnées et pelouses agrestes, où quelque jeune lectrice s'abrite sous une ombrelle japonaise qui unifie son teint et diapre sa robe rose.

Parfois, dans ces jardins, un vieux jardinier vient soigner des buissons de rhododendrons. Mme Ballot revêt ses paysages et ses décors d'une sorte de brume paisible qui en sensibilise la lumière en la multipliant. Cette façon de traiter la lumière

est la marque de sa personnalité. C'est une qualité bien à elle qui la classe parmi les peintres originaux, et c'est une qualité charmante.

§

Raoul Carré est un peintre de la montagne. Du moins s'est-il attaché depuis plusieurs années à dépeindre des escarpements, des routes montueuses, des lacets de chemins au flanc des coteaux, des eaux silencieuses de cimes, la dévalée des torrents, et les masses neuves ou ruineuses des châteaux et des habitations sur les hauteurs de Corse, de Provence ou du pays niçard. Il alterne cette manière de présenter les aspects chauds au ton presque fauve de vieilles portes à Briançon, de la forteresse de Queyras, des villages et des ravines qui l'entourent et des eaux bleu de lin ou de ciel qui la parcourent avec des impressions de cet air salubre, frais et léger qu'il trouve fleurissant l'horizon à Sallenches en Savoie avec l'atmosphère plus dorée de la Haute-Provence, alors que les Alpilles s'érigent en Alpes. Il figure, à ces hauteurs, les maisons dont les toits, ingénieusement construits, semblent s'emboîter les uns dans les autres pour se protéger des tourmentes de neige. Il montre aussi une série d'Annecy, le lac vu par de gros temps gris d'acier un peu enfumé et des rues d'un midi lavé de fraîcheur avec l'ombre de leurs arcades et la vivacité de leur peuplement.

§

D'Espagnat est un des beaux peintres de notre époque. Luministe supérieur, évocateur de beaux ports dorés de soleil doux où le vent du large fait légèrement vibrer à quai les voiles rouges des tartanes, il est resté un peu le romantique de ses débuts et parfois, au cours d'un voyage au Maroc, sa puissance imaginative lui permet de développer quelque beau cortège de cavaliers rouges autour d'un émir pourpre ou de figurer le périple printanier d'un jeune prince persan qui considère comme les beaux événements de sa route la rencontre de jolies baigneuses. Mais il est classique aussi par sa recherche de la pureté du mouvement, racinien, pourrait-on dire, dans sa *Méditerranée,* deux baigneuses qui regardent, extasiées et curieuses, le passage, sur la berge blonde de la

mer azurée, de cavaliers aux casques tremblants de plumes écarlates et bleues. Aussi dans sa *joueuse de flûte* qui appelle à la joie de la musique ses jeunes compagnes, et aussi le plus doux des horizons. Excellent peintre de nus, d'Espagnat nous montre une porteuse de corbeilles, dansante, d'une ligne parfaite. Il excelle d'ailleurs à varier les attitudes de ses nus. Ses modèles ne posent pas. Un rythme les parcourt. Elles s'agitent ou au moins se cambrent. S'il peint une femme immobile sur un divan, la paroi qui monte au-dessus de ce divan s'orne de prestigieuses allusions à des tableaux dont il groupe les tons en bouquets indistincts et charmants. C'est aussi un de nos meilleurs peintres de fleurs qu'il sertit toujours d'un décor fraîchement somptueux et imagé. Un portrait de Raymond Koechlin fait revivre le souvenir de cet excellent amateur d'art.

§

Sabbagh, dont les qualités fondamentales sont de grâce, tend vers la robustesse. Il y réussit et impose à l'attention de grands paysages larges, qui seraient panoramiques, sans son art à faire sortir le détail le plus pittoresque. Il extrait ainsi l'essentiel du charme et du caractère du paysage de la ville de Lannion, dominant sa plaine fleurie, de coins de la Majola, de la lande de Ploumanach sous les rayons de l'été et dans le jaunissement commençant de l'automne. Il est un remarquable peintre de nus féminins et un bon portraitiste, ce qu'il démontre par des portraits de garçonnets de vive allure et son propre portrait d'une rare vigueur d'analyse.

§

Paulémile Pissarro est surtout le peintre le la forêt normande. Cela ne l'empêche point d'aller silhouetter de pittoresques villages des bords de la Dordogne, grimpant à toits pressés vers le clocher de leur église; mais ce sont là vacances. Son domaine préféré ce sont ces pacages-clairières, ces cours d'eau silencieux où ne glisse qu'une barque de touriste ou un bachot de pêcheur parmi des berges presque à fleur d'eau que bordent, à peu de distance, d'épaisses masses d'arbres, des bouquets serrés qui vont vers d'autres cours d'eau, d'autres mares, d'autres pacages jusqu'à l'horizon où des masses arbo-

rescentes conglomèrent les verts les plus variés, du plus tendre au presque noir. Paulémile Pissarro porte à peindre ces verdoyances profondes et ces douceurs denses d'eau non point dormante mais ensommeillée, une qualité de paix abondante, réfléchie, recueillie et tranquille qui caractérise les larges peintures de plaine normande où son père, Camille Pissarro, faisait déferler tant de féeries de la lumière. Ce ne sont point les mêmes motifs, au contraire. Paulémile Pissarro tient avec évidence à se choisir un autre terroir. Mais le timbre d'émotion est tout pareil. Paulémile Pissarro a aussi des natures-mortes très distinguées, décrivant des faïences grises unies auprès de plats d'étain à reflets ternis. Il peint aussi des portraits très observés qu'il situa en plein air, dans un coin d'ombre d'un jardin, avec des fonds très ensoleillés dont se détachent, accessoire à la figure principale, de rapides et prestes et juvéniles silhouettes.

§

Balande, après quelques tâtonnements vers des effets de synthèse, auxquels il subordonnait la variété de ses lignes et l'éclat de sa symphonie de couleurs, se surpasse dans une série d'une vingtaine de toiles inspirées du paysage de Mantes et de son pont, du paisible site de Senneville, des rives de Seine à Valvins, des chênes de Barbizon et de La Rochelle dont depuis longtemps il est l'historien pictural et le pittoresque évocateur. Il décrit aussi à Larchaut une église en ruines encerclée d'un paysage urbain très vivant qui dans sa notation preste est fort intéressant. Sa description du Pont de Mantes est une des meilleures toiles qu'il nous montre. Toutes ses qualités de grand observateur de la nature et de l'animateur de foules s'y résument.

§

Marcel Bach peint en Provence de gais villages, des mas roses défendus de herses de cyprès, des allées montantes d'oliviers autour des bastides dont il décrit la salle avec la fenêtre ouverte sur un large horizon rose, cendré et poudroyant. Sur les tables de ces salles, il entasse des grappes de raisin, des figues en semis au pied de pichets verts ou noirs, de cruches à la panse profonde. Aussi il est allé en Dordogne et dans le

Lot. Il a choisi comme motifs les larges causses arides et désertes, se plaisant à souligner le vallonnement léger de ces étendues de pierraille légèrement verdie d'arbrisseaux et leurs horizons nobles, solides et solitaires.

§

Un jeune peintre espagnol, M. **Maragell Noble,** débute chez Druet, avec une série de gouaches, paysages et portraits qui ne manquent point de finesse.

Mme **Simone Gruet** montre chez Drouant une série de tableautins, étude de villages, de champs, de maisons rustiques embellies de la guirlande des glycines ou de vignes. Elle y montre d'heureuse naïvetés, parfois avisées et souvent intéressantes.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le legs Gustave Schlumberger à nos musées. — Exposition au Musée de l'Orangerie des dessins italiens des XIVe, XVe et XVIe siècles. — Au Musée des Arts décoratifs : exposition rétrospective des œuvres des fondateurs de l'Union syndicale des architectes français. — Nécrologie : Raymond Kœchlin. — Mémento.

L'éminent historien de l'épopée byzantine du Xe siècle et des Croisades, Gustave Schlumberger, de l'Académie des Inscriptions, décédé en mai 1919, n'était pas seulement l'évocateur du passé dont tout le monde connaît les livres d'une érudition si vivante, mais encore un amateur éclairé, qui, en mourant, a voulu faire bénéficier nos musées des œuvres d'art qu'il avait réunies. Ses libéralités, partagées entre les divers départements du Louvre, le Cabinet des médailles, le Musée des arts décoratifs, les musées de Strasbourg et de Pau, ont été commentées et relatées dans un fascicule spécial du *Bulletin des Musées de France* (1) que nous allons résumer, mais auquel il faudra se reporter si l'on veut avoir une idée complète de la valeur de ces donations.

Au **Musée du Louvre,** quantité de belles pièces sont venues enrichir la plupart de ses départements : celui des peintures a reçu pour sa part deux belles effigies par le délicat portraitiste que fut Gustave Ricard du père et du jeune frère du dona-

(1) Août 1931.

teur, Pierre et Edouard Schlumberger; — le département égyptien, sept morceaux intéressants de diverses époques, dont les plus beaux sont deux bustes d'hommes de la XIIe et de la XIIIe dynastie; — le département de la sculpture antique six petits bronzes, dont une statuette d'Hercule et une, d'un très beau style, mais malheureusement mutilée, d'Artémis, une tête de Jupiter et un aigle perché sur une éminence; — les séries de céramique et de verrerie antiques, une jolie coupe attique à figures noires et divers fragments; — le département des antiquités orientales, des pièces d'une importance capitale : onze plaques de bronze ciselées provenant de Balawat, près Mossoul, qui, avec d'autres conservées également au Louvre, au British Museum et dans diverses collections, avaient constitué le revêtement d'une porte de palais et représentent les hauts faits du roi d'Assyrie Salmanasar III; — le département des objets d'art du moyen âge, un bracelet en argent repoussé du IXe siècle, un aigle en bronze de la fin du XIe, et trois pommeaux d'épée ciselés du XIIIe provenant de Syrie.

Le **Cabinet des médailles,** non moins bien partagé, se félicitait du précieux apport de sceaux hittites et de tessères palmyréniennes en terre cuite, d'intailles gnostiques, de bagues antiques et de bijoux, de petits reliquaires en or, d'ivoires et de plaques de stéatite gravées en relief, ornées d'images de saints, de sceaux byzantins, et surtout de l'admirable série des monnaies de l'Orient latin, dont la publication par Gustave Schlumberger, en 1877, dans un magistral ouvrage, constitua ses brillants débuts en archéologie.

Au **Musée des Arts décoratifs** sont allés divers objets d'art d'Extrême-Orient : petites sculptures siamoises, statue indochinoise en bronze, tête provenant d'Angkor, statuettes de divinités bouddhiques, estampes d'Outamaro, etc., puis un manuscrit enluminé du XVIe siècle, *Liber amicorum,* et une collection d'environ deux cents volumes dans de riches reliures aux armes de Louis XIII, du cardinal de Richelieu et autres illustres personnages.

Enfin, se souvenant de son Alsace natale et des années de son enfance passées en Béarn, Gustave Schlumberger a laissé au **Musée de Pau,** outre des livres et des tableaux, une

série de monnaies du Béarn, et au **Musée de Strasbourg**, objet d'une prédilection spéciale, une importante collection d'œuvres de toutes les époques et de tous les genres : antiquités égyptiennes, statuettes antiques en terre cuite, céramiques grecques et étrusques, bustes funéraires palmyréniens particulièrement précieux et rares, sculptures du moyen âge et sculptures bouddhiques, gravures et dessins des XVIIe et XVIIIe siècles, ivoires byzantins et tableaux italiens, enfin œuvres de peintres du XIXe siècle amis de Schlumberger parmi lesquelles le portrait de sa mère par Ricard et le sien propre par Gervex, — le tout réuni dans une salle spéciale portant le nom du généreux donateur (2).

§

A la belle exposition de « Degas portraitiste » qui a fermé ses portes le 31 octobre, a succédé au **Musée de l'Orangerie** une exposition d'un autre genre, non moins remarquable, organisée au profit de la Société des Amis de Delacroix, créée il y a quelques mois en vue de sauver par une location, suivie éventuellement d'achat, l'appartement et l'atelier, situés au fond d'un jardin, 6, rue de Furstenberg, occupés par Delacroix de 1857 à sa mort en 1863. Pour seconder cette pieuse entreprise, le Musée du Louvre offre au public jusqu'au 15 janvier le régal de 146 dessins de maîtres italiens des XIVe, XVe et XVIe siècles choisis parmi les plus significatifs de ses riches collections et présentant comme l'histoire résumée du dessin en Italie durant cette période. M. Gabriel Rouchès, conservateur du cabinet des dessins de notre grand musée, qui a présidé à cette sélection, s'est appliqué, et a réussi, à donner une idée exacte de cette évolution en mettant sous nos yeux, dans leur ordre chronologique, des productions typiques non seulement des maîtres les plus illustres, mais encore d'artistes moins célèbres, parfois même anonymes, qui ont excellé, ainsi qu'il arrive souvent, dans le dessin primesautier plutôt que

(2) Ce n'est pas le seul enrichissement dont Strasbourg ait été l'objet; nous parlerons dans notre prochaine chronique (la place nous faisant défaut aujourd'hui) d'un nouveau musée municipal créé il y a quelques mois, celui de l'Œuvre Notre-Dame, où M. Hans Haug, directeur des musées de Strasbourg, a réuni et présenté de la façon la plus attrayante des sculptures du Moyen Age et de la Renaissance ayant trait à l'histoire de l'Alsace et de sa cathédrale.

dans les compositions de grande envergure, et il a joint à cet enseignement celui d'un catalogue parfait, dont les notices, d'une érudition scrupuleuse, abondent en renseignements précieux.

La salle d'entrée est consacrée au XIVe et au XVe siècle. Le premier est représenté par une seule pièce, mais particulièrement vénérable : la préparation de Taddeo Gaddi pour une de ses fresques, *La Présentation de la Vierge au Temple*, de la chapelle Brancacci à Santa Croce de Florence; — le second par quatorze feuilles d'études où Pisanello fait admirer ses qualités de portraitiste et surtout d'animalier, et par l'inestimable recueil (dessins à la pointe d'argent rehaussés d'aquarelle, au nombre de quatre-vingt-deux) de Jacopo Bellini, dans son antique reliure, qui est un des trésors du Louvre.

Les grands maîtres de la Renaissance occupent la salle centrale. On y remarque particulièrement, faisant cortège aux pages maîtresses de Léonard de Vinci, de Raphaël (esquisse de la *Belle Jardinière*, études pour la décoration de la Farnésine, pour l'*Héliodore chassé du Temple*, pour un *Cortège papal*, etc.), de Michel-Ange et de Corrège, d'exquis dessins de Lorenzo di Credi (un *Buste de vieillard* et surtout une *Tête de femme* sur papier rose), de Botticelli (*Tête de femme*), d'Andrea del Sarto (*Enfant riant*), de Pinturicchio, de Fra Bartolommeo, du Sodoma, d'incisives études de nu d'Antonio Pollaiuolo et de Signorelli. — Viennent enfin, dans les deux petites salles du fond, le groupe des Vénitiens : Giovanni Bellini, Carpaccio (études d'Orientaux), Giorgione (*Jugement de Pâris*), Titien, Véronèse, etc, puis des artistes romains : Jules Romain, Perino del Vaga, Lucas Cambiaso, Polydore de Caravage, Zuccaro, etc., enfin un choix de dessins des principaux maîtres de l'école de Fontainebleau.

Souhaitons qu'une future expertise nous apporte avec les Carrache, le Caravage, puis les maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, la suite de ce tableau si instructif.

§

Une autre exposition intéressante est celle qu'a organisée au **Musée des Arts décoratifs**, du 16 novembre à fin décembre, l'Union syndicale des architectes français en l'honneur

de ses fondateurs et de quelques-uns des précurseurs du mouvement auquel elle doit sa fondation. Elle a voulu mettre en lumière, par des dessins, des aquarelles, des relevés, des maquettes, — comme le fit, de son côté, M. Frantz Jourdain, disciple de ces maîtres, dans la vibrante préface du catalogue où il leur rendait hommage — les fécondes initiatives des artistes qui, vers le milieu du siècle dernier, eurent le courage, au mépris des anathèmes, des haines et des rancunes dont ils furent poursuivis, de secouer le joug des formules figées et caduques de l'enseignement officiel pour créer, à l'exemple de nos admirables maîtres d'œuvre du Moyen Age, une architecture nouvelle basée sur la logique et la raison : œuvre salutaire dont les protagonistes furent les Labrouste, les Viollet-le-Duc, les Baltard, les Bœswillwald, les Selmersheim, les Vaudremer, les Vaudoyer, les A. de Baudot (celui-ci ardent apôtre du béton armé, inventé et pratiqué dès 1849, comme l'a rappelé M. Paul Jamot (3) par un jardinier de Boulogne, Joseph Monnier, et qui a eu depuis une telle fortune), les Formigé (à qui l'on dut les charmants palais du Champ-de-Mars à l'Exposition universelle de 1889), les Lucien Magne, les Génuys, les Ch. Plumet, et autres — parmi lesquels on s'étonne de ne pas rencontrer au pavillon de Marsan un Sédille, autour des magasins du Printemps, un Dutert, architecte de l'admirable Galerie des Machines si stupidement démolie, et des galeries de paléontologie du Muséum, et un autre artiste dont l'imagination brillante ne faisait nul tort aux conceptions pratiques ainsi qu'en témoigne son projet, bien supérieur à celui de Baltard, pour les Halles centrales, Hector Horeau, dont le tort fut d'être trop en avance sur son époque et de n'avoir pas su intriguer pour réussir, et qui serait resté profondément ignoré, bien que Roger Marx lui eût accordé une place à l'Exposition centennale de 1900, si une étude intelligente et documentée, due à Mme Jeanne Doin (4) n'était venue sauver son nom de l'oubli.

Il n'était que juste de rendre un hommage public à ces novateurs : sans eux, sans leurs efforts, leurs trouvailles, l'exemple de leurs œuvres, notre architecture eût risqué de

(3) Dans son beau livre sur A. G. *Perret et l'architecture du béton armé* (Paris, Van Oest, 1927, in-4 ill.).

(4) Dans la *Gazette des Beaux-Arts* de janvier 1914.

croupir indéfiniment dans la routine, la copie paresseuse et stérile, contraire à toute logique, des styles grecs et romains, et nous n'aurions pas connu la bienfaisante renaissance qui a doté Paris, en compensation de trop de pastiches insipides du passé, d'édifices comme la bibliothèque Sainte-Geneviève, les églises Saint-Pierre de Montrouge et Saint-Dominique, le théâtre des Champs-Elysées... Aux dessins, aquarelles et relevés qui témoignent de la curiosité et des recherches de ces maîtres, rappellent les travaux de restauration dont nos vieux monuments furent l'objet de leur part ou montrent leurs propres créations, on avait joint des objets liturgiques exécutés sous la direction de Viollet-le-Duc, Bœswillwald, Vaudremer et autres, des vitraux de Gaudin d'après Eugène Grasset et, au centre du vestibule du grand hall, la belle statue par Frémiet de l'archange vainqueur du dragon qui surmonte la flèche de l'église du Mont-Saint-Michel.

§

Une perte qu'on ne saurait trop déplorer vient de mettre en deuil le monde des arts : celle de M. **Raymond Kœchlin,** président du Conseil des musées nationaux et de la Société des Amis du Louvre, vice-président de l'Union centrale des arts décoratifs, enlevé le 9 novembre dernier, à l'âge de soixante et onze ans, en pleine activité. Esprit d'une culture universelle, ouvert à toutes les curiosités, il avait commencé, après un stage à l'Ecole des sciences politiques, par s'intéresser aux questions de politique étrangère, et de 1887 à 1922 les traita avec autorité dans le *Journal des Débats*. Mais l'amateur éclairé qu'il était et qu'avait formé l'exemple de son père, lié avec les principaux artistes de son temps, le tourna bientôt, et presque exclusivement, vers l'étude des questions artistiques aussi bien du présent que du passé. Collectionneur avisé, il avait été un des premiers à apprécier les qualités raffinées de l'art japonais, et avait réuni de celui-ci d'admirables pièces auxquelles s'ajoutèrent ensuite des spécimens non moins choisis de l'art chinois et de l'art musulman. Mais notre art français ne l'intéressait pas moins, et il allait lui consacrer deux ouvrages capitaux: en 1900, en collaboration avec M. J.-J. Marquet de Vasselot, l'étude d'une de nos plus charmantes écoles provinciales : celle de sculpture de la Champagne méridio-

nale, puis, en 1924, une histoire monumentale des *Ivoires gothiques français*, qui fait non moins autorité. Cette vaste culture, alliée à un goût si sûr, qui s'étendait aussi bien aux créations du présent qu'à celles du passé (de belles toiles de nos impressionnistes voisinent chez lui avec ses séries d'Extrême-Orient) l'avait fait désigner en 1923 comme successeur de Léon Bonnat à la tête du Conseil des Musées nationaux; nul, en effet, n'était mieux qualifié pour présider à l'enrichissement de nos collections : la Société des Amis du Louvre l'avait déjà reconnu en le choisissant, en 1911, comme son président. En même temps sa large compréhension du beau l'avait porté, avec un sens très exact des nécessités de notre époque, à encourager le mouvement de rénovation de nos arts mobiliers et industriels; aussi, entré en 1899 au Conseil de l'Union centrale des arts décoratifs, devenait-il, en 1910, vice-président de cette Société, et c'est à son initiative que furent dues plusieurs des belles expositions qu'on a admirées au pavillon de Marsan. Sa disparition est une perte immense pour les arts et aussi, ajoutons-le, pour les innombrables amis que lui avaient conquis sa serviabilité et son infinie bonne grâce. Ce ne sera pas sans stupéfaction qu'on apprendra qu'un homme si remarquable à tant de titres n'était même pas chevalier de la Légion d'honneur. Bien que lui-même n'y attachât pas d'importance et s'accommodât avec une souriante philosophie d'une anomalie si choquante, il est permis de trouver scandaleux qu'aucun ministre de l'Instruction publique n'ait pris sur lui, en temps utile, de la faire cesser.

Mémento. — La belle publication *Les Trésors d'art des bibliothèques de France*, si intelligemment dirigée par MM. Richard Cantinelli et Emile Dacier aux éditions Van Oest, vient de s'enrichir d'un troisième volume (186 p. av. 96 planches; 360 fr.) qui n'est pas inférieur en intérêt à ceux qui l'ont précédé et dont nous avons parlé ici même. Comme dans ceux-ci, les autographes particulièrement curieux y alternent avec les manuscrits à peintures, les dessins, les cartes, les gravures originales, les reliures précieuses. Dans la première catégorie, voici des documents ayant figuré à l'Exposition du Romantisme, l'an dernier, à la Bibliothèque Nationale et que commentent MM. Dacier, Aristide Marie, Mme Marie-Louise Pailleron; — dans la deuxième, des manuscrits précieux et fort peu con-

nus appartenant à la Bibliothèque de Toulouse (*La Descente de saint Paul en enfer*), au Petit Palais (*Heures à l'usage de Paris*, du XVIe siècle, de la collection Dutuit), à la Bibliothèque Nationale (manuscrit de la *Légende dorée*, qui inspira Anatole France pour son *Sylvestre Bonnard*), à la Bibliothèque de Rouen (traduction des *Ethiques* d'Aristote illustrée par un enlumineur de Charles V), etc., manuscrits étudiés par MM. le chanoine Auriol, l'abbé Leroquais, G. Huard, E. van Moé, etc.; — parmi les dessins, un choix des plus remarquables pièces appartenant à l'école flamande, provenant de la riche donation Jean Masson à l'Ecole des Beaux-Arts, et que présente M. G. Bazin; une série de portraits de musiciens par Bonaventure Laurens (1853) à la Bibliothèque de Carpentras (article de M. R. Caillet), l'album conservé au Cabinet des médailles contenant des dessins du numismate Borell d'après les monnaies antiques du cabinet de Louis XIV à Versailles (article de M. David Le Souffleur), le frontispice dessiné à la plume du contrat de mariage de Marie-Antoinette, aux Archives du ministère des Affaires étrangères (article de M. A. Pingaud), des miniatures de Mme Récamier, de Mme de Staël et de Benjamin Constant, et un dessin d'Isabey pour l'« Ossian » de Napoléon Ier, ayant figuré à l'exposition du Romantisme, etc.; — parmi les reliures, celle du même « Ossian », des reliures aux armes d'Henri III, de Marie-Antoinette dauphine, etc., présentées par MM. H. Moncel, G.-D. Hobson et E. Dacier; — puis, avec une intéressante étude de M. Ch. Du Bus, un choix de portulans de la Bibliothèque Nationale; — enfin, parmi les gravures, des ex-libris, et des estampes originales d'artistes contemporains : Gabriel Belot, Louis Bouquet, Raoul Dufy et Pozzo.

La même librairie Van Oest vient de faire paraître sur *Les Peintres primitifs allemands du milieu du XIVe siècle à la fin du XVe*, un grand et bel ouvrage dû à un des principaux historiens d'art allemands : le Docteur Curt Glaser, directeur à Berlin de la Bibliothèque d'art de l'Etat (in-4, 138 p. av. 104 planches; 300 fr.). Cette étude d'ensemble, la plus importante publiée en France sur un sujet peu connu chez nous, présente la somme des connaissances, éparses jusqu'ici, qu'on possède sur ces maîtres. Pour la première fois se trouvent rassemblées dans leur suite chronologique les productions admirables et, pour beaucoup, ignorées de l'ancienne peinture allemande. Cette période de début est, sous le rapport de l'abondance, de la variété, de l'originalité des œuvres, la plus importante de l'art d'outre-Rhin; chaque province possède son école propre, ses productions bien caractérisées. Suivant M. Glaser, l'origine de la peinture germanique doit être cherchée dans notre école avignonnaise du XIVe siècle née de la rencontre de la peinture ita-

lienne, apportée au palais des Papes par Simone Martini, avec la peinture française. La Bohême, à la suite d'un double séjour à Avignon de l'empereur Charles IV et des relations établies entre sa cour et celle des Papes, fut la première à recueillir les enseignements venus de Provence, et Prague fut pour un temps le centre de la culture germanique. C'est là que l'art allemand donna ses premières productions avec Sebald Weinschrotter, Nicolas Wurmser, puis le Tchèque Théodoric de Prague. L'influence de leurs œuvres se répand ensuite à Nuremberg (témoin le retable Imhof par Bertold Landauer), et à Hambourg, où se distingua maître Bertram. A côté de l'école d'Avignon une autre surgit : celle de Bourgogne, apportant un art nouveau plein d'ardeur juvénile qui va inspirer, entre autres maîtres, Hermann de Cologne, Conrad de Soest en Westphalie, Francke de Hambourg, Lucas Moser de Rottweil près Constance. Puis une autre période s'ouvre avec la création des grands retables à volets sculptés et peints, où parfois celui qui en dirige l'exécution excelle dans les deux arts, comme Hans Multscher d'Ulm et comme, plus tard, au Tyrol, Michel Pacher. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tout le mouvement artistique qui se manifeste alors dans les diverses écoles régionales; force nous est de renvoyer au tableau complet qu'en donne M. Glaser, avec une abondance de documentation qui en met en lumière tous les éléments et une science critique qui en dégage toute la signification. Citons seulement les principaux maîtres dont les noms dominent cette histoire : à Nuremberg, le Maître de l'autel Tucher, l'œuvre la plus puissante qu'ait produite l'école nurembergoise avant Dürer; à Constance, Conrad Witz; en Westphalie, le Maître de Schoppingen, que suivront le délicieux Maître du retable de Liesborn, et, à la fin du siècle, les frères Dunwege; à Hambourg, Hinrik Funhof; à Lubeck, Hermann Rode, puis Bernt Notke; en Souabe Hans Multscher et le Maître du retable de Sterzing; à Cologne, la suave école qu'illustrent les noms de maître Wilhelm, de Stephan Lochner, des maîtres anonymes dits de la *Vie de Marie*, de la *Glorification de la Vierge*, de Saint-Séverin, du retable *de Saint Barthélemy*; en Franconie, le charmant Friedrich Herlin; à Nuremberg, Hans Pleydenwurff puis Wohlgemut; dans l'école bavaroise, amie de la véhémence et du pittoresque, Hans Pollack; en Alsace, Gaspard Isenmann puis Schongauer, près duquel on peut placer le maître rhénan dit du *Hausbuch;* en Suisse, le « Maître à l'œillet »: à Ulm, Hans Schuchlin, Barthélemy Zeitblom et Bernard Strigel, que continuera à Augsbourg Holbein le Vieux; à Salzbourg, Rueland Frueauf, qu'on peut rapprocher des Souabes; enfin dans le Tyrol méridional, où l'influence flamande qui s'était infiltrée après 1450

dans les écoles que nous venons de citer fait place à celle de l'Italie voisine, des œuvres particulièrement savoureuses où s'allient les qualités des deux races et dont la plus marquante est le merveilleux retable sculpté et peint de l'église de Sanct-Wolfgang en Haute-Autriche, par Michel Pacher et son atelier (5). 140 reproductions en héliotypie réparties sur 104 planches donnent une idée très complète de cette magnifique floraison d'un siècle et demi.

Les *Primitifs italiens* sont plus connus du grand public. Néanmoins on accueillera avec plaisir et on lira avec infiniment de profit le beau livre où M. Louis Hautecœur a résumé les cours qu'il professa de 1923 à 1927 sur ce sujet à l'Ecole du Louvre (Paris, Laurens, gr. in-8, 292 p. av. 60 planches; 80 fr.). C'est une histoire détaillée de toute la peinture italienne depuis ses origines jusqu'au début de la Renaissance, où se trouvent étudiés d'abord les différents courants d'où sortit cette peinture, puis Giotto et son école, les Siennois, l'école florentine du XIV[e] siècle, le mouvement réaliste dans l'Italie du Nord (Bologne, Padoue, Vérone, la Lombardie, les Marches, l'Ombrie) entre 1375 et 1435, puis la peinture florentine durant la première moitié du *quattrocento;* enfin les tendances et les thèmes nouveaux d'où va naître la Renaissance. Par la sûreté de son érudition, l'intelligence de ses vues, la clarté de son exposé, l'heureux choix et l'excellence des reproductions, ce beau livre se classe parmi les meilleurs ouvrages d'ensemble que nous possédions sur la première période de l'art italien.

Dans ce même domaine de la peinture primitive, nous avons aussi à signaler un nouveau tome (le sixième) du magistral ouvrage, dont nous avons annoncé ici les précédents volumes, où M. Max-J. Friedländer, avec la science et la pénétration qui lui ont valu tant d'autorité, a entrepris de retracer l'histoire de l'ancienne école de peinture des Pays-Bas : *Die altniederländische Malerei.* Ce nouveau volume est consacré aux deux principaux maîtres de la peinture brugeoise : Memling et Gérard David (Berlin, Paul Cassirer; in-8, 179 p. av. 101 planches; 30 marks). Avec la méthode critique la plus rigoureuse, basée à la fois sur les textes existants et l'étude intrinsèque des œuvres, l'auteur évoque la personnalité et retrace la carrière de chacun des deux artistes, les examinant sous leurs divers aspects, dressant la liste chronologique de leurs créations indiscutables, que 101 belles reproductions à pleine page mettent sous les yeux du lecteur.

Ajoutons à ces livres le magnifique numéro de Noël que *l'Illus-*

(5) Voir dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril, juin, juillet et octobre 1894 notre étude sur ce maître et son œuvre, jusqu'alors ignorés en France.

tration vient de publier : entre de nombreuses reproductions en noir ou en couleurs d'œuvres de nos musées, on y admire particulièrement, accompagnant un article de M. Georges Fontaine sur les émaux limousins, un choix des plus belles pièces du Louvre, du Musée de Cluny et de la collection Dutuit, rendues avec tout leur éclat et même leur relief dans d'étonnants fac-similés en couleurs.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Léon Riotor : *Lyon (Lugdun), la ville de la Soie*) ; Pierre Roger. — J.-A. Brutails : *Pour comprendre les monuments de la France*, Hachette.

Sur la grande ville du Sud-Est, la capitale en somme de la France méridionale, les ouvrages sont déjà nombreux. Léon Riotor en apporte un nouveau, **Lyon (Lugdun), la ville de la soie,** qui est abondant, bien documenté et sera précieux pour les chercheurs de l'avenir.

Lugdum (Lugdunum), au confluent du Rhône et de la Saône, ne date guère que de l'époque romaine. On en parle sous les premiers Césars, et la Cité prend l'importance d'un centre militaire et administratif. C'est alors que fut bâti, au flanc sud de Fourvières, le palais des préfets du prétoire ou gouverneurs de la Gaule. Auguste séjourna plusieurs fois à Lugdunum, et on sait qu'il dressa les plans de plusieurs édifices de la ville; son fils Drusus y éleva, à la pointe du confluent du Rhône et de la Saône, un temple : *A Rome et Auguste, dieux tutélaires de la Gaule*. Plusieurs empereurs séjournèrent ensuite dans la ville; Caligula y donna des jeux; Claude, Néron, Trajan, Adrien et Antonin le Pieux y apportèrent divers changements et embellirent même la Cité. Le christianisme, qui s'était répandu à Lyon vers 212, construisit ses premières églises, Sainte-Croix et Saint-Jean-Baptiste.

A l'époque des invasions barbares, Lugdunum fut occupé par les Burgondes et les Franks, qui dévastèrent toute la région, et en 478 Lugdunum devint la capitale des premiers.

Plus tard, Charles Martel attaqua avec succès les Burgondes et occupa la cité, qu'il pourvut d'une garnison.

Avec Charlemagne, la Gaule sort enfin du long marasme mérovingien; diverses églises furent construites ou réparées à Lyon. Plusieurs changements survinrent encore sous les derniers Carolingiens; la Cité qui avait pris rang de capitale

perdit ce titre et finit par échoir au comte Guillaume, qui fut le premier gouverneur de Lyon. A l'époque, la ville prospérait et son commerce s'étendait jusqu'à Alexandrie, l'Arabie et l'Inde.

Sous les premiers Capétiens, Lyon était devenue en somme la véritable capitale du pays. Les prélats prennent le titre d'archevêques-comtes; leurs chanoines étaient qualifiés comtes de Lyon. Le XIIe siècle retentit des âpres luttes des comtes du Lyonnais et du Forez contre les archevêques. En 1162,.l'église-cathédrale Saint-Jean est saccagée ainsi que le cloître. Vers 1200 s'établit la Commune de Lyon, qui choisit cinquante des principaux citoyens pour former son corps de ville; et ce fut sous Philippe le Bel que la province fut définitivement rattachée à la royauté. Avec Charles V et Louis XI s'établit le monopole de la fabrication de la soie et des draps d'or, sur lesquels le volume donne de nombreux détails mais que nous ne pouvons indiquer ici. L'époque mentionne encore la présence à Lyon de toute une pléiade de poètes et prosateurs, dont le plus célèbre fut Ronsard sous le règne de Charles IX.

Vers 1555, il y eut encore des troubles dans la ville avec les guerres de religion, qui commencèrent par le massacre de Vassy, et diverses églises de Lyon furent saccagées par les huguenots. Avec les XVIIe et XVIIIe siècles, on y vit se développer le commerce de la soie. Puis ce furent les troubles de la Révolution, un siège de la ville contre laquelle Kellermann envoya dix mille hommes et cent canons, et qui se rendit après une résistance de soixante-deux jours.

Sous le Consulat, on parle surtout de la grande invention de Jacquard pour la fabrication des tissus, qui fut difficilement acceptée par les ouvriers, mais finit par triompher. Sous la Restauration, on parle de Mme Récamier, d'Ampère, de Thimonnier qui inventa la machine à coudre; plus tard, de Pétrus Borel, Pierre Dupont, Puvis de Chavannes. Dernier détail, c'est à Lyon que fut assassiné le Président Carnot.

Le livre de Léon Riotor est tout indiqué pour prendre place dans nos bibliothèques avec les divers ouvrages concernant nos provinces. Il parle encore incidemment de l'Hôtel de Ville, de la Cathédrale et des diverses paroisses parmi de nombreuses indications sur la vie de la Cité. Il comporte une

illustration intéressante et se trouve dans la catégorie des livres qui complètent les ouvrages généraux que nous avons déjà sur l'Histoire de France.

§

On trouvera encore chez Hachette un petit volume de M. J.-A. Brutails : **Pour comprendre les monuments de la France,** qui est en somme un véritable manuel à mettre dans la poche quand on voyage. Il donne en effet des indications précises sur les recherches à faire par ceux qui s'intéressent à l'archéologie. Le volume étudie successivement l'architecture gallo-romaine; la période romane, avec l'analyse de ses constructions; la période ogivale ou gothique, sur laquelle il s'étend abondamment; la Renaissance et les temps modernes. L'époque gallo-romaine a laissé quelques monuments; mais il n'est en somme à peu près rien demeuré des époques mérovingienne et carolingienne. La période romane par contre a laissé en France d'assez nombreux édifices. M. J.-A. Brutails donne des détails sur les procédés de construction, et indique qu'on commençait déjà l'édification d'une église par son chevet. La construction gothique est constituée surtout par son armature, que viendront fermer le toit et des panneaux de remplissage; des contreforts extérieurs servent à neutraliser la poussée des voûtes; mais les édifices valent surtout par leur ornementation qui est généralement délicieuse. M. J.-A. Brutails étudie successivement les diverses parties des constructions. Les bases, fûts, chapiteaux, pilastres, corbeaux et culs-de-lampe, les entablements et corniches, les frontons et gâbles, les voûtes, etc...

La Renaissance est indiquée en France comme s'étendant de 1520 à 1590, c'est-à-dire de François Ier à Henri IV. Elle a laissé un art qui se rapproche beaucoup du nôtre, mais dont la décoration est remarquable. Ce fut ensuite l'époque de Louis XIV, avec ses beaux hôtels, la Régence, Louis XV avec le style rocaille, le style Louis XVI, le style de l'Empire, avant d'arriver aux pauvretés modernes. Le petit livre de M. J.-A. Brutails comporte de multiples détails et sa publication ne sera pas inutile.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Remise à M. Fradin des objets de la perquisition. Fausses assertions du Rapport des Experts. — Fixation du procès Fradin contre Dussaud. — Jean-Paul Ariste : *Neolithis, roman néo-moderne*, Paris, Nouvelles Editions Argo.

Remise à M. Fradin des objets de la perquisition. Fausses assertions du Rapport des Experts. — Le 2 décembre 1931, à la suite du non-lieu du Tribunal de Cusset, confirmé par la Cour de Riom, les objets de Glozel, saisis lors de la perquisition, ont été remis à M. Emile Fradin.

Mᵉ Silvy, huissier-audiencier, dressa alors un procès verbal de constat de l'état dans lequel les objets revenaient de leur long séjour à l'Identité Judiciaire. En voici les principaux passages :

« *Procès-verbal de Constat.* — L'an mil neuf cent trente et un et le deux décembre. . . . .

Me suis transporté à Cusset au Greffe du Tribunal de ladite ville, où étant à quatorze heures Monsieur Fradin a requis M. Albert, greffier en chef dudit Tribunal, de vouloir bien lui remettre les objets dont il est question ci-dessous.

M. Albert, ayant déclaré être prêt à faire cette remise, a de fait mis à la disposition de M. Fradin trois caisses en bois dont les scellés ont été reconnus intacts.

Ces remise et reconnaissance faites, il a été, en présence de MM. Albert, greffier en chef, et Ollier, greffier, de Mᵉˢ Mallat, avocat, et Blanc, avoué de M. Fradin, procédé à l'ouverture desdites caisses et à l'inventaire des objets qu'elles contenaient.

La vérification desdits objets a donné lieu aux constatations suivantes :

— Un galet gravé est décapé fraichement sur la moitié d'une face et porte des traits surajoutés.

— Une hache a été limée secondairement sur une face pariétale ainsi que sur un bord du tranchant poli anciennement.

— Un galet perforé a été cassé sur un bord et présente des signes retouchés secondairement.

— Un galet, orné d'un bouquetin, présente des traits surajoutés.

— Un galet, orné d'une tête de faon, présente au niveau de cette gravure deux traits retouchés secondairement.

— Un galet, orné d'une scène d'allaitement, a eu tous les traits retouchés du côté de la gravure, ainsi que trois signes alphabé-

tiformes parmi ceux de l'inscription gravée sur l'autre face. Ce galet a été brisé en deux, décapé, et porte des rayures fraîches en son milieu.

— Un vase, à tête de chouette, a eu le fond scié ainsi qu'une partie latérale.

— Une empreinte de main a été sciée sur deux portions de sa face postérieure.

— Dans un sac en papier où l'Identité Judiciaire a inscrit « deux pièces bidentées », on ne trouve qu'un petit débris de « dent ».

— On ne retrouve également qu'un petit morceau d'os dans un papier portant la mention « pendeloque ».

— On ne retrouve également que six petits morceaux de harpons dans un sac en papier portant la mention « six harpons ».

— Un peigne à trois dents a deux de celles-ci cassées fraîchement.

— Un peigne à quatre dents est scié dans le haut et cassé latéralement. Une dent plongée dans un acide par les experts n'a laissé subsister qu'une petite pellicule transparente. Ce peigne a été immédiatement mis par nous dans une boîte pour être photographié et, à cet effet, nous avons conservé la boîte sur nous.

— Une aiguille est retrouvée cassée.

— Quatre galets sont collés sur un carton; trois d'entre eux présentent au niveau de leur perforation des retouches récentes.

— Une idole a été décapée à la partie supérieure et sciée à la face postérieure.

— Trois autres idoles sont cassées et sciées.

— Une petite casserole en fer battu est à demi remplie d'une boue sableuse desséchée; c'est une boue exactement semblable à celle du pays. La coloration et l'aspect de cette boue graveleuse sont très différents de ceux des tablettes et des poteries de Glozel, contenues dans les caisses sus-indiquées.

Objets divers. — L'inventaire donne en outre de nombreux débris modernes tels que morceaux de vase à fleurs et de bols, un morceau de corne de vache, etc., etc.

L'inventaire étant terminé, M. Emile Fradin a pris possession des objets qui lui étaient remis.

Ensuite nous nous sommes rendu immédiatement chez MM. Pinson et Guelpa, photographes à Vichy, que nous avons requis de photographier le peigne à quatre dents dont nous étions porteur. MM. Pinson et Guelpa ayant déféré à notre invitation, il a été, sur-le-champ et en notre présence, pris une photographie dudit peigne. A la suite de quoi MM. Pinson et Guelpa nous ont remis

une épreuve de ladite photographie, épreuve que nous incorporons ci-après dans le présent procès-verbal.

En foi de quoi j'ai dressé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de droit.

Enregistré à Vichy, le 7 décembre 1931, F° 77, C° 32.

Signé : J. SILVY.

Le Receveur. Signé : Illisible. »

Dans ma *Réfutation* du Rapport des Experts policiers, parue dans le *Mercure de France* du 15 septembre 1930, il me fut facile de relever de nombreuses erreurs de même ordre que celles du Rapport-Almazoff où, s'abritant derrière de nombreuses expériences scientifiques, l'expert voulait démontrer qu'une tache de matières fécales était du sang humain!

Mais aujourd'hui, dans sa froide rigueur, le procès verbal de constat, dressé au greffe du Tribunal de Cusset, nous révèle, au sujet de la décalcification d'une dent de peigne, une autre catégorie... « d'erreurs ». En effet, les experts policiers assuraient formellement dans leur Rapport :

Quant à la matière interstitielle, elle est parfaitement intacte. Pour rendre ce fait particulièrement sensible, nous avons décalcifié une seule dent du peigne en la plongeant dans un tube à essai rempli d'une solution diluée d'acide chlorhydrique. Au bout de 48 heures nous avons constaté que cette dent était devenue molle et flexible, *sans avoir rien perdu de sa forme qui était demeurée absolument intacte.* (C'est moi qui souligne.)

Or, comme le consigne le constat de l'huissier, comme s'en sont rendu compte les nombreux témoins qui ont assisté à l'inventaire, comme ont pu le voir les lecteurs de l'*Œuvre* (6 décembre 1931) qui a reproduit la photographie du peigne au moment de sa restitution, la dent plongée dans la solution diluée d'acide chlorhydrique a été presque entièrement dissoute. Il ne reste d'elle qu'une simple pellicule, mince et transparente!

Donc, contrairement à ce qu'affirmaient les experts policiers, cette dent de peigne était fortement minéralisée, c'est-à-dire fossilisée, puisque presque toute sa substance s'est dissoute en milieu chlorhydrique.

Que peuvent valoir, je vous le demande, des conclusions basées sur des constatations ainsi faussées?

Dr A. MORLET.

§

Fixation du procès Fradin contre Dussaud. — On se souvient que pour empêcher la venue du procès en diffamation que le 8 janvier 1928 la famille Fradin avait intenté à M. Dussaud, Me Garçon et la S. P. F. organisèrent, à grand fracas, la singulière perquisition du musée de Glozel et que l'instruction fut prolongée à Moulins pendant près de trois ans.

Le juge d'instruction de Cusset ayant rendu une ordonnance de non-lieu, confirmée par la Cour de Riom sur appel de la S. P. F., la famille Fradin va pouvoir maintenant reprendre l'offensive. Pour avoir retardé l'échéance fort longtemps, M. Dussaud, qui la redoutait tant, n'en devra pas moins rendre compte de ses propos diffamatoires.

En effet, l'affaire, appelée le 9 décembre 1931 devant la 12e chambre, vient d'être fixée, pour être plaidée le 8 et le 9 mars 1932.

On verra alors, bien que ce soit de simples paysans qui demandent justice contre un membre de l'Institut, qu'il y a encore des juges à Paris.

§

Que Glozel ait fait la joie des humouristes et tenté parfois les romanciers n'est pas étonnant; encore ne connaissent-ils de « l'affaire » que l'écume; mais celui qui connaît les ingrédients du bouillon et comment on l'a fait cuire trouve dans toute l'histoire plus encore de comique que le commun des mortels n'en peut imaginer. Je crois avoir réussi à conserver plus de sérénité que la plupart des autres; mon âge déjà avancé m'a évité les tranchées (je parle de celles de la Guerre; celles de Glozel, j'y ai suffisamment pataugé), mais du moins la Guerre m'a fait assez écoper, à bien des points de vue, pour que la bataille de Glozel n'ait jamais pu me paraître que comme un faible succédané. Et tout le premier j'ai été effaré par l'excitation, non seulement de ceux qui jouaient un rôle actif dans la bagarre, mais aussi des spectateurs, qu'on eût pu croire, selon le cliché, impartiaux.

Néolithis est-il un roman à clef? Si, grâce à certains traits,

je crois pouvoir reconnaître certains combattants, j'éviterai pourtant d'attacher l'étiquette; d'ailleurs, il y a des chances pour que ceux qui sont visés soient les derniers à se reconnaître. Et comme Glozel ne m'a pas aigri le caractère, je ne veux pas être méchant, si même M. Jean-Paul Ariste l'a été. Le thème central est bien l'aventure du hameau de Glozel, ignoré de tous et subitement lancé dans la grande célébrité internationale grâce à une découverte qui, dans le village supposé de Puy-des-Rampions en Quercy, est aussi réelle qu'à Glozel même. Ce qui est ajouté, c'est l'étrange ramassis de fantoches qui ne comprennent goutte à la manœuvre de M. Clampin-Fouilloux, « l'éminent savant, président du Cercle des Hautes Etudes préhistoriques de France », lequel se fait fort de découvrir une station néolithique sur le territoire de la commune et, avant même que la découverte ne soit faite, propose de dénommer *Neolithis* le modeste Puy-des-Rampions. L'idée de tirer de cette donnée un roman était bonne; mais M. Ariste, à mon goût, l'a trop tourné à la blague. Balzac en eût fait un roman social cruel : en présence de l'afflux des étrangers et des richesses, les fantoches locaux, qui datent de 1880-1890 comme mœurs et langage, auraient été désaxés et on aurait dû voir se produire des réactions tragiques.

Mais c'est le droit du romancier de suivre le chemin qu'il préfère et je ne lui reprocherai même pas, puisqu'il considère que c'était une bonne blague à faire, d'inventer une caverne illuminée et décorée de fourrures, où résident une princesse à la Pierre Benoît, et sa fille, qui passe son bachot et, malgré son nom pseudo-mythologique de Maïta, finit par faire l'amour avec un nommé Picardan. Il y a aussi, comme de juste, le noble ruiné; le trésor (ce sont des émaux de Limoges anciens) qui lui rend la fortune et la santé; le maire anticlérical idiot et crapule qui danse le tango avec l'abbé parfait et humain; il y a des femmes, et qui font l'amour avec qui elles ne devraient pas... Bref, tous les condiments nécessaires.

Et Glozel, là dedans? Glozel fait la sombre nuée qui déverse de la pluie pendant des mois; pousse tout le monde à chercher des cailloux et des os sculptés; fait que deux paysans, les Poulaillon, trouvent en effet un gisement aurignacien d'une étonnante valeur scientifique et marchande; fait qu'on fouille

et déblaie toutes les grottes et cavernes du pays et met au jour des richesses sinon toujours préhistoriques, du moins naturelles, de sorte qu'on découvre aussi des émules à Padirac.

Le lecteur, on le voit, est bien servi; il peut admirer aussi un joli portrait de l'auteur; et il a, signée de M. A. de la Motte-Capron, une préface où on parle beaucoup de Glozel, du procès intenté aux Fradin, et qui confirme mon impression (je n'écris et ne lis les préfaces qu'en dernier) que c'est bien Glozel qui est l'âme invisible mais permanente du roman. Ceux qui voudront identifier le préhistorien Clampin-Fouilloux devront lire sa biographie pages 59-61; et ceux qui s'intéressent au problème du prétendu hiatus entre le paléolithique et le néolithique écouteront ce qu'en dit l'ingénieur Michel Arnavaud, pages 218-224, où il explique aussi pourquoi les trouvailles dans le champ des Poulaillon père et fils révolutionnent la science et valent à Neolithis et à ses habitants, y compris le vaillant journaliste Picardan, des inimitiés et des avanies sans nombre (pages 224-227). Mais pourquoi les paysans mettent-ils le feu au château de Clampin-Fouilloux, l'ennemi de Glozel, je veux dire du champ des Poulaillon? Pour venger la préhistoire diffamée? Fichtre! Heureusement que la vraie affaire de Glozel ne se termine pas aussi tragiquement, mais... en queue de poisson. Au dernier Congrès préhistorique tenu à la Faculté de Médecine nous nous sommes rencontrés, M. Vayson de Pradenne et moi, et avons discuté en séance sans nous connaître; après, on nous présenta l'un à l'autre; et nous ne nous sommes pas battus en duel. Ah, si nous vivions au temps des Mousquetaires, les vrais, ceux d'Alexandre Dumas, Dieu sait de combien de sang Glozel aurait été arrosé! L'incendie de M. Ariste me semble excessif... Les préhistoriens ne sont pas si féroces. A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Serge Eyrival : *Le Père Boissot*, drame en 4 actes; Berne, Editions du Chandelier. — Noëlle Roger : *Le Chercheur d'Ondes*, roman; Paris, Calmann-Lévy. — Benjamin Vallotton : *...Et voici la France;* Paris, Payot. — P. Perret, pasteur : *Dieu serait-il Allemand?;* Paris, « Je sers ». — Pierre Courthion : *Courbet;* Paris, Floury. — Mémento.

Est-ce un effet de la « crise »? Le rythme de la production

littéraire, en Suisse romande, paraît s'être sensiblement ralenti cette année. On ne songerait pas à s'en plaindre, on pourrait même s'en réjouir, si, le nombre baissant, la qualité s'améliorait.

Le premier volume qui me tombe sous la main, **Le Père Boissot,** drame en quatre actes, par Serge Eyrival, n'autorise, hélas! aucun espoir. Il serait difficile d'aller plus loin dans la platitude et la vulgarité, d'injurier plus lourdement le génie de la langue française. Je veux croire, pour l'honneur de mon pays, qu'il ne s'y trouvera pas, dans le village le plus déshérité, des malheureux assez privés de tout pour consentir à jouer, même par charité, cette absolue niaiserie. C'est déjà trop que, pour elle, un imprimeur ait fait gémir ses presses. Et dire que l'auteur est docteur ès lettres! Si c'est à nous infliger une littérature de cette force que servent nos facultés, autant vaudrait les fermer tout de suite!

Mme Noëlle Roger continue à exploiter son filon : le merveilleux scientifique (ou prétendu tel, car cette imaginative s'éloigne autant qu'il est possible des méthodes rigoureuses auxquelles s'attachent les savants, qui, du reste, font aussi travailler leur imagination, mais selon d'autres lois). Naguère, elle racontait l'histoire d'un homme qui, ayant découvert dans un manuscrit thibétain le moyen de prévoir l'avenir, accumulait sur le monde et sur lui-même les plus terribles catastrophes. Dans **Le Chercheur d'Ondes,** elle confère à l'inventeur Zambru un pouvoir encore plus effroyable : l'appareil qu'il a fabriqué lui permet, non seulement de connaître la pensée des autres, mais de leur imposer la sienne. Un faux ami lui vole son invention et, bien entendu, ne s'en sert que pour détraquer la vie de la planète, en inspirant, par exemple, aux délégués de la S. D. N., réunis à Genève en assemblée plénière, l'irrésistible désir de dire la vérité. Cette T. S. F. de l'esprit soulève une objection assez sérieuse. A supposer qu'il devienne un jour possible de capter et d'émettre des ondes qui, au lieu de porter au loin l'expression de la pensée — signes de l'alphabet Morse ou sons d'un langage articulé — véhiculent la pensée elle-même, il ne s'ensuivrait pas que l'on puisse mener l'univers à sa guise, car comprendre et vouloir sont deux opérations assez diffé-

rentes. Je ne vois ni pourquoi ni comment, si je refuse de me soumettre aux injonctions d'un orateur que j'entends de mes oreilles, j'y obéirais soudain parce qu'une machine s'est interposée entre nous. Cette réserve faite et pour peu que l'on veuille bien se prêter de bonne grâce aux expériences décrites par la romancière, le dernier livre de Mme Noëlle Roger, animé, mouvementé, vivant, vous emporte à une cadence allègre. On s'y tue un peu moins que dans quelques-uns de ses précédents ouvrages et les choses finissent par s'y arranger pas trop mal.

M. Benjamin Vallotton expose le troisième volet de son triptyque alsacien : *Quel est ton pays?* Dans l'œuvre du romancier vaudois, cette synthèse se place à une hauteur qu'il n'avait pas encore atteinte et qu'il ne dépassera point sans peine. On a pu, à diverses reprises, résister à son moralisme, se défendre contre l'accent de son humour, prétendre que, chez lui, la sensibilité inclinait parfois à rejoindre la sensiblerie, s'insurger enfin contre les effets un peu faciles qu'il lui arrivait d'emprunter à l' « éloquence du cœur ». Le généreux, le magnifique effort qu'il a entrepris avec un plein succès pour peindre l'Alsace d'après nature ne suscite aucune réaction de cet ordre.

Ce n'est point un roman au sens étroit du mot, mais une sorte de journal en trois volumes, dans lequel Albert Rimbach, bourgeois d'Ixebourg, explique à un ami français l'histoire de son pays et la sienne, avant, pendant et depuis la guerre. *Nous sommes forts!,* c'est le « dressage » du peuple alsacien par l'école, la caserne et l'administration prussiennes. *Suspects,* c'est la vie d'Ixebourg du 2 août 1914 à ce matin de novembre 1918 qui entendit sonner dans la brume le clairon des vainqueurs. J'ai parlé en leur temps de ces deux premiers tableaux (1). Le troisième s'intitule **...Et voici la France.** Cela commence en idylle : à toutes les fenêtres flottent les trois couleurs; à tous les carrefours, les filles dansent avec des soldats bleus; à tout propos, les fanfares jouent la *Marseillaise;* les gosses et leurs instituteurs jurent d'apprendre, en quelques semaines, le français. Mais il faut s'organiser pour

(1) *Mercure* du 15 mars 1930, page 724, et du 1er décembre 1930, p. 469.

une existence nouvelle. C'est là que les difficultés apparaissent. Les transpositions nécessaires ne s'accomplissent pas en un tournemain. Des malentendus naissent et s'amplifient. Des deux côtés, on s'impatiente. Les erreurs de tactique des uns, l'ingratitude des autres, les antagonismes qui se dessinent, perfidement exploités par des pêcheurs en eau trouble, tout cela navre le bon Rimbach. Le rêve de sa vie va-t-il tourner au cauchemar? Pour échapper à cette hantise, il voyage. L'Europe malade des années d'après-guerre lui révèle que son pays n'est pas seul à souffrir : partout, le désordre s'étale. Les Alsaciens, s'ils voyaient l'Allemagne ruinée par l'inflation, se plaindraient moins. En France, Rimbach aperçoit bien des choses qui le choquent, mais il découvre peu à peu le vrai visage de la patrie retrouvée; son journal, dont toutes les pages respirent la franchise et la sincérité, s'achève sur une note très nettement optimiste. La France et l'Alsace sont faites l'une pour l'autre : quand elles se connaîtront mieux, elles ne peuvent manquer de se comprendre et de s'aimer.

De tout ce qui compose le problème alsacien, M. Vallotton n'a rien caché. Toutes les nuances de l'opinion, il les a exprimées. Surtout, il a cherché et trouvé le pourquoi des phénomènes qu'il décrivait. Il n'a pas manqué non plus d'opposer aux sophismes et aux mensonges des réponses pertinentes.

On admire, en vérité, que, dans un ouvrage si chargé de matière, si complet, si sérieux, qui aborde sans tricherie la psychologie d'une race, la sociologie et la politique appliquées, il ait pu faire tenir tant de couleur et tant de vie, tant de gaîté courageuse et de noble émotion.

Les trois volumes de *Quel est ton pays?* forment désormais un tout indivisible : belle et attachante histoire en même temps que manuel de civisme intelligent. « A l'intérieur » comme en Alsace, les bons Français n'ont plus le droit de l'ignorer.

Un pasteur neuchâtelois émigré à Paris, M. P. Perret, a entrepris de repousser, pour ceux auxquels il s'adresse, l'adroit et perfide hommage rendu par M. F. Sieburg au pays de Jeanne d'Arc et de la Convention. Son propos est de montrer que l'écrivain allemand aime la France un peu

comme le loup de Perrault aimait le Petit Chaperon Rouge. A la question de M. Sieburg, il en ajoute une autre : **Dieu serait-il Allemand?** Quels sont les soldats dont les plaques de ceinturon portent la devise *Gott mit uns*? Qui donc a inventé le « bon vieux Dieu » ?

Pour l'auteur de *Gott in Frankreich*, la Chine, pardon! la France est un pays charmant. Charmant, mais rétrograde. Et qui, bien que foncièrement pacifique, s'oppose à l'Europe. La France, toujours, se dresse contre tous les progrès qui pourraient donner aux hommes le bonheur et la paix. Notre pasteur se borne à demander qui, de Jeanne défendant sa terre ou de Bismarck arrachant au voisin la sienne, est le meilleur « Européen ». Toute sa réfutation de *Dieu est-il Français?* unit le bon sens à l'honnêteté. Sans doute n'a-t-il lu que la version publiée chez Grasset. Le texte original lui aurait fourni d'assez bons arguments. M. Sieburg, dans un chapitre supprimé par le traducteur, compare l'attitude des Français en face des « autres peuples » à celle des Indiens du Mexique, lorsqu'ils virent débarquer les Espagnols de Cortez. Il écrit : « Chaque fois que la France a été découverte, elle s'est crue attaquée. Elle sentait ses trésors menacés, sa foi en elle-même ébranlée, son infaillible idéologie remise en question. Comme elle avait de bonnes raisons pour ne pas se résoudre à voir dans l'explorateur un dieu blanc, il fallait bien qu'elle le tînt pour barbare ». Mon Dieu, les Indiens du Mexique n'eussent pas eu tort de se méfier : la suite le leur prouva bien. Quant aux compatriotes de M. Sieburg, leurs explorations aussi sont parfois un peu rudes. On a relevé que, pour les temps modernes seulement, une seule province française, la Picardie, eut à subir huit invasions germaniques dont voici les dates : 1536, 1557, 1636, 1792, 1814, 1815, 1870, 1914 (1). Ce n'est pas mal. M. Sieburg veut, néanmoins, que les Français rendent à l'Allemagne l'amour que lui-même leur porte. Selon lui, les relations entre les deux voisins sont aujourd'hui en état de crise parce que l'Allemagne a été vaincue en 1918. A ses yeux, ce n'est donc pas la guerre qui détermine ou qui exprime l'état de crise, c'est la victoire française. Si Hindenburg et Ludendorff avaient battu Foch, il n'y aurait pas de crise :

(1) Voir le *Temps* du 20 octobre 1930.

Michel aimerait Marianne, qui se laisserait aimer, et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Pour en revenir à M. Perret, on peut regretter qu'il n'ait pas écrit son livre dans un style aussi délié que celui de l'écrivain allemand. Tel qu'il se présente, l'ouvrage du pasteur neuchâtelois n'en constitue pas moins un témoignage de bonne foi, doublé d'une utile mise en garde.

Dans un tout autre domaine, celui de la critique d'art, je voudrais louer en terminant le **Courbet** de M. Pierre Courthion. Beau volume par l'exécution matérielle : typographie, papier, illustration (96 planches). Etude belle par sa loyauté, par la justesse et la saveur d'un texte qui éclaire, d'un seul jet de clarté, l'homme et l'artiste. Ce n'est ni une biographie minutieuse ni un commentaire complet de l'œuvre. C'est beaucoup mieux : un portrait ressemblant, vivant, de « cet ouvrier batailleur qui se lance sur la peinture comme un lutteur forain sur Martin, l'ours invincible ». Les mots dont se sert l'écrivain correspondent à la manière du peintre, « cette pâte épaisse : santé de la peinture, qui fait chatoyer les châles, cette pâte souple dont est lustré le pelage des biches et des cerfs avec des roueries de fourreur, dont sont peintes aussi les bouillonnantes eaux des torrents et des cascades, l'écume des vagues et les paquets de neige scintillante, les montagnes, les falaises, les forêts et la chair de la femme, couleur de fraise écrasée dans du lait ».

MÉMENTO. — M. S. Stelling-Michaud annonce une deuxième série de *Cahiers romands*, dans laquelle paraîtront :

Lucien Marsaux. — *Le Cantique des Chérubins*, contes.
René de Weck. — *Amiel ou la noix creuse.*
René Vittoz. — *L'ivresse de Noé*, drame.
D. de Rougemont. — *Le Paysan du Danube.*
Blaise Cendrars. — *Vol à voiles*, souvenirs.
Alexandre Cingria. — *La peinture populaire tessinoise.*
J. Chenevière. — *Une nouvelle.*
Paul Budry. — *Restes du pauvre ami*, roman.
Hugo Marti. — *L'intermezzo roumain*, traduction.
Blaise Allan. — *Sion*, poème.
Maurice Budry. — *Pièces pour marionnettes.*
C.-A. Cingria. — *Pétrarque.*

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Max Brod : *Stefan Rott oder das Jahr der Entscheidung* (Stefan Rott ou l'année critique), chez Paul Zsolnay, Berlin. — Hans Fallada : *Bauern, Bomben und Bonzen* (Paysans, bombes et bonzes), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Prof. Doctor Grützmacher : *Spengler und Nietzsche*, dans les Preussische Jahrbücher (numéro de mars 1931). — Edmond Vermeil : *L'Allemagne et les Démocraties occidentales*, édité par les Publications de la Conciliation internationale, Dotation Carnegie, Paris.

C'est une lecture fort attachante que celle du **Stefan Rott** de Max Brod, roman d'analyse un peu selon la formule de *Volupté* de Sainte-Beuve, l'histoire d'une adolescence à ce tournant décisif où se posent simultanément, dans toute leur nouveauté, les problèmes de la pensée et de l'amour et où ils sollicitent, à des profondeurs qui jamais ne seront plus attein-tes, des options décisives. Nous sommes à Prague, en l'année fatidique de 1914. Stefan Rott, fils de banquier, âgé de 17 ans, suit la classe supérieure du lycée. Il s'est attaché par les liens d'une sorte d'adoption spirituelle à son professeur de philoso-phie, de grec et de religion, l'abbé Werder, qui le reçoit dans son austère taudis et discute avec lui Platon, saint Thomas, Pascal. Il a pour camarade un autre jeune bourgeois, lecteur fervent de Karl Marx, en révolte contre sa famille et sa caste, membre d'un club révolutionnaire. Enfin il fait de la musique avec la mère de ce condisciple, — femme du monde très coquette, très capiteuse, qui s'institue la Diotima remarqua-blement experte de l'éphèbe platonicien et le conduit, étape par étape, à la science parfaite de l'amour. Quels contrastes entre ces chapitres divers où s'évoquent des mondes si dispa-rates, et quel charme dans ces flâneries sentimentales ou phi-losophiques à travers les quartiers secrets du vieux Prague, de la ville hétéroclite, avec ses architectures de style baroque et son atmosphère composite de mysticité slave et de roman-tisme autrichien. N'est-ce pas le berceau des originaux, des excentriques? Stefan n'est-il pas un de ces excentriques, né aux confins des civilisations, avec son âme aux comparti-ments multiples, aux aiguillages divergents? Religieux avec ferveur, il éprouve cependant une instinctive défiance à l'en-droit de son mentor ensoutané : cette charité impersonnelle à la Pascal le glace, et dans ce fanatisme de l'esprit, dans cette folie de l'humiliation et de la mortification, il devine une

sombre inimitié à l'endroit de la vie. Comme antidote, acceptera-t-il l'activisme militant des groupements révolutionnaires où son camarade l'entraîne? Certes, cette abnégation au service d'une cause humaine fait honte à ses traditions familiales et bourgeoises; mais il ne peut se résoudre à cette abolition radicale de toutes les vénérations humaines, il ne peut souscrire au programme sectaire d'un matérialisme historique uniquement attaché aux problèmes de l'organisation matérielle. Reste Eros éducateur, représenté par cette maîtresse un peu énigmatique et évasive qui, dans leurs tête-à-tête furtifs et épiés, répond au nom quasi-mythique de « Dame Phyllis ». L'apaisement miraculeux qu'apporte au disciple fantasque cette seule présence ferme la bouche à tous ses scrupules, ses doutes et ses inquiétudes; mais il ne tarde à découvrir des secrets peu avouables dans l'existence un peu ambiguë de cette mondaine très éprise de luxe et entretenue par un riche amant, au su et au vu d'un mari résigné et d'un fils cynique.

Lui qui recueillait et collectionnait, comme oracles divins, « les beaux passages » tirés de ses chers poètes et musiciens (certain « accord de neuvième » de la partition des *Maîtres chanteurs* revient avec une insistance obsédante); lui qui ne parlait que de « vin du ciel versé dans une coupe terrestre », — quelle amertume il lui faut découvrir à ce philtre paradisiaque! C'est alors que brusquement nous nous trouvons en juillet 1914 et qu'éclate au beau milieu de ces colloques un dénouement que rien ne faisait prévoir : la Guerre! Devant le déchaînement de tous les nationalismes, que deviendra cette précaire synthèse d'humanité, cette âme composite dont Prague est pour Stefan le berceau et le symbole? Et quel démenti brutal donné à l'idylle platonicienne par l'éveil de cette humanité féroce, d'une barbarie insoupçonnée! « Nous avons vécu dans une idylle mensongère », constate douloureusement Stefan. Se laissera-t-il entraîner par ces simplifications extrêmes de tous les problèmes humains et par ces fanatismes que la guerre a fait surgir? Non pourtant, et il nous développe les principes brusquement mûris de sa foi platonicienne au cours d'une longue méditation sur le *Phèdre* de Platon. Si la guerre a pu éclater, c'est que « l'homme selon Platon » n'était pas mûr. Tout au moins il a manqué à l'Eu-

rope en cette année, elle aussi, « critique », une tête capable de scruter, comme Platon, la double nature de l'homme, charnelle et spirituelle, réaliste et idéaliste, et capable d'en concilier les exigences opposées. « Constatation cruelle! Vingt platoniciens de mon espèce, à la tête des peuples et tenant en main les leviers d'action, auraient pu empêcher la catastrophe! » Utopie, dira-t-on. Il se peut. Mais il y a dans ce roman platonicien une résonance humaine et un élan spéculatif, surtout une atmosphère purifiée qui surprend à la façon d'un bain de clarté bienfaisant.

C'est une tout autre note d'humanité que nous présente un roman de M. Fellada où s'annonce brillamment une réputation littéraire naissante. Déjà le titre, aux consonances bizarrement répétées, éclate, telle une triple détonation : **Bauern, Bomben und Bonzen** (Paysans, bombes et bonzes). Cette fois nous sommes jetés en pleine actualité et les événements racontés, avec des noms à peine changés, se sont réellement passés. Il s'agit d'une sorte de chouannerie provoquée dans ces dernières années dans les provinces du nord de la Prusse par les charges fiscales qui pèsent, de plus en plus écrasantes, sur la terre, véritable guerre civile qui a éclaté à la suite des saisies et des exécutions judiciaires ordonnées par le gouvernement « rouge » (socialdémocrate) prussien — opposant les campagnes aux villes, les travailleurs de la terre aux ouvriers des industries, les « noirs » qui arborent le drapeau noir de la guerre des Paysans du XVIe siècle, aux « rouges » momentanément maîtres en Prusse du gouvernement et de la police — avec accompagnement de cortèges, de démonstrations sanglantes, de complots, de boycottages, d'attentats à la dynamite, et enfin de procès sensationnels. Mais plus que la matière même des événements, ce qui est nouveau dans ce roman c'est un réalisme d'une acuité inouïe, un art de filmer les intérieurs et les scènes populaires, les grouillements humains d'où se détachent tout à coup des gestes, des mots, des physionomies inoubliables.

Dans ce récit de plus de cinq cents pages, intentionnellement décousu, mais entraîné par un rythme vertigineux, il n'y a pas une scène languissante, pas un point mort. Certes, nous sommes loin de la paisible mare stagnante dont

naguère Heinrich Mann, dans son *Untertan*, retraçait la chronique scandaleuse sous le ci-devant régime impérial. Mais il faut reconnaître que pour avoir cessé d'être stagnante elle n'en est pas moins restée bourbeuse. Froidement l'auteur braque son objectif sur le pullulement qui monte à présent de la vase à la surface.

Il fait défiler sous nos yeux un chapitre, combien animé, de zoologie politique. Une figure pourtant, ou plutôt une silhouette à la Balzac, émerge, monumentale : celle du « bonze » nouveau style, ancien ouvrier révolutionnaire rallié au nouvel opportunisme gouvernemental de la Sozialdemokratie, le bourgmestre Gareis. C'est un Cyclope informe, plus exactement déformé par son lourd travail d'usine, un mastodonte pataud et roublard, aujourd'hui confortablement installé dans un décor somptueusement administratif, et qui s'est révélé un merveilleux brasseur d'affaires, un manieur d'hommes incomparable, sachant tempérer son autoritarisme dictatorial par une verve toute populaire, par une jovialité formidable. Il voit clair, lui, dans les cerveaux futés, dans les esprits tortueux et dissimulés, il remue avec une dextérité incomparable toute cette fange humaine, et il se tire des situations les plus imprévues, les plus scabreuses, par des rétablissements stupéfiants, — jusqu'au jour où, tout de même, il glisse et trébuche à son tour sur l'inévitable pelure d'orange. Au fond, pas méchant homme du tout; un gaillard sympathique plutôt, cet éléphant jovial. On dirait même un philanthrope à sa façon, un philanthrope cynique qui s'acquitte aussi proprement que possible de son emploi de « bonze » préposé aux destinées municipales, à la fois policier et vidangeur.

Nietzsche est en Allemagne toujours à l'ordre du jour. Il ne se passe guère de mois, que ne paraisse quelque étude portant sur un aspect particulier de sa pensée. Je voudrais aujourd'hui signaler la lumineuse et substantielle étude de M. le professeur Grützmacher, **Spengler et Nietzsche,** publiée sous forme d'article dans le numéro de mars dernier des *Preussiche Jahrbücher*. Oswald Spengler lui-même, rompant avec ses habitudes de strict anonymat, avait, dans la préface de son fameux livre, *Le Déclin de l'Occident*, tenu à rendre un hommage

direct à ses deux maîtres, Gœthe et Nietzsche. « De Gœthe, disait-il, j'ai reçu la méthode (sa conception de la morphologie); de Nietzsche, la manière de poser les problèmes. » En partant de cette confidence, M. Grützmacher esquisse un parallèle suggestif entre les deux philosophes. Ils ont en commun une « perspective » nouvelle qu'ils appliquent à la philosophie de l'histoire, le « relativisme historique ». A tous deux l'histoire apparaît, non plus comme le progrès continu d'une civilisation humaine commune évoluant dans une durée homogène, mais une « morphologie » de types multiformes, emprisonnés dans des cycles distincts et clos. A ces multiples structures humaines correspondent des époques hétérogènes, des civilisations étanches, dont chacune naît, grandit, décline et meurt, sans qu'on puisse découvrir entre elles d'autre rapprochement que les analogies et les synchronismes que présentent leurs évolutions distinctes parcourant des phases identiques : jeunesse, maturité, déclin, décrépitude finale. « De là, chez Spengler comme chez Nietzsche, l'opposition entre ce qu'ils appellent une « culture », — dynamique, conquérante, expansive, créatrice, s'exprimant surtout par des mythes moraux ou religieux — et d'autre part ce qu'ils appellent une « civilisation », par où il faut entendre une période de stabilisation, de stagnation, à laquelle correspond le rationalisme scientifique et technique, et où l'élan dynamique se fige dans un outillage de plus en plus matériel et dans une structure sociale de plus en plus moulée sur ce mécanisme. C'est l'indice d'un arrêt et d'un déclin. De là aussi cette conception commune aux deux auteurs que notre civilisation occidentale est entrée dans cette phase « civilisatrice », c'est-à-dire qu'elle est frappée d'irrémédiable décadence. Nietzsche et Spengler sont ainsi tous deux des prophètes du « déclin de l'Occident ».

Mais voici des divergences non moins essentielles. Spengler analyse en pur historien *le fait* de la décadence, alors que Nietzsche, éducateur, législateur et annonciateur d'une humanité nouvelle, voit dans notre civilisation, envahie par le « nihilisme européen » une crise transitoire à laquelle succédera une ère nouvelle de vie créatrice. Il apporte donc une espérance, là où Spengler, irréductiblement pessimiste, ne nous prêche que la morne résignation. Sur ce canevas,

quelque peu schématique, l'auteur a brodé des développements infiniment ingénieux et, grâce à un jeu alternant de similitudes et de contrastes, il fait apparaître la structure intime des deux philosophies dans un éclairage nouveau et avec un relief plus accusé.

Je ne puis que signaler également les trois magistrales conférences faites en janvier dernier à la Dotation Carnegie de Paris par M. Edmond Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, et réunies dans un petit fascicule édité par la Publication de la Conciliation internationale sous le titre de : **L'Allemagne et les Démocraties occidentales. Les conditions générales des relations franco-allemandes.** M. Vermeil a brossé en un raccourci puissant le tableau des relations franco-allemandes depuis le moyen âge jusqu'à l'heure présente. Il a mis en lumière les échanges, les influences alternantes et réciproques qui ont marqué l'histoire intellectuelle, artistique et morale des deux civilisations et il rend, chemin faisant, un éloquent hommage à ces grands génies allemands du passé, tels que Leibnitz, Bach, Gœthe, qui ont anticipé une synthèse déjà vraiment européenne de l'ordre classique et de l'inspiration germanique. Il s'élève à juste titre contre la thèse de M. Reynaud, lequel a bien marqué ce que l'influence française a eu de bienfaisant pour les Allemands, mais en ajoutant, ce qui est faux, que l'influence allemande a toujours été chez nous néfaste. Il met aussi en garde contre ce qu'il y a d'absolu, de rigide et de schématique dans certaines formules idéologiques par où certains esprits s'efforcent, des deux côtés de la frontière, de perpétuer au-dessus des antagonismes de fait des antagonismes de principe inconciliables. Dans un dernier chapitre il passe en revue certaines solutions pratiques, d'ordre politique et économique. Chemin faisant il nous découvre les forces révolutionnaires que depuis un siècle déjà l'Allemagne porte dans son sein et il nous invite à nous corriger de certain défaut, qui est aussi un danger : la crainte devant les risques nouveaux qu'il nous faut courir aujourd'hui dans un monde changé.

Dirai-je qu'après ces salutaires avertissements la conclusion n'apporte pas, sur le caractère que doivent revêtir les relations franco-allemandes à l'heure actuelle, les précisions qu'on

aurait attendues? M. Vermeil se cantonne sagement dans une sorte d'expectative. « L'essentiel, dit-il, c'est *de gagner du temps*. Il faut que ces problèmes mûrissent et qu'ils prennent un autre sens. *Ils disparaîtront un jour d'eux-mêmes.* » Acceptons-en l'augure, sans nous dissimuler pourtant que d'ici là une catastrophe pourrait détruire dans le germe ces espoirs à longue échéance. Les faits sont souvent plus révolutionnaires que les idées. Schiller déjà le disait : « Aisément les idées cohabitent dans un cerveau; mais, dehors, dans l'espace, les choses se heurtent durement. » Admirons donc la savante architecture de ces leçons et la largeur des horizons qu'elles nous ouvrent sur le passé et sur le futur, tout en regrettant qu'elle ne puissent rien nous apporter de plus précis sur le présent. Aussi bien dans le monde où nous vivons, monde où « les choses se heurtent durement », ce ne sont pas les idées, ce sont des êtres en chair et en os, avec leurs passions, leurs intérêts et leurs détresses humaines, qui font l'histoire et forcent la main aux événements.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES BULGARES

LA POÉSIE BULGARE (1). — Les deux courants au début du XXe siècle. — Individualisme esthétique et idéalisme philosophique. — Individualisme et symbolisme. — L'influence française sur la poésie bulgare.

La poésie bulgare a continué à se développer au début du XXe siècle, partant du point de croisement des **deux courants** et des deux traditions prédominant dans le développement poétique jusqu'à la fin du XIXe siècle, dont les principaux représentants sont Ivan Vasov et Christo Botev.

Le premier de ces poètes termine avec succès l'enchaînement poétique dont L. Karavelov, G. S. Rakovski, P. R. Slaveïkov et Dobri Tchintoulov sont les anneaux. Nous avons là une poésie qui est une expression directe de sentiments nés d'événements, d'idées et de personnes, sans individualisation poétique à prôprement parler et sans approfondissement psychologique. Une contemplation poétique résultat d'un fait qui trouve sa répercussion dans l'âme du poète. *Une expression purement extérieure et pathétique.*

(1) Voir *Mercure de France*, 15 juin 1926, pages 751-756, La poésie bulgare (1re période).

De l'autre côté se trouve Christo Botev avec son *testament poétique* génial, qui, par son tempérament de révolutionnaire, a pour la première fois exprimé en individualiste le feu passionné et la profondeur qui se cachent dans les chansons nationales et dans les contes. Le sentiment vif d'une tragédie personnelle et d'une responsabilité personnelle ont créé à travers le tempérament tout d'intuition et de flamme la poésie individuelle dans le vrai sens du mot, qui du fait même de son caractère, fait disparaître le pathos superficiel.

La poésie bulgare du début du XXe *siècle jusqu'à nos jours est notamment pénétrée de ces deux courants.*

Nous trouvons un essai d'une unification à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Au croisement de ces deux courants paraît la revue *Missal* (Pensée), porte-parole du groupe de même nom. Ici l'**individualisme** poétique bulgare a trouvé un vrai idéologue, Pentcho Slaveikov (1866-1912). Pour lui, la poésie bulgare étant issue de la chanson nationale devait rompre le cadre tracé par la nationalité et les conditions sociales et s'élever jusqu'à l'état d'âme universel humain, dont Christo Botev a eu le pressentiment en disant qu'il nous faut des œuvres littéraires répondant à nos besoins et à nos aspirations et qui aient un intérêt contemporain et humain. Pentcho Slaveïkov était très bien préparé pour cette tâche. Fort de la culture qu'il avait reçue en Allemagne, en France et en Russie, et ayant pénétré le sens mystique de l'histoire tragique de son pays, dont l'expression la plus géniale est fournie par les chansons nationales, il a posé un pied ferme sur ce terrain et a formulé avec autorité les conditions à exiger de la poésie, à savoir :

1°) D'être fidèle à sa nationalité et de suivre sans s'en éloigner la tradition de la chanson nationale, dans laquelle le peuple a exprimé de la manière la plus parfaite ses émotions;

2°) D'élever le sentiment national à la hauteur de l'idée humaine, seule réelle dans la vérité des temps. Suivant cette voie, le poète-homme atteint le surhomme, s'élève au-dessus de la foule et, dans une sérénité olympienne et une haute sagesse gœthienne, interprète le sens de l'être humain.

Le principe de l'individualité absolue et de la beauté absolue était par là mis en tête du courant de la poésie bulgare.

Etant un intellectuel plus qu'un émotif, sa poésie se ressent de cet intellectualisme des idées, des formes, ce qui ne lui a jamais permis d'être un vrai porte-parole lyrique de son esthétique. Dans ses chants épiques et surtout dans son épopée nationale *Chanson Sanglante* (1913), il atteint à une certaine hauteur poétique. Sa poésie abonde d'idées harmoniques, d'images sensées et çà et là de nouvelles combinaisons de vocabulaire et de forme, — bref, elle est riche de matière première généreusement choisie qui fournira une indication aux poètes à venir. Il a l'important mérite d'avoir déblayé le chemin dans le sens théorico-esthétique aux courants poétiques, ce qu'il réalise grâce à sa haute culture et à son autorité. Allant à l'encontre de la tradition sociale de Vasov, de caractère purement national, Pentchov Slaveïkov vient proclamer le fier aristocratisme de Nietzsche, la sérénité olympienne de la contemplation de Gœthe et l'enivrement sentimental de Heine. Aussi a-t-il contribué à l'approfondissement et à l'enrichissement psychologique de la poésie bulgare, dont le porte-parole par excellence est un autre membre de talent du groupe Missal, Péïo K. Yavorov (1877-1914).

Frappé douloureusement dans son romantisme révolutionnaire par l'étouffement de l'insurrection macédonienne de 1903, déchiré par l'ambiance sociale de cette époque, caractérisée par la corruption, la banalité, et dépourvue de tout idéalisme des intellectuels bulgares, ayant passé par le feu de ses tragédies intimes, Yavorov atteint un état de contemplation subjective et philosophique, empreinte de pessimisme raffiné, qui l'amène à nier la vie sous le masque de laquelle il ne voit que la mort — la haute et la plus belle symbolisation de la vie. La souffrance est la seule voie à suivre pour l'âme, et cette voie il la découvre et choisit pour lui-même « une souffrance sans face, piteuse et indifférente, quelque part au milieu de la vérité et du mensonge ». Engagé dans le chemin des visions, il détourne le regard de la contemplation de la réalité et s'attache à un errement irréel qui

crée une nouvelle vérité pour l'âme bulgare de ce temps, — l'absolue solitude cosmopolite. Ce poète revêt les sentiments et les idées les plus abstraites d'images et de formes passionnées, réalistes et pleines de flamme. C'est pour la première fois depuis Botev qu'on voit son feu renaître, feu qui est caractéristique pour le sentiment du Bulgare libre. Après son séjour à Paris, où il a senti la vie à travers les vers des poètes, devenus déjà ses favoris, — Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Verhaeren, Maeterlinck, — il a créé et stabilisé sa poésie individualiste en soulignant avec décision les moyens symboliques de ses maîtres français. Il atteint une forme parfaite, chose qu'on remarque pour la première fois dans la poésie bulgare, et qui parfois lui fait dépasser ses inspirateurs européens.

Avec Ivorov, pour la poésie bulgare, s'ouvre la voie dangereuse d'un formalisme extérieur de forme!

Le **symbolisme** a été en Bulgarie le point de départ de cet art formel. Etudié à peine et en passant dans les recherches idéalistes et philosophiques du Dr. Krâstev et de Pentcho Slaveïkov, le symbolisme bulgare rassemble après 1907 autour de lui un certain groupe de poètes et d'écrivains qui commencent à l'étudier avec conscience et systématisation, posant ainsi la base d'une conception symbolistique assez nettement définie.

Font partie de ce mouvement les premiers poètes bulgares « modernes », Theodor Traïanov, Yavorov (après 1907), Ludmil Stoïanov, Iv. Grosev, Trifon Kounev. C'est à cette époque que commencent à paraître les premières et très superficielles traductions de José-Maria de Heredia, Baudelaire, Verlaine, Verhaeren, et des Russes, Valeriy Brussov et Balmont.

L'impressionisme français et allemand d'une part, et le parnassisme et le symbolisme français dans la poésie, de l'autre, fournissent les premiers aliments au symbolisme bulgare, ce qui a pour résultat une contradiction par suite de courants qui s'excluent. D'autres groupes et revues se chargent d'apporter un éclaircissement. Le groupe de la revue *Houdojnik* s'élargit en 1914 avec la revue *Zveno* (l'An-

neau), rédigée par Podvarzatchev, et après la guerre cette tâche est continuée par la revue *Vezni* (la Balance), rédigée par Géo Milev, le critique et le poète de tempérament moderniste de la seconde dizaine du xxe siècle.

Grâce à ces revues, le symbolisme revêt une forme définitive en Bulgarie — sans avoir cependant, au point de vue esthétique et poétique, la pureté du symbolisme français. C'est que, retardé dans son développement, il était influencé par l'expressionisme, le futurisme, le cubisme, l'exotisme, le diabolisme, etc. On y sent en particulier l'influence prédominante de poètes, d'écrivains et de philosophes, traduits soit dans ses revues, soit en éditions séparées, notamment Edgar Poe, Oscar Wilde, Nietzsche, Baudelaire, Verlaine, Verhaeren, Maeterlinck, Mallarmé, Albert Samain, Francis Jammes, Charles van Lerberghe, Richard Dehmel, Hugo von Hollmannstal, Hölderin, Stefan Georg, Valeriy Brussov, les articles de Remy de Courmont, etc.

C'est dans ce courant d'idées que se développent les poètes Theodor Traïanov, Ludmil Stoïanov, Yavorov (après 1907), Nicolay Liliev, Dimtcho Débélianov, Christo Yassenov, Triphone Kouzev, Emanouïl P. Dimitrov, Dimitre Boïadjiev, Iv. H. Christov, Ivan Mirtchev, Iv. Grozev, Nicolas Raïnov et Géo Milev, qui se ressentent soit d'une influence prédominante, soit de plusieurs, voire même contradictoires.

Ce croisement si varié d'idées, d'états d'âme, s'unifie et fait naître un spiritualisme philosophico-esthétique. Ce fut une crise psychologique importante que nos intellectuels du xxe siècle traversaient sous la poussée des conditions économiques et sociales du moment. Le poète bulgare de cette époque élève, comme principe, sous l'influence de son émotionalité et le défaut de conscience sociale, la *solitude absolue de l'art*. La vie et l'art s'excluent comme deux faits de nature différente. « La nature présente un monde et l'art un autre. » (De la Revue *Vezni*, Alfred Been.)

Fort de ces aphorismes, l'apologiste bulgare de cet art, Géo Milev, paraphrasait : « La décadence de la réalité sous le bruit mystique des rêves » (de la revue *Vezni*, 1920).

Le symbolisme bulgare comme forme partait de ces vers de Baudelaire :

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

(De la revue *Vezni*.)

Et puis de l'aphorisme éloquent de Verlaine : « Qui dit symbole dit image, qui dit image dit art. »

Le symbolisme est le courant prédominant de la poésie de cette période. Bien que le symbolisme occidental et le symbolisme russe de la fin du XIXe siècle aient perdu leur importance, pour la Bulgarie, il était nécessaire qu'ils soient vécus. Le symbolisme français a imprégné l'âme du poète bulgare des sentiments les plus variés, il lui a révélé des approfondissements et des contemplations non soupçonnés; il lui a découvert la musique et la forme les plus hautes. *Son côté négatif est d'avoir continué de vivre par tradition, alors que les conditions de vie allaient résolument et carrément contre lui.* A la fin de la première dizaine du XXe siècle, les conditions matérielles et psychologiques sont telles que le symbolisme a terminé sa mission.

Ce retour offre d'abord un caractère livresque et ne prend une forme plus déterminée qu'en 1924 quand Géo Milev commence l'édition de la Revue *Plamak* (La Flamme), — une revue de gauche intellectuelle sans base théorique solide.

Nous examinerons dans un prochain article l'œuvre des plus nouveaux poètes.

THÉODORE GUÉNOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alexandre Pethö : *Le Comte Albert Apponyi*, suivi d'un choix de discours français du comte Apponyi, Les Œuvres représentatives, Paris, 1931. — Comte Sforza : *Les Bâtisseurs de l'Europe moderne*, Gallimard. — Comte Sforza : *Dictateurs et dictatures de l'après-guerre*, Gallimard. — — Georges Valois : *Guerre ou Révolution*, Valois. — Maurice Pottecher : *Jules Ferry*, Gallimard. — Bruno Weil : *Grandeur et décadence du général Boulanger*, Rieder.

La vie du **comte Apponyi**, aujourd'hui âgé de 85 ans et toujours sur la brèche, est une page d'histoire européenne. Au cours de son existence, comme il se plaît à le rappeler lui-même, trois grands Empires sont nés et se sont effondrés :

le Second Empire français, la Monarchie dualiste austro-hongroise, l'Empire allemand.

M. Pethö retrace l'étonnante carrière du vieil homme d'Etat avec une déférente sympathie, empreinte peut-être çà et là de quelque exagération, comme par exemple lorsqu'il nous dit qu'à l'âge de quatre ans le jeune Apponyi écrivait des lettres « mêlées d'un léger humour, imprégnées d'un patriotisme précoce » et d'une orthographe impeccable. Il nous montre le futur homme d'Etat subissant d'abord l'emprise des idées conservatrices et s'attachant, en politique étrangère, à la formule dualiste et au maintien de la situation européenne de la Hongrie sous la garantie allemande.

Il insiste sur le fait qu'en Hongrie, tant que dura le règne des Habsbourg, qui étaient étrangers au pays, il y eut une opposition irréductible entre la Cour et le nationalisme. Il donne ce trait comme spécifiquement hongrois, ajoutant que, dans les autres pays, le conservatisme est plus proche de l'idée nationale que les partis jadis libéraux. C'est un peu vite dit. En France l'opposition républicaine sous la Restauration s'est maintes fois tenue sur le terrain national. Il en a été un peu de même sous Louis-Philippe. Et en 1871 le nationalisme à outrance était représenté par le républicanisme radical contre le gouvernement des droites, à la dévotion du comte de Chambord. Ce n'est qu'assez tard et après bien des difficultés (affaire du drapeau blanc) que le conservatisme a pris une allure nationaliste au sens politique du mot. Faut-il ajouter qu'en Angleterre Gladstone a été amené à faire (1885-1886) une politique foncièrement nationaliste? Qu'en Russie le libéralisme prenait dans les questions européennes une position analogue? L'opposition entre la Cour et le nationalisme est donc un phénomène moins particulier que l'auteur ne semble le croire.

Apponyi ne s'attarda d'ailleurs pas dans les rangs conservateurs. Son contact avec les parlementaires hongrois et le sentiment de la nécessité d'une action plus directe sur les masses l'amena vers 1880 au libéralisme. De 1889 à 1899, il fut un des leaders de l'opposition unifiée, puis de l'opposition modérée. François-Joseph lui offrit le pouvoir en lui demandant en échange de sacrifier son programme militaire. Il

refusa et eut dès lors à subir l'antipathie personnelle du monarque. En 1904 il se rallie au parti de l'indépendance. Aristocrate de naissance, de culture et de goûts, il fraye dès lors avec des hommes issus des couches populaires qui ont mis à la tête de leur programme le suffrage universel et secret — réforme révolutionnaire pour la Hongrie, même au xxe siècle. Toutefois il restait en désaccord avec la politique étrangère du parti, en entendant rester fidèle à l'alliance allemande. Sa crainte du péril slave, sa foi dans la force militaire de l'Allemagne demeurent, à travers ses variations politiques, les principes constants de son orientation extérieure. Au lendemain de la guerre, il passe au légitimisme et dirige le parti de la « continuité juridique ». Sans doute il n'a jamais cessé d'être monarchiste. Mais il a été le chef du parti de l'indépendance, ennemi des Habsbourg. Il y a là une apparente volte-face que M. Pethö s'efforce de nous expliquer. Apponyi, dit-il, a été l'adversaire de l'Autriche seulement, ou plus exactement de la mainmise autrichienne sur les affaires hongroises. Maintenant la situation générale a complètement changé : dans cette Hongrie, qui est depuis la guerre un royaume sans roi, la dynastie revenue ne régnerait plus sur l'Autriche et serait une dynastie nationale. D'autre part, aux yeux d'Apponyi et des légitimistes, la base historique est la seule base possible de l'évolution nationale; sans elle la nation serait entraînée directement vers les doctrines révolutionnaires, « parce qu'une fois les principes perdus il n'y a pas d'arrêt possible sur la pente fatale ».

Cette explication n'est pas très convaincante, mais elle reflète admirablement l'extraordinaire puissance de l'argumentation historique dans les consciences magyares. M. Pethö renforce cette impression quand il ajoute :

Si la Hongrie d'aujourd'hui est un royaume sans roi, c'est que la royauté y existe en soi et juridiquement fonctionne même si ses cadres ne sont pas remplis. La royauté en Hongrie, c'est la Couronne de saint Etienne; tant que la Couronne existera en tant qu'objet, on pourra dire que le royaume existera aussi : elle assure la continuité du droit au-dessus du fait et malgré lui. C'est du moins la thèse des légitimistes, aux yeux desquels une révolution ne saurait interrompre le jeu de la légalité.

Thèse défendable après tout, mais révélatrice d'une conception restée singulièrement primitive de l'idée monarchique.

M. Pethö s'efforce de justifier la politique hongroise à l'égard des allogènes; question d'autant plus brûlante que le comte Apponyi a rompu de nombreuses lances à Genève en faveur des Magyars passés sous la domination des Etats successeurs. Il note que le problème des nationalités ne se posait pas sous l'ancien régime et que, d'ailleurs, les peuples allogènes ayant vu leurs effectifs se réduire constamment par rapport à l'élément magyar, celui-ci aurait fini par constituer l'énorme majorité des habitants de la Hongrie. Ajoutons : tout au moins dans les statistiques.

Selon lui, le principe des nationalités n'est autre qu'un principe linguistique. Jadis, dit-il, « la seule unité qui importait aux souverains, à moins qu'ils ne fussent sages comme Henri IV, c'était l'unité de foi. Jusqu'en 1815, à l'exception peut-être de Jeanne d'Arc, vrai précurseur de l'idée moderne de nation, nul ne s'est jamais battu pour l'unité de langue ».

Ces assertions sont bien schématiques. Ni la foi jadis, ni la langue aujourd'hui ne peuvent être regardées comme constituant à elles seules le facteur décisif de l'unité nationale. L'unité impériale traversa tout le moyen âge comme un idéal de paix selon la tradition romaine : elle n'avait rien de particulièrement religieux dans la conception que s'en faisait un Frédéric II. Le souvenir historique a joué lui aussi un rôle considérable. Du XIIIe au XVe siècle, pas de petit tyran italien, pas de minuscule commune de la péninsule qui n'ait rêvé de reconstituer l'Italie antique. Rienzi fit une tentative très nationale d'unification où la foi n'avait rien à voir. Aujourd'hui l'unité linguistique exprime surtout un stade commun de civilisation; là est par exemple le secret de la résistance du noyau balte perdu dans la grande plaine du Nord.

Au dire de M. Pethö, « du moment que la paix devait être « ethnique », la Hongrie, oppresseur ou non, fournissant ou non cet argument à ses ennemis, eût été démembrée de toutes façons ». On peut lui objecter que la question ne se serait peut-être jamais posée si l'Autriche-Hongrie n'avait poussé les Slaves à la révolte en les asservissant à une minorité. La Hon-

grie a traité par la force le problème des allogènes, considéré ailleurs comme un problème d'assimilation ou de symbiose. Elle est restée fidèle à une vieille conception féodale de clan dominant. Par là elle a pris sa lourde part de responsabilité dans les manipulations d'explosifs qui ont rendu la guerre inévitable.

Ceci dit, il y a dans le livre de M. Pethö des vues très justes (notamment sur le caractère de la révolution française), un effort sincère d'objectivité, même lorsqu'il parle des questions où l'amour-propre national est en cause, et un loyal souci de prévenir les objections qu'il sent inévitables.

Grâce à lui, nous avons un bon portrait du vieil « ambassadeur de l'esprit hongrois », patriote, orateur et galant homme que les réunions de Genève ont rendu si populaire en Occident. Avouons-le cependant, la vie politique du comte Apponyi apparaît plus ici comme un « cycle » que comme une carrière; elle dénote plus de désintéressement que d'esprit de suite, et l'on n'est pas peu surpris de voir un homme évoluer aussi vite dans un pays qui évolue si lentement. N'importe : en lui permettant de jouer différents rôles sur des scènes transformées, le Destin a permis à Albert Apponyi d'associer son nom avec honneur, sinon avec éclat, à la période la plus mouvementée de l'histoire de la Hongrie. Ce qui ne l'empêche pas de dire mélancoliquement que, si sa vie était à refaire, il ne la consacrerait pas à la politique mais à la science...

ALBERT MOUSSET.

§

Le comte Sforza, qui fut ministre des affaires étrangères d'Italie dans le ministère Giolitti, est un libéral convaincu. Il pare même la liberté politique de toutes sortes de qualités qu'elle est loin d'avoir forcément. Sans doute, les gouvernements libres tendent à être « tempérés », tout au moins dans les rapports des administrés avec les administrants, élus par eux. Mais leur écueil est l'oppression de la minorité par la majorité; la minorité, pour commencer, est dépouillée de toute participation au gouvernement; on l'écrase ensuite d'impôts; on finit parfois par la dépouiller de ses biens et même par la massacrer. Naturellement la minorité songe à

résister. Elle se dit qu'un soldat bien armé et bien discipliné vaut autant que des centaines d'hommes désarmés et résolus à ne pas s'exposer. Elle s'efforce de saisir le pouvoir à main armée. Souvent, alors, son chef en profite pour devenir dictateur ou même davantage. Un pareil gouvernement est aussi solide qu'un gouvernement majoritaire tant qu'il a la majorité de la force armée pour lui. Les progrès de l'armement favorisent l'oppression de la majorité par une minorité de plus en plus faible. La dictature est donc de plus en plus facile à maintenir.

Ecrivain disert, narrateur toujours intéressant, théoricien habile à formuler des remarques politiques, le comte Sforza a réuni dans deux livres les articles publiés par lui; dans le premier, **les Bâtisseurs de l'Europe moderne,** il étudie les personnages d'hier, qu'il a généralement pratiqués au cours de ses fonctions diplomatiques et il justifie ses opinions sur eux par des anecdotes tirées de ses souvenirs. Bien curieux ce qu'il dit, par exemple, de Pie X. Les catholiques crurent que ce pape avait fait son possible pour empêcher la guerre. Ce fut tout le contraire : il y poussa. Le 29 juillet 1914, Palffy écrivit à Berchtold :

Pendant la conversation que j'eus il y a deux jours avec le Cardinal Secrétaire d'Etat [Merry del Val], celui-ci en vint spontanément à parler des grands problèmes et des questions qui agitent en ce moment l'Europe. Il aurait été impossible de sentir dans les paroles de S. E. un esprit quelconque d'indulgence et de conciliation. Il caractérisa, c'est vrai, comme très rude, la note à la Serbie, mais il l'approuva néanmoins sans aucune réserve et exprima en même temps, de manière indirecte, l'espoir que la Monarchie irait jusqu'au bout. Certes, ajoutait le Cardinal, il était dommage que la Serbie n'eût pas été humiliée beaucoup plus tôt, car alors cela aurait peut-être pu se faire sans mettre en jeu, comme aujourd'hui, des possibilités tellement immenses. *Cette déclaration correspond aussi à la façon de penser du Pape, car au cours de ces dernières années, S. S. a exprimé à plusieurs reprises le regret que l'Autriche ait négligé de « châtier » son dangereux voisin danubien.*

On pourrait se demander pour quels motifs l'Eglise catholique se montre si belliqueuse à une époque où elle est dirigée par un chef qui est un véritable saint, tout pénétré d'idées véritablement

apostoliques. La réponse est très simple. Le Pape et la Curie voient dans la Serbie le mal rongeur qui, peu à peu, a pénétré la Monarchie jusqu'à la moelle... L'Autriche est et demeure l'Etat catholique par excellence, le plus fort rempart de la foi... La chute de ce rempart signifierait pour l'Eglise la perte de son point d'appui le plus solide dans la lutte contre l'Orthodoxie, elle verrait tomber son champion le plus puissant...

Entre intimes, Pie X appelait couramment la France la Trinité diabolique de la Franc-Maçonnerie, de la Démocratie chrétienne et du Modernisme; le Modernisme, il allait jusqu'à le définir « le mal français de l'Eglise »... Quand la mort le surprit le 20 août, il était absolument certain que rien au monde ne pourrait empêcher la défaite complète des Français, et il disait, dans son innocence : « C'est ainsi qu'ils comprendront qu'ils doivent redevenir des fils obéissants de l'Eglise... » La démarche du Nonce à Vienne est une légende. Que Pie X expira de douleur en est une autre... Le vrai drame de l'Eglise romaine ne se déroula pas autour de lui : il se joua au Conclave... [Celui-ci au 18e tour élut Della Chiesa, qui était resté jusqu'au bout un fidèle de Rampolla.]

Dans **Dictateurs et dictatures de l'après-guerre,** le comte Sforza étudie les événements les plus récents. Mesuré dans ses critiques du fascisme, évitant d'attaquer Mussolini personnellement, il est impitoyable pour « l'oligarchie magyare »; il dit :

Ce qui constitue la différence essentielle entre la dictature hongroise et toutes les autres existant en Europe est ceci : qu'en Hongrie nous trouvons le vieux phénomène typique d'une classe privilégiée qui essaie de protéger ses intérêts par tous les moyens, mais sans aucune des superstructures artificielles et morbides qui presque partout ailleurs constituent le signalement des dictatures. En fait, c'est l'histoire de la Hongrie qui continue. Jamais, au cours de leur longue et dramatique existence, l'aristocratie et la *gentry* ne sentirent ou comprirent qu'il pourrait être opportun d'admettre tant soit peu de justice sociale et d'égalité politique dans la vie de leur Etat... La Hongrie des magnats était aussi intolérante avec ses sujets slaves ou roumains qu'elle était cruelle avec ses paysans magyars... La caractéristique principale du gouvernement magyar qui succéda aux bolcheviques fut qu'il représenta (comme d'ailleurs il représente encore) une mixture de la vieille aristocratie féodale (qui, sous les Habsbourg avait seule gouverné le pays) et de la *gentry* qui, au cours du XIXe siècle avait perdu son influence et s'était réduite peu à peu à ne plus fournir

que des fonctionnaires à l'administration habsbourgeoise... L'Assemblée Nationale de 1920 (imposée par les Puissances de l'Entente qui voulaient que le traité de paix fût approuvé réellement par le peuple) fut élue au suffrage universel et secret. Mais depuis lors, le comte Bethlen... restreignit le droit de suffrage... Le nombre des électeurs a actuellement diminué d'un quart en comparaison de 1920; sauf dans quelques circonscriptions de villes, le vote public n'est plus un vote sincère... [De plus,] un citoyen ne peut devenir candidat que s'il présente un certificat de recommandation signé par 10 % des électeurs. Etant donné les moyens de pression les plus variés (révision des impôts, menaces de destitution, etc.) que l'Etat hongrois a entre les mains, rien ne lui est plus facile que d'empêcher un candidat d'opposition de trouver les signatures nécessaires... La dictature de l'oligarchie magyare est, sans comparaison, plus forte et plus solide que la dictature italienne... Toutes deux sont violemment nationalistes. Mais tandis que la dictature italienne tâche d'exciter les esprits avec un « héritage de Rome » ou un irrédentisme dalmate, choses que personne ne sent sérieusement, la dictature hongroise se place, là aussi, sur un terrain réel, puisque la croyance que le traité de Trianon est une atroce injustice est commune à tous les Hongrois. Sur ce point, les moins chauvinistes des Magyars, à commencer par des exilés comme Jaszi, ne diffèrent pas d'Apponyi...

Le comte Sforza attribue l'établissement de la dictature de Primo de Rivera en 1923 à la nécessité pour Alphonse XIII d'empêcher une enquête qui eût révélé que « la responsabilité de la débâcle marocaine reposait sur le roi et le roi seul... Il avait fait parvenir des conseils secrets (des conseils secrets qui étaient des ordres) pour une action immédiate au général Silvestre, chef de la division de Mélilla ». Je crois que c'est une erreur. La fuite d'Alphonse XIII fut sa troisième capitulation (la première avait eu lieu devant les Juntes militaires, la seconde devant Primo). Quand, sous l'influence de la Reine, il voulut rétablir le gouvernement parlementaire, des élections maladroitement faites (on fit voter les villes d'abord!) le surprirent; une nouvelle dictature était devenue nécessaire; mais au lieu d'instituer la sienne ou celle d'un général monarchiste, il eut peur et se sauva. La *dictature républicaine* prit sa place.

M. Georges Valois, après avoir été 25 ans de l'Action française (un parti singulièrement *belliciste* parce qu'on

y est révolutionnaire), a passé à gauche, sans cesser pour cela d'être avant tout révolutionnaire. Mais, dans **Guerre ou Révolution,** il n'entretient pas le lecteur des moyens de faire la Révolution, mais seulement du but à atteindre par elle :

Le guerrier et le producteur sont en conflit, la paix ne peut venir que du triomphe du producteur; j'arrive à cette conclusion que la culture du guerrier devra, elle aussi, céder la place à la culture du producteur... Celle-ci ne se forme ni dans la société aristocratique, ni dans la société bourgeoise, mais à l'atelier. C'est là que s'élabore une culture, dite prolétarienne aujourd'hui... Dans la culture des producteurs, ne prend figure humaine que l'homme qui travaille... Seul il a droit de cité.

Il n'est pas impossible que nous, organisateurs de la paix, nous puissions arriver au pouvoir sans grande secousse, même par le jeu des élections. Que devrons-nous faire pour fonder la paix? Supprimer le ministère de la guerre et l'armée. Naturellement, je ne pense pas que tout le monde nous imiterait, et je pense que notre armée étant supprimée, il y aurait deux ou trois voisins pour essayer de nous tomber dessus; j'ajoute que un, deux ou trois voisins seraient parfaitement capables d'entraîner leurs peuples contre nous... Le pillage sans aucun risque de mort, c'est une fameuse excitation. Soyez assurés que chez tel ou tel de nos voisins, on trouverait beaucoup de volontaires pour cette opération... D'autre part, l'armée étant supprimée, nos propres bellicistes en constitueraient une à l'intérieur et fonderaient une dictature. Je conclus donc que la suppression de l'armée, qui est une nécessité, appelle tout d'abord *la dictature et la guerre*. Donc, supprimant l'armée, nous devons avoir dans les mains une force utilisable contre tous les bellicistes. Mais au lieu de l'organiser en armée, sur le plan de l'héroïsme, nous l'organiserons en service social et international, sur le plan scientifique, hygiénique et industriel. A la tête du ministère, nous ne mettrons pas des militaires; nous mettrons des savants, des ingénieurs, des organisateurs... Leur mission sera de chercher tous les procédés chimiques, mécaniques, etc., par lesquels on peut écraser des forces mobilisées éventuellement contre nous, et les écraser sans héroïsme, exactement comme on écrase des insectes nuisibles...

M. Valois oublie qu'en 1870 et en 1914, on a constitué des commissions de savants comme celles qu'il demande et qu'elles n'ont rien trouvé du tout. Son pacifisme aboutit donc à un espoir chimérique. Non moins chimérique du point de

vue pacifiste sa proposition de « faire de l'Afrique entière le grand chantier commun de l'Europe au XXe siècle et d'y chercher les solutions pratiques pour la collaboration des races ». Il est bien évident que les nègres n'accepteront pas longtemps de bon gré cette collaboration; mais il est curieux que cette proposition ait été faite simultanément par A. Mendelssohn-Bartholdy dans les *Europäische Gespräche.*

M. Maurice Pottecher, bien connu par son Théâtre du peuple fondé par lui à Bussang il y a 36 ans, ayant eu communication des Mémoires de Charles Ferry et de la correspondance et des papiers de **Jules Ferry,** a écrit de ce dernier une biographie intéressante. Il y a d'ailleurs surtout étudié l'homme lui-même, se contentant d'une esquisse sommaire des événements auxquels il avait été mêlé. Jules Ferry était un sentimental, aussi l'histoire de sa vie privée est-elle fort intéressante.

Il était issu d'une famille de bourgeois libéraux; on y applaudit à la chute de Louis-Philippe et on ne commença à s'y effrayer en 1848 que quand on vit les revendications des « partageux »; plus tard, on s'y indigna du 2 décembre et Jules Ferry s'étant jeté au cou de son député quand on le conduisait à Mazas, fut menacé par l'officier de l'escorte. Le père des Ferry étant mort en 1856, son fils Charles se résigna à entrer dans une banque pour permettre à Jules de devenir avocat. Les deux Ferry recevaient chez eux, et ce fut ainsi que Jules devint l'intime d'Emile Ollivier et de Gambetta. Il tomba même amoureux de Blandine, la fille de Liszt, qui était devenue la femme d'Ollivier. Pour se rendre digne de l'aimée, il rompit avec une maîtresse qu'il avait rue Saint-Georges et ce fut son frère Charles qui se chargea de la négociation de rupture. Mais peu après, Blandine tomba malade de la poitrine. Une grossesse aggravant son état, les médecins l'envoyèrent à Saint-Tropez où elle accoucha d'un fils. Elle voulut le nourrir et son état empira rapidement. Un jour, Jules Ferry reçut un télégramme d'Ollivier qui réclamait sa présence et son secours. Il arriva, mais trop tard pour la voir encore en vie. Sa douleur fut déchirante. Il chercha en vain la consolation dans des voyages. Le 9 novembre 1861, il écrivit à son frère :

« Il y a deux mois! deux siècles! deux éternités! Qu'on peut descendre bas dans la douleur!... Je pleure sur moi, je pleure sur elle, sur cette existence si pleine, si harmonieuse, si débordante, sur cet être si heureux, si doux, sur cet épanouissement de vertus et de grâce... » Les agitations de la politique lui firent peu à peu oublier Blandine. Il devint populaire grâce à ses chroniques sur « Les Comptes fantastiques d'Haussmann ». Elles lui facilitèrent d'être élu député de Paris, ce qui fit de lui ensuite un membre du Gouvernement de la Défense Nationale. Sa conduite, le 31 octobre, fut héroïque et cette fois-là il réussit à faire évacuer l'Hôtel de Ville sans effusion de sang; le 22 janvier 1871, il fut moins heureux et il y eut une douzaine de victimes qu'on lui reprocha toujours; le 18 mars, il refusa d'abord d'évacuer Paris; son frère Charles alla trouver le général Vinoy au quai d'Orsay et lui représenta qu'il n'y avait aucun danger, que l'Hôtel de Ville pouvait soutenir un long siège et que l'on pourrait toujours battre en retraite par les quais. « — Aucun danger, s'écria Vinoy, quand on massacre les généraux! » — « Monsieur, répondit Charles hors de lui et frappant sur le guéridon qui les séparait, les généraux sont faits pour être tués! »

Quatre ans plus tard, Ferry, qui avait alors 43 ans, devint de nouveau amoureux. Cette fois, l'objet de sa flamme était une jeune fille de 26 ans, Eugénie Risler, de l'illustre famille alsacienne des Kestner. Il l'aima avec la même fougue que Blandine et parvint à l'épouser. Elle fut son soutien aux heures pénibles où, devenu le Tonkinois Ferry, il se trouva l'homme le plus impopulaire de France.

L'avocat allemand Bruno Weil, dont le livre sur l'Affaire Dreyfus a eu un légitime succès, publie simultanément en français et en allemand **Grandeur et décadence du général Boulanger.** Pour la rédaction de ce livre, il a utilisé des documents allemands et fait ainsi connaître plus exactement comment Bismarck a tiré parti de la propagande boulangiste et de son tapage, mais ses sources principales ont été naturellement les publications françaises. En a-t-il tiré un portrait véridique de Boulanger? Non! Le « brav' général », tel qu'il le peint, est surtout un patriote et un amoureux; or, Boulanger était essentiellement un tartuffe, un bandit et un voleur,

On le trouve débutant comme tartuffe : colonel en 1871 du régiment en garnison à Belley, « il se fait remarquer par son zèle religieux, assiste régulièrement à la messe le dimanche et suit les processions en uniforme, un cierge bénit à la main, prenant part aux chants religieux ».

En 1880, il est nommé général de brigade grâce à l'appui du duc d'Aumale qu'il a courtisé. Mais aussitôt après il se met sous la protection de Clemenceau, son ancien condisciple; grâce à lui, il est nommé directeur de l'infanterie. Comme tel, il entre en relations avec un journaliste nommé Amédée Buret, qui s'occupait aussi d'affaires financières; de concert avec le baron Jacques de Reinach (la future victime de Cornelius Herz) et le député Granet, ils engagent une négociation avec un sieur Maréchal qui désire faire adopter pour l'armée « des rations de café sous forme de tablettes »; en cas de réussite, Boulanger et Buret se partageront une commission de 210.000 francs. L'affaire échoua, comme aussi celle d'une fourniture d'épaulettes sur lesquelles Buret et Boulanger devaient recevoir 0 fr. 20 par paire. En février 1886, Boulanger et le baron de Reinach s'en vont ensemble à Saint-Germain après un dîner chez Buret, et celui-ci a l'impression qu'ils vont traiter au sujet d'une fourniture de lits militaires; celle-ci aboutit plus tard quand Boulanger fut devenu ministre : il annula le marché proposé par l'intendance au profit de Lecerf et Sarda, et prorogea celui de la Société Laffite (dans laquelle Reinach était intéressé). Il chercha aussi à toucher sa part de commissions lors de l'achat de machines pour la fabrication des fusils Lebel. En 1884, il avait renoncé à la succession de son père. Le 1er septembre 1886, devenu ministre, il emprunta 25.000 francs à la caisse de réserve des fonds secrets et versa 60.000 francs pour la succession de son père; il est bien évident que les 25.000 étaient une partie de ces 60.000. On a évalué à 120.000 francs le total des sommes qu'il détourna sur les fonds secrets pour ses dépenses personnelles. Comme la mensualité ordinaire ne suffisait plus (quoiqu'il eût réduit les dépenses de contre-espionnage, les indemnités aux inventeurs, etc.), il emprunta 278.000 francs à la caisse de réserve (c'est-à-dire aux économies laissées par ses prédécesseurs). Sur cette somme, 50.000 francs avaient déjà été employés à

des dépenses inavouables avant sa démission, mais il restait 30.000 francs qui avaient été tirés de la caisse et n'avaient pas encore été dépensés : il se les fit remettre avant de partir. On conçoit que, comprenant que l'on n'aurait pas de peine à prouver ses vols si on lui faisait son procès, il ait pris la fuite dès qu'il crut qu'on allait l'arrêter.

Le chauvinisme de Boulanger n'était qu'une attitude pour impressionner le public, une manœuvre suggérée par la croyance qu'il faut, pour réussir, promettre plus que les concurrents. Boulanger faisait publier par les journalistes à sa solde que lui seul « faisait peur à l'Allemagne » et osait « organiser la défense du pays », mais en même temps il faisait ajouter que c'était « *une garantie de paix* ». Le *Times* ayant dit de lui le 5 mars 1889 : « Sa réelle mission, c'est la guerre », il lui écrivit : « En appelant tous les Français à former dans la République un gouvernement dont l'honneur, dont la probité seront les bases, *je les convie à une œuvre de paix.* » Bismarck a feint de croire que Boulanger voulait faire la guerre à l'Allemagne; en réalité, Boulanger voulait seulement la faire aux républicains, et ce fut son angoisse, bien relevée par M. Weil : Comment réussir la guerre civile si la France doit être attaquée dès que je l'aurai commencée? C'est une angoisse pareille qui avait décidé Mac-Mahon à renoncer au coup d'Etat préparé par le ministère Rochebouët.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Adolphe Basler : *Maurice Utrillo*, V. Avec des reproductions; Edit. Crès. » »

Marc Chagall : *Ma vie*. Préface d'André Salmon. Avec des illust. (Coll. *Ateliers*); Stock. 30 »

Edmond de Goncourt : *La maison d'un artiste*. Edit. définitive; Flammarion et Fasquelle. 2 vol. 30 »

Edmond Michel : *Bruegel*. Avec des reprod. (Coll. *Maîtres d'autrefois*); Edit. Crès. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

P. B. Randolph : *Magia Sexualis*. traduction française par Maria de Naglowska; Au Lys rouge. 200 »

Ethnographie, Folklore

Ion Creanga : *Contes populaires de Roumanie* (*Povesti*), traduction et notes par Stanciu Stoian et Ode de Chateauvieux Lebel, avec une préface de M. N. Iorga; Maisonneuve. 30 »

Robert et Helen Lynd : *Middletown*, ethnographie de l'Américain moyen, traduit de l'américain par F. Alter; Edit. du Carrefour. 27 »

Finances

André Chéradame : *Sam, à votre tour, payez!* La compensation des dettes interalliées. Avec 3 dessins; Edit. du Français réaliste, imp. Floch, Mayenne (Sarthe). 15 »

Géographie

Docteur Octave Guelliot : *Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes*. Avec 58 croquis; Nourry. 70 »

Histoire

Jérôme Carcopino : *Sylla ou la monarchie manquée;* Artisan du livre. 20 »

J.-L. Claparède : *L'enseignement de l'histoire et l'Esprit international*. Préface de Michel Lhéritier; Presses universitaires de France. 10 »

Warrington Dawson : *Les Français morts pour l'indépendance américaine de septembre 1781 à août 1782 et la reconstruction historique de Williamsburg, base des armées de Rochambeau en Virginie;* L'Œuvre latine. 12 »

Léon Homo : *Les empereurs romains et le christianisme;* Payot. 24 »

A. Le Moy : *Le XVIIIe siècle breton. Autour des Etats et du Parlement. Correspondance inédite de MM. de Robien et de La Bellangerais*, 1765-1791; Libr. Plihon, Rennes. 50 »

Maurice Reclus : *Le Seize Mai*. (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. » »

Littérature

Andersen : *Contes*. Introduction d'Edmond Pilon. Avec des illust.; Piazza. » »

Anthologie des conteurs clartéistes 1931; Edit. Clartéistes. 15 »

L'Anthologie polissonne ou les Mémoires secrets de M. le Chevalier de Bécourt, relatant sa rencontre avec le diable et ses merveilleuses aventures, contenant quantité de pièces badines, légères et satyriques des plus grands auteurs de l'antiquité et des temps modernes écrits pour donner aux hommes l'horreur du vice et les inciter au culte de la vertu. Illustré de trois originaux d'André Margot; La Caravelle. 20 »

Gustave Charlier : *De Ronsard à Victor Hugo*, problèmes d'histoire littéraire; Edit. de la Revue de l'Université de Bruxelles, Bruxelles. » »

Maryse Choisy : *Quand les bêtes sont amoureuses;* Edit. des Portiques. » »

Hélène Delsaux : *Condorcet journaliste 1790-1794*. Avec un portrait; Champion. » »

André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud. Ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait;* Libr. de France. » »

Othon Guerlac : *Les citations françaises*. Recueil de Passages célèbres, Phrases familières, Mots historiques, avec l'indication exacte de la source, suivi d'un *Index alphabétique par auteurs et par sujets;* Colin. 40 »

Julien Guillemard : *Les morts-vivants de l'Antifer;* Edit. Crès. 12 »

Mme Yang Tchang Lomine : *L'attitude d'André Gide;* Université franco-chinoise de Peiping, Peiping, Chine.

Michel Missoffe : *Le conventionnel Gossuin 1758-1827;* Flammarion. 12 »

Frédéric Mistral : *Mireille*, traduction française et texte provençal de l'édition critique Pierre Julian. Illustrations de G. Nick; Delagrave. 80 »

Léon Ozoux : *Les Bucoliques de Virgile*, traduction en vers, avec commentaires; S. n. d'édit. » »
Suétone : *Vies des douze Césars*. Tome I : *César-Auguste*. Texte établi et traduit par Henri Alloud; Belles-Lettres. 25 »
Rabindranath-Tagore : *Lettres à un ami*. Introduction et commentaires de C. F. Andrews. Traduction de Jane Droz Viguié; Rieder. 15 »
Jean Tousseul : *Images et souvenirs*. Illust. de Léon Jurdan; Thone, Liége. 15 »
Virgile : *Les Géorgiques*, texte et traduction, avec une introduction et des notes par Raymond Billiard. Préface de Pierre de Nolhac; Taliandier. » »
Vivien : *La revanche de la Jourdane;* Rasmussen. 15 »
Urbain Van de Voorde : *Panorama d'un siècle de littérature néerlandaise en Belgique, 1830-1930;* Edit. du Sagittaire. 12 »
Stefan Zweig : *Souvenirs sur Emile Verhaeren*, traduits de l'allemand par Hendrik Coopman. Avant-propos de Franz Hellens; Edit. Kryn, Bruxelles. » »

Livres d'étrennes

Lily Jean-Javal : *Bricolin*. (Coll. *Primevère*); Edit. Bourrelier-Chimènes. 5 »
Jean Manfrédi : *Chez ma tante Gertrude*, avec illust. en couleurs; Flammarion. 10 »
Jean Manfrédi : *Je m'amuse*. Avec illust. en couleurs; Flammarion. 7 »
Nathalie Parain : *Je découpe*, modèles de découpage, avec 11 planches coloriées et une pochette de papiers de couleurs; Flammarion. 16 »
Nathalie Parain : *Je fais mes masques*, album de découpage et de travestissements, contenant huit masques en cinq couleurs; Flammarion. 16 »
Samivel : *Sous l'œil des Choucas...* ou les plaisirs de l'alpinisme; 80 dessins alpins avec une adresse de Guido Rey; Delagrave. 25 »
Comtesse de Ségur : *Les malheurs de Sophie*. Illust. de Jodelet; Flammarion. 15 »
X : *L'histoire de Toby, éléphant;* Flammarion. 10 »

Musique

René Peter : *Claude Debussy*. Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Major général Sir George Aston : *Secret service. Espionnage et contre-espionnage anglais pendant la guerre 1914-1918*, traduit de l'anglais par Henry de Courtois. Avec 5 croquis; Payot. 25 »
Société de l'Histoire de la guerre : *La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914*. Documents officiels publiés par le Ministère des Affaires étrangères allemand. Tome XV : *31 août 1898-20 février 1899*. Traduit par J. Molitor; Costes. » »

Philosophie

L. Barbedette : *Vers l'inaccessible*, essai philosophique; Imp. Pattegay, Luxeuil. 6 »

Poésie

Emmanuel Aegerter : *Feux Saint-Elme;* Messein. » »
Odette Denux : *L'automne ensoleillée;* Chabas, Hossegor, Landes. » »
Marcel Diamant-Berger : *Isis abandonnée;* Edit. Clartéistes. » »
Pierre Enim : *Vents de mer;* Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains. » »
Henri Philippe Livet : *Palmes;* La Presse à Bras. » »
Teixeira de Pascoaes : *Retour au Paradis*, traduit du portugais,

avec une préface par Suzanne Jeusse. Avant-propos de Philéas Lebesgue; Messein. 15 »

Vahan Portoukalian : *Au pied de la citadelle;* Impr. Armen, Marseille. » »

Abbé Rouillot : *Prières et soupirs,* recueillis et mis en ordre par le chanoine A. Lecoiffier; Edit. Spes. » »

Germaine Saulnier : *Les Bohémiens en voyage;* Messein. 12 »

Politique

Baron Firmin van den Bosch : *Vingt années d'Egypte;* Perrin. 15 »

David Davies : *Le problème du XXe siècle,* essais sur les relations internationales, traduction française par Paul Genty; Payot. 60 »

R. Rumilly : *Sir Wilfrid Laurier, Canadien.* Préface de René Doumic; Flammarion. 12 »

Dr Georges Weiss : *L'Alsace. Problèmes actuels;* Presses universitaires. » »

Questions juridiques

Maurice Privat : *L'assassinat de Juliette Tordjman d'Oran,* suivi des *Documents secrets;* Documents secrets. 12 »

Maurice Soulié : *Les procès célèbres de l'Espagne.* Avec 16 gravures; Payot. 18 »

Questions médicales

Dr L. Gally et Dr P. Rousseau : *Electricité et radiologie médicales.* Avec des fig.; Colin. 10,50

Questions militaires et maritimes

Guglielmo Ferrero : *La fin des aventures. Guerre et Paix;* Rieder. 15 »

Général J. Revol : *La victoire de Macédoine,* contribution à l'étude de la guerre en montagne. Préface du général Jacquemot; Lavauzelle. » »

Questions religieuses

Abbé G. Bardy et Abbé A. Tricot : *Le Christ,* encyclopédie populaire des connaissances christologiques. Avec le concours de l'abbé R. Aigrain. Préface de S. Ex. Mgr Pic. 500 illust.; Bloud et Gay. 60 »

Gérard Servèze : *L'Eglise,* jugements sur la religion catholique; Edit. du Carrefour. 24 »

Roman

Pierre Bénard : *Malikoko, Président de la République;* Edit. de France. 6 »

Marc Bernard : *Au secours!* Nouv. Revue franç. 13,50

Albert Bessières : *L'empire de la paix,* récits de la montagne suisse, empire des neiges; Edit. Spes. 12 »

Gaston Chérau : *La maison du quai;* Ferenczi. 12 »

Maurice Clavière : *Les mains;* Figuière. 12 »

Rose Combe : *Le mile des Garret;* Valois. 15 »

R. Delavignette : *Les paysans noirs,* récit soudanais en 12 mois; Stock. 12 »

Erich Ebermayer : *Mont-Odile,* traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 18 »

Jean Gamo : *Affaires d'Etat;* Flammarion. 12 »

Jean Giono : *Le grand troupeau;* Nouv. Revue franç. 15 »

Louis Lefebvre : *Silence,* roman d'une femme; Flammarion. 12 »

Jean Mariotti : *Remords;* Flammarion. 12 »

Somerset Maugham : *La ronde de l'amour,* texte français de Mme R. Blanchet; Edit. de France. 15 »

Francis de Miomandre : *Ames russes 1910;* Férenczi. 12 »

Alberto Moravia : *Les indifférents,* traduit de l'italien par Paul-Henri Michel, avec une préface de Benjamin Crémieux; Rieder. 20 »

Edouard Peisson : *Une femme;* Valois. 15 »

Pierre de Ruynes : *L'ombre du péché;* le Rouge et le Noir. 12 »

Georges Simenon : *La danseuse du gai-moulin;* Fayard. 6 »

Sirieyx de Villers : *L'encerclée;* Edit. du Tambourin. 3,50

Suzanne Spezzafumo de Faucamberge : *Petite lumière;* Flammarion. 12 »

Herman Teirlinck : *Jean Doxa,* traduit du néerlandais par J. de Hardt; Edit. J. Kryn, Bruxelles. » »

Jean Villier : *La rose de feu;* Férenczi. 12 »

Joseph Voisin : *Francine et son village;* Valois. 15 »

Raoul Whitfield : *Les émeraudes sanglantes,* traduit de l'anglais par Marcel Duhamel. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

H. Courteix et H. Thésis : *Guide pour l'électrification domestique.* Avec des fig. et des illust.; Libr. Polytechnique Béranger. 70 »

Divers, sous la direction de A. Strohl : *Leçons de physico-chimie à l'usage des médecins et des biologistes;* Masson. 40 »

Alfred Lacroix : *Figures de savants.* Avec des portraits; Gauthier-Villars, 2 vol. » »

Lamirand et Pariselle : *Cours de chimie.* II : *Chimie organique.* Avec des fig.; Masson. 110 »

Jacques Millot : *Cicatrisation et régénération.* Avec des fig.; Colin. 10,50

Abbé Léon Tolmer : *Les becs-croisés en Normandie;* Imp. Colas, Bayeux. » »

Sociologie

Jean Boulogne : *La vie de Louis Renault.* Avec un portrait; Edit. du Moulin d'argent. » »

Armand Le Hénaff : *Le pouvoir politique et les forces sociales;* Recueil Sirey. » »

Léon de Poncins : *Refusé par la presse;* Edit. Redier. 15 »

Varia

Joaquim Felico dos Santos : *Le diamant au Brésil,* extraits des Mémoires du District des diamants, traduction de Manoel Gahisto. Préface de Affonso Celso; Belles-Lettres. 20 »

Tout Paris 1932; Publications La Fare. 50 »

Voyages

Henry Bidou : *Le Château de Blois.* Avec 2 h.-t. et 2 plans; Calmann-Lévy. 15 »

Pierre Daye : *Beaux jours du Pacifique;* Valois. 15 »

Jean Mauclère : *Gens et routes de Lithuanie;* Revue française. 15 »

Léon Riotor : *Ouessant, l'île de l'épouvante.* Avec des illust.; Pierre Roger. » »

Joseph Wilbois : *Un pays neuf : l'Ouest canadien;* Valois. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Max Elskamp. — Prix littéraires. — Qui était le Masque de Fer? — La mort du maréchal Ney. — Le « Chat Noir » et le peintre Eugène Grasset. — Il y a Guillemot et Guillemot. — La prophétie du moine de Padoue. — Chasseurs des Alpes et chasseurs alpins. — Mme Anne Armandy proteste. — Le Sottisier universel.

Mort de Max Elskamp. — Depuis de nombreuses années, Max Elskamp, accablé par la maladie, avait renoncé à toute vie active, soit du corps, soit de la pensée. Hors d'un cercle bien étroit, son œuvre n'aura guère été illustrée du renom qu'elle méritait. Qu'importe? Il n'était point un quêteur de gloire vulgaire, mais il a dû néanmoins subir parfois un désenchantement amer à se voir mal interpréter par ceux même qui faisaient diligemment profession de le comprendre et de l'aimer.

N'a-t-on point pressenti en lui une âme du moyen âge? N'a-t-on pas cru à l'affection factice et puérile d'un langage archaïque? Ici même, dans une des plus clairvoyantes études qu'on lui ait consacrées (*Mercure de France*, 1er février 1914), Francis de Miomandre écrivait : « il nous faut décidément écarter l'hypothèse d'un poète populaire et naïf », — en quoi, je pense, il avait parfaitement raison, surtout ajoutant qu'il voyait chez Elskamp un poète « conscient jusqu'au moindre détail de ses moyens, et ne laissant pas plus au hasard qu'il n'a cédé à l'éloquence ». Mais aussi comment lui refuse-t-il d'être un poète « intellectuel, malgré sa délicate culture » et le rapproche-t-il de Verlaine, en raison, estime-t-il, d'analogies : intimisme, suggestions musicales, demi-teintes, brièveté exquise?... De telles qualités, il les possédait, je ne le conteste pas, mais elles furent chez lui de tout autre origine et de tout autre nature que chez Verlaine.

Max Elskamp a doué de la parole les confuses sensations, les réminiscences réprimées, les vagues espoirs mystiques ou sensuels rêveusement, les petites joies silencieuses, enfermées, presque avec crainte sinon avec un peu de honte, en l'âme ingénue des gens de petit métier, de vie obscure, de qui la survivance, au cœur des métropoles bruyantes d'éclat, de faste, d'orgueil et d'ostentation de toute sorte, s'aperçoit malaisément, mais n'en est pas moins le plus précieux, le plus vivace et le plus sain des trésors de l'âme humaine, le germe sacré, le sel des évolutions à venir.

Voilà dans quel esprit Elskamp s'était voué, des années durant, à la constitution de ce musée du folklore, où, aidé de quelques collaborateurs fervents, il a réuni le plus précieux ensemble d'objets peut-être désuets et falots, de meubles humbles, d'ins-

truments professionnels, de spécimens d'art populaire qui se puisse imaginer.

Voilà par quelle nécessité, se substituant d'amour et d'intelligence à toute une race choisie en qui les traditions perdurent obscurément, mais ne se trouvent aucun langage, il s'est créé cet idiome discret, comme dévotement nuancé et frileux, avec des espacements soudains de voilures sur la mer, et le plus souvent balbutiant des images toutes contenues, presque gauches, et d'apparence naïves, — mais qu'il faut de science, de contrôle sur soi-même, de volonté réfléchie et d'intellectualité avisée pour ne point se départir de cette constante, sensible et exquisement mesurée transposition, et Max Elskamp, on le sait, y excella.

Ses livres réunis sous le titre général *la Louange de la Vie*, au *Mercure de France*, avaient paru en plaquettes originales ornées de bois qu'il gravait lui-même. Il avait encore publié, en 1921, *Sous les Tentes de l'Exode*, en 1922 *La Chanson de la Rue Saint-Paul*, que certains— dont je suis — tiennent pour son chef-d'œuvre.

Né à Anvers, le 5 mai 1862, il y est mort le 10 décembre 1931. Il n'était guère sorti de sa ville natale, à laquelle il était passionnément attaché. — A. F.

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre de littérature, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué au poète Jean Royère, pour l'ensemble de son œuvre.

§

Qui était le Masque de Fer? — Que cet « inconnu », qui ne portait d'ailleurs qu'un simple masque de velours, un loup à la vénitienne, et seulement quand on voulait empêcher qu'on ne vît son visage, était non pas Mattioli, mais bien le nommé Dauger, avait été déjà démontré dans mon article du *Mercure de France* du 16 janvier 1909 (1), dont M. Laloy, et d'autres, semblent ignorer l'existence, et qui n'était pas seulement une analyse du livre de Mgr Barnes. Je l'avais reçu d'Andrew Lang et, avant de l'analyser, nous avions échangé une assez longue correspondance; Lang était enthousiasmé par la découverte de Barnes et n'a jamais admis les objections que je fis, non à sa thèse que le Masque était Dauger et non pas Mattioli, mais bien que ce Dauger était Jacques de la Cloche, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre.

Depuis, comme il ne m'est pas parvenu de documents nouveaux, j'ai cessé de m'intéresser au problème; mais je dois dire

(1) Réédité dans *Religion, Mœurs et Légendes*, t. II, pp. 151-172.

que les arguments de M. Laloy me convainquent encore moins, en ce qui concerne l'identité du nommé Dauger, que ceux de Mgr Barnes.

Franchement, croit-on que Louis XIV et Louvois, puis Barbezieux son fils, auraient pris de telles précautions pour empêcher l'identification d'un chanoine, sans doute mêlé aux affaires de cœur et de cour, mais dont l'influence directe soit sur les amours du roi, soit, ce qui importe davantage, sur la politique du roi et de Louvois, était nulle? Si encore M. Laloy disait qu'on a pris au saut du lit, dans sa cathédrale, l'archevêque de Sens, Mgr de Gondrin, et qu'on lui a caché le visage, l'hypothèse serait acceptable; car un tel abus de pouvoir aurait fait du bruit à Rome et dans la chrétienté. Mais son chanoine!... Gondrin, nous dit M. Laloy, était un janséniste acharné; il était fougueux ennemi des Jésuites; donc son chanoine Eustache Daugé était aussi l'ennemi des Jésuites; et c'est pour faire plaisir aux Jésuites que le roi et ses ministres auraient condamné cet obscur chanoine à la prison perpétuelle et au masque, traitement de faveur qui n'a pas été infligé à Fouquet, ni à aucun des ennemis de cet ordre à cette époque, où il n'en manquait pas, et où les « libertins » étaient mal vus.

M. Laloy a dû sentir la faiblesse de son argument politico-religieux; aussi en revient-il à cette idée que c'est pour avoir connu des secrets d'alcôve, secrets de Polichinelle, et pour avoir pris le parti des parents et alliés de Mme de Montespan, que le chanoine Eustache Daugé a été envoyé à Pignerol — et dans l'au-delà.

Il y a deux éléments du problème qui ne peuvent être éliminés aussi aisément.

Le premier est qu'un tel traitement ne pouvait s'appliquer qu'à quelqu'un de connu, — connu au moins des courtisans, des officiers et des nobles voyageurs à la curiosité indiscrète. Qui donc connaissait le chanoine de Sens? Qui donc se serait activement intéressé à son sort? Si on l'avait reconnu, quel bruit cela eût-il fait à Rome ou dans les cours de l'Europe en mauvaise intelligence avec Louis? N'importe quelle prison aurait suffi pour le chanoine, car les histoires d'alcôve ne tiraient pas en somme à conséquence, politiquement. Et quels secrets vraiment politiques les Montespan et Mgr de Gondrin pouvaient-ils confier au chanoine? Comme pour le problème Bacon-Shakespeare, on se heurte au fait que « l'inconnu » était de haute famille, avait des accointances directes avec les rois, les princes, les ministres, connaissait des secrets de cour et avait une personnalité telle qu'elle

devait être dissimulée à tout prix, personnalité trop haut placée pour qu'on ôsât la supprimer par l'assassinat ou le bourreau.

C'est pourquoi, malgré mes objections à la thèse de Mgr Barnes, je la crois plus proche de la vérité que la thèse de M. Laloy. Je rappelle que Jacques de la Cloche a été inscrit au registre d'entrée des Jésuites à Rome de 1631 à 1675; et que, de par sa naissance, il fut reçu à diverses cours, puis chargé par son père de missions diplomatiques secrètes. Si, comme le suppose Mgr Barnes, il se fit ensuite passer par ordre pour l'abbé Pregnani, peut-être a-t-il dû s'opposer, aussi par ordre, à la politique des Jésuites; et ceci expliquerait leur vengeance et qu'il se soit plaint d'eux.

En passant, je rappelle aussi que le Masque semble avoir été arrêté à Dunkerque. Dès le 19 juillet 1669, Louvois avertit Saint-Mars de se préparer à recevoir un nouveau prisonnier; et c'est le 28 juillet que de Vauroy, sergent-major de la ville et citadelle de Dunkerque, reçoit l'ordre de procéder à l'arrestation, puis de conduire le prisonnier à Saint-Mars. Où a été faite cette arrestation? Je suppose que c'est à Dunkerque même. S'il en est ainsi, M. Laloy a-t-il des preuves que le chanoine Daugé se trouvait dans cette ville au mois de juillet 1669 (1)?

Le deuxième élément concerne le nom. M. Laloy semble regarder comme acquis que, puisque le prisonnier était désigné sous le nom d'Eustache d'Auger, ou Dauger, il suffit de trouver un contemporain, ecclésiastique de préférence (en effet, les arguments de Mgr Barnes sur ce point sont valables) qui portait le même nom. Un chanoine de Sens se nommait Eustache Daugé; son père, maitre d'hôtel du roi, se nommait Daugers; je ne discuterai pas l'orthographe, toujours fantaisiste à cette époque. Mais il y a un fait sur lequel j'ai insisté dans mon article et qui est que tous

(1) A propos de l'arrestation, il y a dans l'article de M. Laloy des conjectures qu'il présente comme des vérités acquises historiquement et qui, si elles ne contribuent que peu à étayer sa thèse, donnent pourtant une impression qu'on doit éviter.

M. Laloy écrit, *Mercure de France* du 15 août 1931, p. 108 : « Quand l'ordre [donné à Saint-Mars] fut écrit, Dauger était évidemment en liberté; pour le faire arrêter aussi *clandestinement* que possible, on attendit qu'il aille (évidemment par l'ordre du roi) dans un endroit où ce serait facile. Le 28 juillet, les conditions requises étant réunies, Louis XIV envoya au sergent-major », etc., c'est-à-dire au capitaine de Vauroy.

Tout ceci est du roman. On a pu s'emparer de l'homme ouvertement; pourquoi le capitaine, commandant de Dunkerque, se serait-il caché, agissant au nom du roi? Dans la lettre, dont M. Laloy donne le texte intégral, il n'y a aucune allusion à des précautions à prendre pour l'arrestation. De plus, on ne sait pas si le roi donna un ordre au chanoine Daugé. On ne voit pas que Dunkerque soit un endroit plus « facile » pour arrêter quelqu'un que les corridors ou les jardins de Versailles. M. Laloy souligne le mot *clandestinement*; de quel droit?

les noms des prisonniers étaient faux à dessein. Ainsi Mattioli fut inscrit d'abord comme De Lestang; mais comme à ce moment se trouvait aussi à Pignerol un pasteur protestant nommé De Lestang sur les registres, on rendit son nom, vrai ou faux, à Mattioli dans les dépêches; plus tard, par assimilation verbale, l'« ancien prisonnier », successivement nommé Dauger, Monsieur Latour, Monsieur de La Tour d'En Bas, fut inscrit sous le nom de Marchioly sur le registre des décès. De même Catinat, faux prisonnier il est vrai, avant d'aller occuper Casal, fut inscrit à Pignerol comme De Richemond. Il n'y a donc aucune chance pour que le nom de Dauger soit le vrai; et il y a toutes les chances pour qu'en suivant cette piste, M. Laloy risque de se fourvoyer. Si on avait emprisonné le vrai chanoine Daugé, on lui aurait donné un tout autre nom.

On peut supposer aussi qu'en effet le Masque était un valet comme celui de Fouquet, appelé La Rivière. Encore, bien que ce soit un nom de famille connu et correct, n'est-il pas sûr que, même à ce serviteur de Fouquet, on n'ait imposé un pseudonyme. Mais cette assimilation, je crois, ne s'impose pas; car l'argument de M. Saint-Cassien dans le *Mercure de France* du 15 décembre, p. 713, est fort bon. En tout cas, si le Masque était de haute naissance, en en faisant un valet (au sens atténué ancien) de Fouquet, on dépistait mieux encore les curieux.

L'hypothèse de M. Laloy susciterait bien d'autres objections de détail. Il dit que Louis XIV éprouvait à l'égard de ce prisonnier une animosité *personnelle*. C'est une hypothèse gratuite. Pourquoi Louvois et Barbezieux, alors que le règne de la Montespan était déjà oublié, auraient-ils sans cesse renouvelé leurs instructions pendant plus de trente ans? Pourquoi le roi, qui ne tenait plus guère à se rappeler cette periode de sa vie, n'aurait-il pas usé de clémence, ou tout simplement fait traiter l'homme comme un prisonnier quelconque? Le danger que le Masque faisait courir au roi a visiblement duré jusqu'à sa mort; c'est pourquoi on prit des mesures d'ordre particulières pour le transférer à la Bastille; même à Sainte-Marguerite, il semblait trop redoutable! D'ailleurs, j'avais fait observer déjà que le sort du prisonnier a suivi les fluctuations de la politique générale; à certains moments on relâche la sévérité; à d'autres, Louvois et Barbezieux ordonnent une surveillance de nouveau rigoureuse. On ne voit pas comment le « secret de la Montespan » aurait pu influer ainsi, pendant si longtemps et sous cette forme.

Et pourquoi la Bastille pour ce chanoine? Mgr Barnes suppose que Louis XIV a voulu avoir à ce moment sous la main un pré-

tendant possible au trône d'Angleterre, un jouet diplomatique, tout au moins un moyen de marchandage. Ceci est assez raisonnable. Mais, est-ce avec de la logique qu'on résoudra l'énigme?

A. VAN GENNEP.

§

La mort du maréchal Ney. — Nous avons publié dans nos échos du 1er décembre, sous le titre « curiosité », une histoire abracadabrante qui a fait récemment le tour de la presse américaine et d'après laquelle Ney serait parti pour les Etats-Unis après un simulacre d'exécution. M. Georges Mauguin, de l'Académie de Versailles, auteur d'études historiques sur le maréchal Ney, nous adresse une réfutation du bobard américain. Etait-ce bien la peine! Quoi qu'il en soit voici les points principaux de sa mise au point :

1° Lord Wellington n'a jamais cherché à sauver son terrible adversaire de Waterloo; bien au contraire, sollicité par la maréchale, dans une audience particulière, il refusa d'intervenir.

2° Prétendre que Ney aurait dit à voix basse aux 4 sergents, 4 caporaux et 4 fusiliers du peloton d'exécution de tirer haut est invraisemblable. Ces mots hâtifs murmurés à 12 hommes n'auraient pas été entendus ou imparfaitement compris. Qu'aurait fait leur chef, le commandant Saint-Bias, pendant ce temps?

3° Ney, après avoir ordonné de viser « droit au cœur », commanda le feu lui-même, et fut frappé de 11 balles : 3 à la tête, 1 au cou, 1 au bras droit, 6 dans la poitrine. Le coup de grâce parut superflu.

4° La *Gazette de France* du 8 décembre écrit : « Le maréchal tomba mort; plusieurs balles ont porté à la tête. »

5° Le gouverneur de Paris, qui présidait à l'exécution, M. de Rochechouart, dit à son voisin, M. de la Rochejaquelin, colonel des grenadiers : « Voilà, mon ami, une grande leçon pour apprendre à mourir. »

6° Le corps, gardé par un piquet d'infanterie, resta exposé au moins un quart d'heure. L'abbé de Pierre, curé de Saint-Sulpice, resta agenouillé près de lui. Quelqu'un vint tremper son mouchoir dans le sang (Archives nationales, F7 6683).

7° L'éminent avocat, Berryer père, qui avait assisté le maréchal pendant son procès, raconte dans ses Mémoires, tome I : « Le mur qui était en construction et ses débris furent bientôt couverts de sang. La foule empressée se précipita pour en recueillir les moindres traces. »

8° Un Anglais sauta à cheval par-dessus le corps de Ney, épisode qui a été reproduit par le peintre Chaperon et exposé au Salon de

1901. Quel sang-froid il eût fallu à Ney pour ne bas bouger : un quart d'heure dans ces circonstances, c'est bien long!

9° Un constat fut dressé par le greffier Cauchy, qui nota que le maréchal avait été fusillé à 9 h. 20.

10° Le Commissaire de police du quartier du Luxembourg fit transporter le cadavre au corps de garde de l'hospice voisin de la Maternité, rue d'Enfer.

11° Le chef d'escadron Weurbroucq, qui était de service, le reçut à 9 h. 30, ainsi qu'il l'écrivit immédiatement sur son procès-verbal. (Publié par M. Charles Florange dans le *Bulletin des Trois-Monts*, janvier 1931.)

12° L'ancien préfet d'Auxerre, Gamot, beau-frère de Ney, le veilla avec des sœurs de l'hospice. Placé dans un cercueil, le 8, un peu avant le jour, il fut conduit par le sieur Guibrunet, ordonnateur du service des inhumations du 12ᵉ arrondissement, au cimetière de l'Est.

13° Le concierge Asselin le reçut à 7 heures. Une heure après, il dressait pour la mairie du 12ᵉ le certificat d'inhumation. M. Welschinger, dans son livre sur le maréchal Ney, donne des renseignements sur la sépulture (p. 350). Ney fut placé à côté de son cher beau-frère, M. Auguié.

14° Quelques jours après l'exécution, un officier du 5ᵉ hussards alla voir le lieu de l'exécution de Ney. « On avait remué la terre, dit-il, afin de faire disparaître les traces de son sang. On voit dans le mur 6 traces de balles, dont une au sommet... » Cette dernière est évidemment celle qui n'a pas touché le maréchal, et on devine où les six autres étaient restées!

Il faut ajouter que de Paris à Bordeaux il n'y a pas 128 kilomètres, comme le dit le mystificateur américain, mais 585, ce qui rend impossible l'allégation que Ney aurait couvert à cheval la distance de Paris à Bordeaux en une seule nuit.

§

Le « Chat Noir » et le peintre Eugène Grasset. — L'article, si riche en souvenirs intéressants, où M. Pierre Dufay vient d'évoquer dans le *Mercure* le temps du « Chat Noir » a remis en mémoire plusieurs des artistes qui apportèrent à Rodolphe Salis le concours efficace de leur jeune talent. L'auteur a rappelé à bon droit que « la réputation de Willette, de Steinlen, de Rivière, de Caran d'Ache partit de là pour rayonner par le monde », et il a joint à leurs noms ceux d'une demi-douzaine d'autres peintres ou dessinateurs qui leur faisaient cortège, ajoutant d'ail-

leurs qu'il en oubliait sans doute. De fait, l'un d'eux manque à l'appel, et non des moindres, que M. Pierre Dufay sera certainement heureux de nous voir remettre en lumière : celui qui, avec son illustration des *Quatre fils Aymon*, ses belles affiches de *La Librairie romantique*, des *Magasins de la place Clichy*, de *Jeanne d'Arc* interprétée par Sarah Bernhardt, son *Almanach de la Belle Jardinière*, ses remarquables cartons-vitraux destinés à la cathédrale d'Orléans et malheureusement écartés par un jury stupide, bien d'autres œuvres encore non moins admirables, devait occuper une si grande place dans le rajeunissement de nos arts décoratifs, Eugène Grasset. Il avait contribué largement à l'embellissement du cabaret de la rue Victor Massé, avec l'ingéniosité et le goût qui caractérisaient toutes ses productions : c'est lui qui en avait dessiné la cheminée, les lustres en fer forgé et les lanternes de même métal suspendues de chaque côté de l'entrée, sans doute aussi l'enseigne non moins pittoresque qui se balançait à l'angle de la façade et montrait le matou symbolique agrippé à un croissant de lune, enfin la girouette qui, au sommet du toit, dressait la silhouette du Chat. Cette girouette figurait dans la vente des objets provenant de l'ancien cabaret, qui eut lieu le 20 mars 1904 à l'hôtel Drouot, et le catalogue de cette vente mentionne en outre sous le nom de Grasset une aquarelle, projet pour le théâtre d'ombres.

Que sont devenues ces épaves? Le souvenir, du moins, nous en est conservé par la reproduction de la façade de l'établissement et de la girouette dans le catalogue de la vente et par des dessins de Grasset lui-même pour la cheminée et les lanternes dans le numéro spécial consacré à l'artiste par la revue *La Plume*, en mai 1894. — A. MARGUILLIER.

§

Il y a Guillemot et Guillemot. — Au cours de son article intitulé *Au temps du Chat Noir* (*Mercure de France*, I. XII, 1931), M. Pierre Dufay écrit :

Devant Maurice Guillemot et Hippolyte Percher amusés (en littérature Guy Tomel et Harry Alis), Willy risquait des à-peu-près inédits.

Si quelque indiscret s'avisait de lui demander où il a vu que Guy Tomel s'appelait de son vrai nom *Maurice*, M. Dufay serait bien empêché d'invoquer le témoignage d'Emile Goudeau, car l'auteur des *Fleurs de Bitume* et de *Dix ans de Bohème* ne prénomme pas ce Guillemot-là. Pour dégager sa responsabilité, M. Dufay serait forcé de mettre en cause une étude parue

il y a 7 mois dans le *Mercure* (1)... On utilise parfois jusqu'à des erreurs et c'est une bonne précaution à prendre que de citer ses sources. Le collaborateur d'Harry Alis se nommait en réalité Gabriel Guillemot. Né le 20 novembre 1855 au Puy-de-Dôme, il fut quelque temps professeur au collège d'Etampes. Par la plume de M. Paul Vivien, son directeur, l'*Hydropathe,* du 25 novembre 1879, lui consacra cette brève notice :

Guy Tomel est Auvergnat et journaliste. Plus journaliste qu'Auvergnat, cependant. Innombrables sont les feuilles qu'il a fondées, plus nombreuses encore celles auxquelles il collabora. Citons au hasard la *Comédie*, la *Voix des Ecoles*, la *Revue Moderne et Naturaliste*, parmi les premières; la *République de Rouen*, le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, l'*Abeille*, d'Etampes, etc., etc., parmi les secondes.

Il a fait aussi des vers : quelques-uns, les *Veilleurs du Paradis*, ont obtenu aux *Hydropathes* un succès mérité... Plus tard, Guy Tomel a publié en collaboration avec son Pylade, Harry Alis, un volume de contes qui s'est vendu à six exemplaires... Six exemplaires! C'était un résultat insuffisant. Guy Tomel, le littérateur, était flatté, mais l'Auvergnat fit la grimace. Il partit pour l'Algérie, soigner une pneumonie — une vraie. Il tue là-bas beaucoup de chacals et rêve des spéculations insensées où les confitures et le journalisme jouent un grand rôle.

Cabriol, *alias* Georges Lorin, dédia, dans le même numéro, ce sonnet à Guillemot :

BON VOYAGE A GUY TOMEL

Tu t'en vas, et tu nous quittes!
La bronchite entre les bras,
Mais, fort, tu nous reviendras,
Pour la peur nous serons quittes.
Pour que mieux tu t'en acquittes,
Au pays des saharas
Une rime riche, en *quittes*
Hydropatesque Saint-Jean
Parle de nous à la gent
Lionne, mais arriérée.
Et puissent tes beaux discours
Dans l'Algérique contrée,
Faire accepter tes vieux ours!

Dans l'Algérique contrée, Gabriel Guillemot soigna sa bronchite et s'occupa de toute autre chose que de littérature. L'ancien hydropathe s'établit commerçant. Il dirigea le *Comptoir d'Exportations Algériennes de Philippeville* (Vins d'Algérie, Fruits et Primeurs. Mandarines algériennes. Dattes du Souf). Mais le souci des affaires ne lui fit pas perdre sa bonne humeur. De Philippeville, le 21 février 1886, il écrivait à Harry Alis :

(1) *17, rue Clauzel. Un ami de Maupassant : Harry Alis* (*Mercure de France*, 1-V-1931, p. 592).

Mon cher ami,

Je viens de terminer *Petite ville*. Ton animal de livre m'a fait rater ma correspondance que j'aurais dû envoyer par courrier direct, ce matin, et, par conséquent, écrire hier soir, alors que je me suis délecté de huit heures de relevée à deux heures du matin en compagnie des naturels de Lurcy-les-Vits (*sic*) Dussent les destinées des mandarines souffrir de cette infraction aux règles du devoir, j'avoue que tu m'as fait passer une des bonnes soirées de mon hiver algérien, une de celles où, insoucieux de la lutte du doit et avoir, on se plaît à évoquer le souvenir des occupations d'antan et des ambitions endormies. Ce qui m'a particulièrement frappé dans ton œuvre nouvelle, ce n'est pas la finesse d'observation, qui a toujours été ta faculté dominante, mais l'incomparable progrès qui se manifeste dans le style. Ce perfectionnement était déjà très visible dans *Reine Soleil*, mais on sentait encore un peu de travail, la volonté de bien écrire, aujourd'hui toute trace d'effort a disparu et tu manies ta langue en maître. Je trouve aussi que de tes derniers thèmes adoptés se dégage un intérêt de lecture très suffisant, ce qui n'est pas un mérite négatif, car les jeunes littérateurs qui se livrent aux études les plus consciencieuses, comme Rod par exemple, se croient obligés de faire assommant pour rester dans le vrai...

En cette même année 1886, Gabriel Guillemot rentra en France. Par la grâce d'Harry Alis, Guy Tomel devint, quelques années plus tard, rédacteur au *Journal des Débats*. Il collabora aussi au *Figaro*, au *Monde Illustré*, à la *Vie Parisienne* et publia entre autres ouvrages les *Enfants en prison* (1892), le *Bas du pavé parisien* (1893), *Petits métiers parisiens* (1898). Il mourut à Paris, le 16 mars 1898.

C'est pour n'être pas confondu avec un autre Gabriel Guillemot, son pays et son aîné, né à Thiers (Puy-de-Dôme), celui-là, en 1833 et décédé à Paris vers 1884, auteur du *Fils d'un de ces hommes* (1876) et du *Roman d'une bourgeoise* (1881), que l'ami d'Harry Alis avait fait fait de l'anagramme de son nom son pseudonyme : Guy Tomel. Malgré cette précaution, en dépit du *Catalogue général de la Librairie française* (Lorentz), le *Catalogue général des Livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, Auteurs*, tome LXVI, a consacré la confusion que Guy Tomel cherchait à éviter, confondant les deux Gabriel Guillemot et fondant leur œuvre en un seul article. Encore une erreur que les Conservateurs de la Bibliothèque Nationale voudront bien rectifier, peut-être, vers l'an... 2000, quand paraîtra la 2e édition, revue et augmentée d'un catalogue qui en est encore à la lettre M...

Gabriel Guillemot II, dit Guy Tomel, n'avait enfin rien de commun, littérairement parlant du moins, avec *Maurice* Guillemot, né à Paris en 1859, qui publia *Amour et deuil*, roman « intimiste » (1894) et *Villégiatures d'Artistes* (1897), « reportage » littéraire.

AURIANT.

§

La prophétie du moine de Padoue.

Le 30 novembre 1931.

Monsieur le Directeur,

Je remercie à mon tour M. Martial de Pradel de Lamase des explications qu'il veut bien nous donner, au sujet de la prophétie du Moine de Padoue, dans le *Mercure* du 15 novembre. Et cependant je reste sceptique sur la valeur de cette prophétie. Le texte donné en 1899 dans la *Revue Héraldique* par Roger Listel est précédé de ce commentaire :

> Bien entendu je ne publie ce document qu'à titre de curiosité ayant le même sentiment que le plus illustre des évêques d'Orléans sur les pseudo-prophéties et que Montaigne sur les espiégleries du hasard.

Roger Listel en présentant ainsi la prophétie à ses lecteurs affichait donc plutôt à son endroit un scepticisme qu'il est bien permis de partager dans une certaine mesure.

Il s'agit avant tout de déterminer quel est l'objet principal de la prophétie et, sans prendre la partie pour le tout, comme le dit très justement M. de Pradel, je ne crois pas, contrairement à son opinion, que le nom des Papes soit la plus faible partie de ce tout.

Sans doute, la confirmation des devises est chose importante, mais la nomenclature me paraît, en l'espèce, la partie la plus originale de la prophétie. C'est le nom que prendra le futur Pape qui importe surtout. C'est bien ce qui avait frappé, tout d'abord, M. de Pradel lui-même, quand il prédisait dans le *Figaro* du 3 juillet 1921 que le successeur de Benoît XV s'appellerait Pie XI. Le nom pris par le Pape est un fait précis, la confirmation de la devise sera toujours plus vague et sujette à interprétations diverses. Sans doute, le fascisme s'est organisé sous Benoit XV (qui a eu le tort de ne pas s'appeler Paul VI) et le « Pio undecimo re d'Italia », peut bien en effet constituer, comme le dit M. de Pradel, un commencement d'exécution, bien qu'on puisse objecter que « l'indépendance d'une enclave de 44 hectares dans un Etat de quarante millions d'habitants ne peut relever que d'une fiction juridique » (1).

De même pour la prophétie malachique sur laquelle la prophétie du Moine de Padoue est venue « se greffer avec autant

(1) Charles Loiseau : *Saint-Siège et Fascisme. Les accords du Latran devant l'Histoire et la Politique*, p. 108.

de hardiesse que de confiance », observe malicieusement Listel. Il faut convenir que la devise donnée à certains papes s'appliquerait aussi bien à d'autres. Prenons, par exemple, la devise actuelle : *Fides Intrepida.* M. de Pradel admettra qu'elle aurait pu aussi bien caractériser Pie VII dans ses démêlés avec Napoléon, Pie IX dans sa lutte contre Cavour et le Risorgimento, Pie X sauvant l'Eglise de France du schisme où voulait l'entraîner Briand. Et la devise de Léon XIII, *Lumen in cœlo!* Pourrait-on sans lui faire injure indiquer un pape dans les temps modernes à qui elle ne pourrait s'appliquer? Ce qui ne veut pas dire que les devises données à ces papes ne caractérisent pas exactement leur règne. Je dis simplement que certaines devises ont un caractère très général et susceptible de s'appliquer à n'importe quel pape.

Ces réserves faites, je reconnais avec M. de Pradel que la prophétie a quelque chose de troublant et que l'on gagnerait à en avoir le texte exact de 1740 ou d'une époque plus antérieure. Il est regrettable que Roger de Listel, avant de mourir, ne nous ait pas indiqué ses sources.

Veuillez agréer, etc...

RAYMOND VIGUIER.

§

Chasseurs des Alpes et chasseurs alpins. — A propos de notre dernière chronique des Lettres italiennes, nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de vous expliquer pourquoi les chasseurs alpins français sont appelés parfois en Italie chasseurs des Alpes? Parfois et pas toujours, car je les ai souvent entendu appeler en Piémont les alpins français, comme on appelle *alpini* tout court les troupes italiennes de montagne. C'est parce qu'il a existé en Italie un corps d'infanterie appelé *cacciatori delle Alpi*, chasseurs des Alpes, composé de soldats réguliers, mais commandé par Garibaldi dans la guerre de 1859. Ce corps eut une histoire glorieuse, mais courte. Il a été remplacé par une brigade d'infanterie dont les officiers et les soldats portent encore un cache-col rouge, qu'on entrevoit sous l'uniforme, en l'honneur du général Garibaldi. Les alpins italiens, dans leur formation actuelle, ont été créés plus tard. Ainsi un Italien, lorsqu'on lui parle de soldats de montagne appelés chasseurs, sera toujours porté, par association

d'idées, à employer le terme de *chasseurs des Alpes,* qui répond pour lui à un souvenir historique.

Je vous prie, etc.

MASSIMO PILOTTI
Premier Président de Cour d'Appel
Délégué du Gouvernement italien
à l'Institut International
de Coopération intellectuelle

§

Mme Anne Armandy proteste.

Le 8 décembre 1931.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je lis, sous la rubrique « Le Sottisier universel » un extrait de mon roman *Gueule d'Amour :*

Sur son ventre rebondi, un tablier brodé s'étalait en losange. Une épingle retenait la pointe supérieure entre les deux seins, qu'elle portait bas, par habitude.

Il s'agit bien, en effet, *des seins,* car il s'agit d'une femme extra-mûre. Il y a, Monsieur le Rédacteur en chef, des femmes comme ça, croyez-le. Votre surprise vient, peut-être, de ce que vous ne les avez jamais rencontrées.

Bien cordialement.

ANNE ARMANDY.

§

Le Sottisier universel.

En modifiant à peine la pensée de Pascal, il faut dire : « Je dépense, donc je suis ». — ROBERT DIEUDONNÉ, *L'Œuvre,* 3 décembre.

Dans le quadrilatère étaient rangées, bien avant l'heure, deux compagnies du 24e régiment d'infanterie avec leurs drapeaux et leurs musiques. — *Le Petit Journal,* 11 décembre.

Un érudit a retrouvé ce petit quatrain, daté du 30 fructidor, an IV, et qui est, hélas! toujours d'actualité :

Je suis tout et je ne suis rien.
Je fais le mal, je fais le bien.
J'obéis toujours quand j'ordonne.
En mon nom on me fait la loi.
Et, quand je frappe, c'est sur moi.

C'est une énigme. Son mot est : « le Peuple ». On peut toujours la méditer avec fruit. — *Le Quotidien,* 10 décembre.

UN CHAUFFEUR BLESSE GRIÈVEMENT SA MAITRESSE ET SE SUICIDE. — Puis, assiégé par la police dans son logement, il tente de se tuer d'un coup de feu avant d'être capturé par la brigade des gaz. — *Le Petit Parisien,* 7 décembre.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.